

**ROBERT HEINLEIN**

**Trois pas  
dans l'éternité**



**Le Masque | Science fiction**

ROBERT HEINLEIN

# TROIS PAS DANS L'ÉTERNITÉ

*(ASSIGNEMENT IN ETERNITY)*

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR JACQUELINE HUET  
PARIS



LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES  
17, RUE DE MARIGNAN, 17

## NOTE DE L'ÉDITEUR

*Les volumes de la collection sont imprimés en très grande série.*

*Un incident technique peut se produire en cours de fabrication et il est possible qu'un livre souffre d'une imperfection qui a pu échapper aux services de contrôle.*

*Dans ce cas, il ne faut pas hésiter à nous le renvoyer. Il sera immédiatement échangé.*

*Les frais de port seront remboursés.*

© ROBERT HEINLEIN 1953 : ELSEWHEN 1941 - LOST LEGACY 1941 -  
JERRY WAS A MAN, 1947 & LIBRAIRIE DES CHAMPS-ELYSÉES,  
1976.

*Tous droits de traduction, reproduction, adaptation, représentation  
réservés pour tous pays.*

# EN QUELQUE TEMPS

Extrait de l'*Evening Standard* :

## UN SAVANT RECHERCHÉ ÉCHAPPE À LA POLICE

### *Scandale en perspective à la mairie*

Le professeur Arthur Frost, que la police désirait entendre, dans le cadre de l'enquête en cours sur la mystérieuse disparition de cinq étudiants qu'il avait réunis à son domicile, a disparu au nez et à la barbe des policiers venus l'arrêter aujourd'hui. Selon les déclarations du sergent Izowski, le savant se serait volatilisé à l'intérieur du panier à salade. Si les services de police se montrent perplexes, le District Attorney Karnes a, quant à lui, qualifié de « grotesque » la version du sergent Izowski et promis que toute la lumière serait faite sur cette surprenante affaire.

\*  
\* \*

— Mais, Chef, j'l'ai pas laissé seul une seconde !

— Foutaises ! répondit le chef de la police. Alors comme ça, vous auriez mis Frost dans le panier, vous vous seriez arrêté un pied sur le rebord du véhicule pour noter quelque chose dans votre calepin et quand vous avez levé les yeux, il était parti. Et vous espérez faire avaler ça au tribunal ? Et à moi, à moi, vous espérez me faire avaler ça ?

— J'vous jure, Chef, s'entêta Izowski, j'me suis juste arrêté pour noter...

— Et pour noter quoi, s'il vous plaît ?

— Une déclaration du suspect. Je venais de lui dire : « Allez, professeur, dites-nous donc où vous les avez planqués. Vous

savez bien qu'on finira par les retrouver, avec le temps. » Alors il m'a lancé un drôle de regard lointain et il a seulement dit : « Le Temps, ah, le Temps... Oui, c'est bien avec le Temps que vous pourriez les retrouver. » J'ai pensé qu'il s'agissait d'un aveu important et je me suis arrêté pour en prendre note. Mais j'me tenais en travers de l'unique porte par laquelle il aurait pu sortir du panier. J'suis plutôt mastoc, vous savez ; quand j'suis en travers d'une porte, j'la bouche en entier.

— C'est même tout ce que vous savez faire, lança le Chef d'un ton acerbe. Izowski, si vous n'étiez pas saoul et que vous n'êtes pas devenu cinglé, c'est qu'on vous a payé. Mais, telle que vous la racontez, votre histoire est imbuvable.

Izowski était honnête. Il n'était ni buveur, ni fou.

Quatre jours plus tôt, la classe de métaphysique spéculative du professeur Frost s'était retrouvée au domicile de ce dernier pour son séminaire du vendredi soir. Le professeur avait la parole : « Et pourquoi pas ? Pourquoi le temps ne serait-il pas une cinquième dimension, tout comme la quatrième ?

Futur ingénieur à la tête solide, Howard Jenkins rétorqua :

— Il est toujours permis de spéculer, j'imagine, mais la question est dépourvue de sens.

— Pourquoi ?

Frost avait adopté un ton d'une trompeuse douceur.

— Il n'existe pas de question dépourvue de sens, intervint Helen Fisher.

— Ah, ouais ? Loin, c'est à combien de kilomètres ?

— Laissez-le répondre, intima Frost, plongé dans ses réflexions.

— Bien sûr, reprit Jenkins. L'être humain est ainsi constitué qu'il perçoit trois dimensions spatiales et une dimension temporelle. La question de savoir s'il en existe d'autres, de l'une ou l'autre catégorie, est dépourvue de sens pour nous, puisque jamais, je dis bien jamais, nous n'aurons aucun moyen de le savoir.

— Vraiment ? dit Frost. Vous n'avez jamais entendu parler des théories de J.W. Dunnes – univers sériel et temps sériel ? Et c'est un ingénieur, comme vous-même. Et n'oubliez pas Ouspensky. Il envisageait le temps comme multidimensionnel.

— Un instant, monsieur, intervint Robert Monroe, j'ai lu ces ouvrages, et l'objection de Jenkins ne m'en paraît pas moins justifiée. Comment la question peut-elle avoir un sens pour nous si notre constitution nous empêche de percevoir un plus grand nombre de dimensions ? C'est comme les mathématiques : vous pouvez construire toutes les théories mathématiques que vous voudrez sur la base d'une quelconque série d'axiomes ; mais à moins qu'elles ne puissent servir à la description de certains phénomènes, ce sera du vent.

— Voilà qui est bien dit, concéda Frost. J'essaierai de formuler une réponse aussi satisfaisante. Toute conviction scientifique repose sur l'observation, directe ou indirecte. Si je crois à l'existence d'un temps bidimensionnel, c'est que j'ai pu l'observer moi-même.

Pendant quelques instants, on n'entendit plus que le tic-tac de l'horloge.

Puis, Jenkins dit :

— Mais, c'est impossible, monsieur, vous n'êtes pas fait pour percevoir deux dimensions temporelles.

— Je vous arrête, répondit Frost. Je suis fait pour en percevoir une à *la fois* – et il en va de même pour chacun d'entre vous. Je vais vous en parler mais, auparavant, il me faut vous exposer la théorie du temps qu'il m'a fallu élaborer pour rendre compte de mon expérience. La plupart des gens s'imaginent le temps comme une espèce de voie qu'ils seraient contraints de suivre de la naissance à la mort aussi inexorablement qu'un train suit ses rails. Instinctivement, ils ressentent le temps comme un déroulement linéaire ; derrière eux, le passé, devant, l'avenir. J'ai désormais des raisons de croire – de savoir – que le temps ressemble plutôt à une surface qu'à une ligne et, plus précisément, à une surface accidentée. Représentez-vous le chemin que nous suivons à la surface du temps, comme une route en lacet à travers des montagnes. A chaque instant, la route se subdivise, chaque subdivision longeant une des vallées. A chacun de ces embranchements se situent les décisions importantes de votre existence. Selon que vous preniez à droite ou à gauche un avenir totalement différent vous attend. Il existe des raccourcis qui, en dévalant ou en

escaladant une pente, permettent de sauter quelques milliers ou millions d'années – à condition, bien sûr, que l'attention ne soit pas totalement accaparée par la route principale.

« Parfois, une route croise la vôtre. Son passé et son futur n'ont aucun point commun avec le monde que nous connaissons. Si jamais vous empruntez cette direction, vous risquez de vous retrouver sur une autre planète, dans un autre espace-temps, ne conservant de vous-même et de votre monde que la continuité de votre être personnel.

« Ou encore, si vous possédez la force et le courage intellectuels nécessaires, vous pourrez quitter les sentiers battus, les itinéraires des quasi-certitudes, pour vaguer dans le monde des probabilités, à travers les collines du temps possible, traversant les routes comme elles viennent, décidant de les suivre un moment, voire de les emprunter à rebours, en direction du passé, laissant l'avenir dans votre dos. Ou encore, vous pourriez décider de suivre seulement les lignes de crêtes, le monde des probabilités les plus ténues. Je ne puis imaginer ce que cela donnerait, ce serait un peu le monde d'*Alice au pays des Merveilles, par-delà le miroir*.

« Venons-en à mes preuves. A dix-huit ans, il m'a fallu prendre une décision. Mon père connaissait des revers financiers, et je me résolus à abandonner mes études. Pour finir je m'établis moi-même dans les affaires et, pour ne vous dire que l'essentiel d'une longue histoire, en 1978, je me suis retrouvé en prison pour fraude fiscale.

Martha Ross l'interrompt :

– 1978 ? Vous voulez dire 1968.

– Non, mademoiselle. Les événements dont je vous entretiens ne se situent pas sur la trajectoire temporelle où nous nous trouvons.

– Hein ? – Son visage se vida de toute expression, puis elle murmura : – Avec Dieu, tout est possible.

– En prison, j'eus tout loisir de me repentir de mes erreurs. Je compris que je n'étais pas fait pour une carrière dans les affaires. J'aspirais désespérément à revenir plusieurs années en arrière pour reprendre mes études. La prison a un étrange pouvoir sur l'esprit humain. M'éloignant de plus en plus de la

réalité, je me réfugiais dans l'introspection. Une nuit, sans que je sache trop comment, ma conscience quitta ma cellule, remonta le cours du temps et je me réveillai dans ma chambre de l'université. Cette fois, je me montrai plus avisé ; au lieu d'abandonner mes études, je pris un travail à mi-temps. J'ai passé mes examens avec succès et, poursuivant mes études, je me suis retrouvé là où vous me voyez aujourd'hui.

Il marqua une pause pour jeter un coup d'œil autour de lui.

— Pourriez-vous, demanda le petit Monroe, nous donner une idée de la façon dont vous avez accompli ce tour de force ?

— Certes, répondit le professeur. J'ai consacré des années à étudier ce problème pour tenter d'en recréer les circonstances. J'y suis parvenu récemment et j'ai accompli plusieurs excursions dans le possible.

La troisième jeune femme de l'assistance, Estelle Martin, qui n'avait, jusque-là, émis aucun commentaire bien qu'elle suivît la discussion avec une attention soutenue, se pencha en avant et parla dans un murmure passionné :

— Dites-nous comment, monsieur Frost !

— Le moyen en est simple. Il suffit de convaincre le subconscient que c'est possible.

— Mais alors c'est la preuve que l'idéalisme de Berkeley était fondé !

— En un sens, mademoiselle. Aux tenants de la philosophie de l'évêque Berkeley, les possibilités infinies du temps bidimensionnel fournissent la preuve que l'esprit crée son propre monde. Mais un déterministe, à la Spencer, comme notre ami Howard Jenkins, refusera toujours de s'écarter des sentiers battus de la probabilité la plus forte. A ses yeux, le monde doit absolument être mécanique et réel. Pour les chrétiens orthodoxes, comme Miss Ross, convaincus de l'existence du libre-arbitre, le choix se réduit à quelques routes de traverse dans un contexte physique qui demeurerait probablement assez proche de celui de Howard.

« J'ai mis au point une technique qui ouvre à tous la possibilité de voyager dans le système temporel, comme je l'ai fait moi-même. Le matériel est au point, à la disposition de quiconque voudrait l'essayer. Voilà la raison véritable du choix

que j'ai fait de mon domicile pour ces réunions du vendredi soir. Le moment venu, il fallait que vous eussiez tous la possibilité d'en faire l'expérience si vous en éprouviez le désir.

Il se leva pour se diriger vers un meuble qui se trouvait à l'autre extrémité de la pièce.

— C'est donc que nous pourrions partir dès ce soir ?

— Exactement. Ma technique fait appel à l'hypnose et à la suggestion. Ni l'une ni l'autre ne sont d'un usage obligé mais constituent le moyen le plus expédient d'amener le subconscient à rompre les amarres pour partir au hasard de sa fantaisie. Le sujet est invité à suivre des yeux le mouvement d'un pendule – voilà pour l'hypnose. Simultanément, on lui fait entendre un enregistrement qui lui suggère la trajectoire temporelle qu'on souhaite lui voir emprunter... ce qu'il finit par faire. Rien que de simple. Certains d'entre vous désirent-ils essayer ?

— Y a-t-il des risques ?

Il haussa les épaules.

— Le procédé lui-même n'en comporte aucun. On s'endort profondément au son d'un enregistrement. Mais le monde temporel dans lequel on se retrouve plongé est aussi réel que le nôtre. Vous êtes tous majeurs. Je n'exerce aucune pression sur vous, je me contente de vous ouvrir une possibilité.

Monroe se redressa.

— J'en suis.

— Fort bien, asseyez-vous là et mettez ces écouteurs. Qui d'autre ?

— Moi aussi.

C'était Helen Fisher. Estelle Martin se joignit à eux. Howard Jenkins se précipita à ses côtés.

— Tu comptes vraiment t'embarquer là-dedans ?

— Sans aucun doute.

Il se tourna vers Frost.

— Alors, moi aussi.

Martha Ross fut la dernière à se décider. Frost les fit asseoir de manière à ce qu'ils puissent tous coiffer des écouteurs avant d'intimer :

— Souvenez-vous des diverses possibilités qui s'offrent à vous. Bifurquer dans un autre monde, sauter vers l'avenir ou le

passé ou, enfin, rompant avec l'infinité de trajectoires probables, passer carrément dans le monde des probabilités cosmiques, celui des phénomènes qui n'ont qu'une chance sur des milliards de milliards de se produire. Je possède des enregistrements pour chacune de ces possibilités.

Ce fut encore Monroe qui parla le premier :

— Je choisis de bifurquer dans un autre monde.

Le choix d'Estelle était fait.

— Je voudrais, comment disiez-vous, déjà ? escalader un versant pour atteindre un niveau supérieur, quelque part dans l'avenir.

— Eh bien, moi aussi.

C'était Jenkins.

— Je prends la trajectoire de probabilité cosmique, déclara Helen Fisher.

— Eh bien, tout le monde est servi, à l'exception de Miss Ross, fit remarquer le professeur. J'ai peur qu'il ne vous faille choisir un simple chemin de traverse. Cela vous convient-il ?

— Comme vous l'aviez prévu, reconnut-elle, c'est ce que je m'apprêtais à vous demander.

— Parfait. Chacun des enregistrements vous suggère un retour dans cette pièce au bout de deux heures de notre temps. Coiffez les écouteurs. Les enregistrements durent trente minutes. Je vais les déclencher en même temps que je mettrai le pendule en mouvement.

Il lança une boule de cristal taillé qui miroitait au bout d'un fil suspendu au plafond et braqua le rayon d'un petit projecteur sur ses évolutions circulaires. Il éteignit alors les autres lampes et enfonça l'interrupteur général qui commandait le déclenchement simultané des enregistrements. La boule scintillante virevoltait dans un mouvement de va-et-vient incessant. Le docteur Frost détourna les yeux pour échapper à la fascination. Puis il se glissa dans l'entrée où il grilla une cigarette. Une demi-heure passa avant que ne résonne un coup de gong. Il rentra à la hâte et alluma la lumière.

Quatre jeunes gens seulement avaient disparu.

Howard Jenkins, car c'était lui qui était resté, ouvrit les yeux, ébloui par la lumière soudaine.

— Vous voyez, monsieur, je crains que ça n'ait pas marché.

Le professeur leva les sourcils.

— Vraiment ? Regardez donc autour de vous.

Le jeune homme lança un regard circulaire.

— Où sont les autres ?

— Où ? N'importe où, répliqua Frost en haussant les épaules.

Et... n'importe *quand*.

Arrachant les écouteurs, Jenkins bondit sur ses pieds.

— Qu'avez-vous fait d'Estelle ?

Frost repoussa avec douceur la main qui avait agrippé sa manche.

— Je n'ai rien fait du tout, Howard. Elle est partie sur une autre trajectoire temporelle.

— Mais je voulais l'accompagner !

— Et j'ai tenté de vous y aider.

— Mais pourquoi donc ne suis-je pas parti ?

— Je l'ignore. La suggestion n'aura pas suffi à vaincre votre scepticisme. Mais ne vous en faites pas, fiston, elle sera de retour dans deux heures.

— Que je ne m'en fasse pas, facile à dire ! J'étais d'emblée opposé à ce satané tour de prestidigitation ; mais j'ai bien vu que rien ne la ferait changer d'avis, alors j'ai décidé de l'accompagner pour veiller sur elle. Elle a si peu les pieds sur terre ! Mais enfin, où sont-ils, monsieur ! J'avais cru comprendre qu'il s'agissait d'une espèce de transe, que nous ne sortirions pas de cette pièce.

— Il faut croire que vous n'aviez pas bien compris. Les autres trajectoires temporelles sont bien réelles, tout autant que celle que nous parcourons en ce moment. C'est leur être entier qui s'en est allé vers d'autres temps, comme on tourne le coin d'une rue.

— Mais ce n'est pas possible... cela contredit le principe de la conservation de l'énergie.

— Il faut bien, pourtant, que vous vous rendiez à l'évidence. Ils ne sont plus ici. Sans compter que, loin de constituer une contradiction, cela étend votre loi à l'ensemble de l'univers.

Jenkins se passa une main sur le front.

— Peut-être bien. Mais alors tout peut lui arriver ! Elle risque aussi bien de se faire tuer ! Et je n’y peux absolument rien. Oh, combien je regrette que nous ayons participé à ce maudit séminaire !

Son professeur lui entoura les épaules du bras.

— Puisque vous n’y pouvez rien, autant vous calmer. D’ailleurs vous n’avez aucune raison particulière de la croire en danger. Pourquoi imaginer le pire ? Venez ! Nous allons boire une bière dans la cuisine en les attendant.

Il le poussa doucement en direction de la porte.

Deux bières et quelques cigarettes aidèrent Jenkins à retrouver son calme. Le professeur s’ingéniait à faire la conversation.

— Qu’est-ce qui a bien pu vous donner l’idée de vous inscrire à mon cours, Howard ?

— C’était le seul que je pouvais suivre en compagnie d’Estelle.

— C’est bien ce que je pensais. Je vous y ai moi-même admis pour des raisons personnelles. Je savais que la philosophie spéculative ne vous intéressait nullement mais je comptais sur votre solide matérialisme pour s’opposer aux divagations qui ne manquent pas de surgir dans ce genre d’études. Vous m’aurez été d’un grand secours. Prenez Helen Fisher, par exemple. Elle a tendance à échafauder de brillants raisonnements sur des bases insuffisantes. Vous avez contribué à lui garder les pieds sur terre.

— En toute franchise, monsieur, l’intérêt de toutes ces discussions prétentieuses m’échappera toujours. J’aime les faits.

— Vous autres, ingénieurs, vous êtes pourtant aussi fautifs que les métaphysiciens : vous ne tenez pour des faits que ceux que vous pouvez jauger dans vos balances. Quand vous perdez prise, c’est que ce n’est plus le réel. Vous croyez en un univers mécaniste, déterministe, et vous ne tenez pas compte des faits que sont la conscience humaine, la volonté, le libre arbitre de l’homme, dont vous avez pourtant l’occasion de faire l’expérience quotidienne.

— Mais tout cela peut s’expliquer en termes de réflexes.

Le professeur eut un geste d'impatience.

— Décidément vous ne différez guère de Martha Ross : pour elle, c'est la Bible qui permet de tout expliquer. Pourquoi refusez-vous l'un et l'autre l'existence de choses qui échappent à votre compréhension. — Il s'interrompit et tendit l'oreille. — Vous n'avez rien entendu ?

— Il me semble que si.

— Allons-y. Il est tôt mais peut-être que l'un d'entre eux sera revenu.

Ils gagnèrent le bureau à la hâte pour y découvrir un spectacle incroyable et plus qu'impressionnant.

Près de la cheminée, suspendue dans les airs, flottait une silhouette vêtue de blanc et rayonnant d'un tendre éclat nacré. Comme ils se tenaient, hésitants, sur le seuil, la silhouette tourna vers eux son visage qu'ils reconnurent pour celui de Martha Ross, lavé, purifié, transfiguré, jusqu'à une majesté surhumaine. Alors, ce visage parla :

— La paix soit avec vous, mes frères.

Une vague de paix et d'amour les submergea comme une bénédiction maternelle. La silhouette vint à leur rencontre, et ils virent, s'incurvant à partir des épaules, traîner les longues ailes blanches des anges de l'imagerie traditionnelle. Frost égrena entre ses dents un chapelet de jurons monocordes.

— Soyez sans crainte. Je suis revenue, comme vous l'aviez demandé. Je vais vous expliquer, je vais vous aider.

Le professeur retrouva l'usage de la parole :

— Etes-vous Martha Ross ?

— C'est le nom auquel je réponds.

— Que s'est-il passé après que vous ayez mis les écouteurs ?

— Rien. J'ai dormi un moment. Puis m'éveillant, je suis rentrée à la Maison.

— Est-ce là tout ? Comment expliquez-vous votre apparence ?

— Elle est l'image que vous autres, enfants de la Terre, vous faites de la Rédemption divine. Dans le temps, je suis partie pour l'Amérique du Sud comme missionnaire. Là, il me fut demandé de renoncer à mon enveloppe mortelle pour servir le Seigneur. Ainsi pénétrai-je dans la Cité Eternelle.

— Vous êtes allée au paradis ?

— Assise au pied du Trône d'or, dans les siècles des siècles, j'ai chanté le Nom du Tout-puissant.

Jenkins interrompit leur dialogue.

— Dites-moi, Martha... ou, sainte Martha ? Où donc est Estelle ? L'avez-vous vue ?

La silhouette pivota lentement pour lui faire face.

— Sois sans crainte.

— Mais dites-moi où elle est !

— Point n'est besoin.

— Vous ne m'aidez pas, dit-il amèrement.

— Je vais t'aider, écoute : aime le Seigneur ton Dieu de toute ton âme et chéris ton prochain comme toi-même. C'est tout ce qu'il te faut savoir.

Howard garda le silence : il n'était pas satisfait mais ne savait plus que dire. La silhouette parla encore :

— Il me faut partir. Que Dieu vous bénisse.

Elle se brouilla et disparut.

Le professeur toucha le bras du jeune homme.

— Allons prendre l'air.

Muet, Jenkins n'opposa aucune résistance et se laissa conduire dans le jardin. Ils firent quelques pas en silence. Howard finit par poser une question.

— C'est un ange que nous avons vu ?

— Je le crois.

— Mais c'est de la folie !

— Il y a des millions de gens qui ne penseraient pas cela. C'est inhabituel, certes, mais ce n'est pas de la folie.

— Mais c'est contraire à toutes les croyances modernes ! Le ciel, l'enfer, un dieu personnifié, la résurrection. Ou bien tout ce que j'ai toujours cru était entièrement faux, ou bien je suis devenu cinglé !

— Pas forcément ; c'est même assez peu vraisemblable. Je doute beaucoup que vous ayez un jour l'occasion de voir le ciel ou l'enfer. Vous suivrez une trajectoire temporelle correspondant à votre nature.

— Mais elle semblait *réelle* !

— Elle l'était ! Je commence à croire que l'au-delà, au sens traditionnel, doit être une réalité pour tous ceux qui croient de tout leur cœur comme c'était, de toute évidence, le cas de Martha. Pour vous, je m'attendrais plutôt à ce que vous subissiez un sort cadrant avec les croyances d'un agnostique – à une exception près, cependant : quand vous mourrez, vous ne mourrez pas tout à fait, quelque convaincu que vous vous prétendiez du contraire. Emotionnellement, il est parfaitement impossible qu'un homme croie à sa propre mort. Cet auto-anéantissement n'est pas praticable. Vous connaîtrez donc un au-delà, mais à la mesure du matérialisme que vous professez.

Mais Howard n'écoutait pas. Les sourcils froncés, il tirait sa lèvre inférieure.

— Mais, dites, pourquoi a-t-elle refusé de me renseigner sur Estelle ? C'était une vacherie.

— Je pense qu'elle ne savait rien, mon garçon. Martha suivait une trajectoire temporelle assez voisine de la nôtre. Estelle a choisi au contraire de sauter dans l'avenir ou le passé le plus reculé. Pour tout ce qui appartient à l'ordre des choses pratiques, elles n'existent pas l'une pour l'autre.

De la maison, un appel leur parvint, poussé par une voix claire de contralto.

— Monsieur, monsieur Frost !

Jenkins pivota sur lui-même.

— C'est Estelle !

Ils refirent en courant le chemin de la maison, le professeur s'efforçant vaillamment de ne pas être à la traîne.

Ce n'était pas Estelle. Helen Fisher se tenait dans l'entrée, le chandail sale et déchiré, ayant perdu ses bas, une cicatrice mal refermée sur la joue. Frost s'arrêta et l'examina.

— Vous vous sentez bien, mon enfant ?

Elle eut un sourire de petit garçon.

— Moi, ça va. Vous auriez dû voir l'autre !

— Racontez-nous tout cela.

— Un instant. Si vous offriez d'abord une tasse de café à l'enfant prodigue. Et loin de moi l'idée de refuser les œufs brouillés et quelques rôties, et même des tas de rôties. Les heures de repas sont plutôt irrégulières, là d'où je viens.

— Mais bien sûr, tout de suite, répondit Frost. Mais d'où venez-vous ?

— Miam-miam, d'abord, supplia-t-elle. Je vous jure qu'ensuite je vous dirai tout. Mais pourquoi Howard fait-il une tête pareille ?

Le professeur lui chuchota une explication. Elle jeta un regard navré à Jenkins.

— Elle n'est pas encore rentrée ? Je pensais pourtant être la dernière : il y a si longtemps que je suis partie. Quel jour sommes-nous ?

Frost consulta sa montre-bracelet.

— Vous êtes à l'heure, il est onze heures pile.

— Ben m..., alors ! Oh, pardon, monsieur. De plus en plus curieux, dit Alice. Tout ça en deux heures ! Dites-vous bien que je me suis absentée pendant des semaines.

Quand elle eut fait passer les dernières miettes de pain grillé à l'aide d'une troisième tasse de café, elle entreprit son récit :

— Quand je me suis réveillée, j'étais en train de tomber *vers le haut* – un cauchemar, une série de cauchemars. Ne me demandez pas de vous décrire ça, personne n'en serait capable. Cela a peut-être duré une semaine. Puis les choses ont commencé à se préciser. Je ne sais pas trop dans quel ordre elles se sont produites. Mais quand j'ai commencé à y voir clair, je me trouvais dans une petite vallée désertique. Il faisait froid, l'air était âcre et ténu. La gorge me brûlait. Il y avait deux soleils dans le ciel. L'un gros et rouge, l'autre plus petit et si brillant que le regard ne pouvait soutenir son éclat.

— Deux soleils ! s'écria Howard. C'est impossible : les étoiles binaires n'ont pas de planètes.

Elle le regarda.

— Comme tu voudras, moi, j'y étais ! Je commençais tout juste à me faire à tout cela, quand quelque chose passa en sifflant au-dessus de ma tête et je plongeai de l'avant. C'est le dernier souvenir que j'ai de cet endroit. Ensuite, je redescendis en douceur sur la Terre – en tout cas, ça y ressemblait – dans une ville, une ville très étendue, très compliquée. J'étais au milieu d'une route à grande circulation et celle-ci était intense. Je me mis sur le bas-côté et tentai de faire de l'auto-stop. Le

véhicule auquel je fis signe était une espèce de longue chenille munie d'une cinquantaine de roues. Quand j'aperçus le conducteur, je me jetai sur le côté. Ce n'était ni un homme ni un animal, en tout cas aucun animal connu. Ce n'était pas un oiseau, pas un poisson, pas un insecte. Le dieu qui créa les habitants de cette ville n'a pas de quoi se vanter. J'ignore ce qu'ils étaient, tout ce que je peux dire c'est qu'ils rampaient lamentablement et dégageaient une odeur épouvantable. Beuarrk !

« Je restai terrée pendant deux semaines avant de recouvrer ma capacité de sauter dans le temps. J'étais désespérée, parce que je pensais que la suggestion qui devait me faire rentrer n'en avait pas été capable. Je ne trouvais pas grand-chose à manger et la tête me tournait souvent. Je crois bien que l'eau que je buvais venait des égouts mais il n'y avait personne pour me renseigner et j'aimais autant rester dans le doute. J'avais soif.

— Vous n'avez pas vu d'êtres humains ?

— Je n'en suis pas certaine. J'ai aperçu des silhouettes qui auraient pu appartenir à des hommes accroupis en rond dans un des tunnels qui couraient sous la ville. Mais elles détalèrent comme si quelque chose les avait effrayées avant que j'aie pu m'approcher suffisamment pour me faire une opinion.

— Que s'est-il passé d'autre ?

— Rien. La nuit même, j'ai retrouvé le truc et je me suis enfuie de là aussi vite que j'ai pu. J'ai bien peur d'avoir manqué à l'esprit scientifique, monsieur : je me fichais complètement de savoir comment vivaient les autres.

« Cette fois j'ai eu plus de chance. Je me retrouvais sur Terre de nouveau, dans un paysage de charmantes collines arrondies. C'était l'été, il faisait un temps admirable. Je suis tombée sur un petit ruisseau où je me suis baignée après m'être déshabillée. C'était merveilleux. Après avoir dégusté des baies bien mûres, je me suis étendue au soleil et je me suis endormie.

« Je me suis réveillée en sursaut. Quelqu'un se penchait sur moi. C'était un homme, et pas un prix de beauté ! Un Néanderthal. J'aurais dû m'enfuir mais mon premier réflexe fut de sauter sur mes vêtements, ce qu'il mit à profit pour me sauter

dessus. Ça a été l'enlèvement des Sabines. Il m'a emportée jusqu'à son camp, mes vêtements serrés sous mon bras.

« Ça n'allait pas si mal pour moi. Celui qui m'avait trouvé était l'Ancien et il semblait me considérer un peu comme une mascotte, à l'égal des chiens qui grondaient autour du tas d'ossements, plutôt que comme un membre de son harem. J'étais assez bien nourrie, à condition de ne pas me montrer trop délicate, et je n'avais guère envie de faire la fine bouche après mon séjour dans les entrailles de cette ville répugnante.

« Le Néanderthal n'est pas mauvais bougre, dans le fond. C'est une nature généreuse malgré son penchant pour les jeux brutaux, lesquels m'ont valu ce petit souvenir. – Elle désignait la cicatrice sur sa joue. – J'avais plus ou moins décidé de rester un moment pour étudier leurs mœurs, lorsque je commis une faute. Il faisait plutôt frais, ce matin-là et, pour la première fois, j'enfilai mes vêtements. L'un des jeunes mâles m'aperçut, et je pense que cette vision chatouilla ses penchants romantiques. L'Ancien s'était absenté, il n'y avait personne pour le retenir.

« Avant que j'aie eu le temps de comprendre ce qui m'arrivait, il m'a empoignée et s'est mis en devoir de me prouver son affection. Est-ce que tu as déjà joué à frotte-museau avec un homme des cavernes, Howard ? Personne ne leur a conseillé de consulter leur dentiste et le moins qu'on puisse dire est qu'ils ignorent les désodorisants corporels. J'étais trop effrayée pour me concentrer et sauter dans le temps, sans quoi je me serais éclipsée au plus vite.

Frost était horrifié.

– Mon Dieu, ma pauvre enfant ! Que faites-vous ?

– Pour finir, je lui ai montré une prise de jiu-jitsu que je tiens de ma deuxième année d'éducation physique et je me suis mise à courir de toutes mes forces avant de m'écorcher des pieds à la tête en grimpant dans un arbre. J'ai compté jusqu'à cent pour essayer de recouvrer mon calme. Et je n'ai pas tardé à retomber vers le haut, dans un nouveau cauchemar qui, cette fois-ci, me parut un rêve délicieux !

– Et vous êtes revenue ici ?

– Il s'en faut de beaucoup, je n'étais pas en veine. C'est bien dans le présent que j'ai atterri et, semble-t-il, le long de notre

trajectoire commune, mais il y avait comme un défaut ! J'étais quelque part dans la quarante-deuxième rue, à New York. Je l'ai compris aussitôt en reconnaissant le journal lumineux dont les lettres mouvantes annonçaient les nouvelles en haut du Times Building. Elles défilaient à l'envers. J'étais en train de me demander ce que pouvaient bien signifier les mots « CHAMPIONNAT LE EMPORTE ET DETROIT BAT PHOENIX » quand j'aperçus, non loin de moi, deux flics qui couraient de toutes leurs forces... à reculons ! Le professeur Frost émit une exclamation étouffée. – Qu'est-ce que vous dites, monsieur ?

– Entropie inversée : vous avez pénétré dans la trajectoire à rebours, votre propre vecteur était dirigé vers l'arrière.

– C'est ce que je crus comprendre lorsque je pris la peine d'y réfléchir mais, pour le moment, j'étais bien trop occupée. La foule laissait un vide autour de moi mais les gens couraient à reculons et le cercle se resserrait. Les flics disparurent dans la foule qui vint jusqu'à moi en courant, s'arrêta net et se mit à hurler. Au même instant, les feux du croisement changèrent et les voitures surgirent des deux côtés à la fois, roulant à reculons. C'était plus que je n'en pouvais supporter et je m'évanouis.

« Ensuite, j'ai l'impression d'être passée à toute vitesse à travers un tas d'endroits différents...

– Attends, interrompt Howard. Qu'est-ce qui s'était passé avant ? Je croyais en connaître un bout sur l'entropie, mais je n'entrave que pouic !

– L'explication la plus simple, intervint Frost, consiste à dire qu'elle se trouvait à contre-courant du temps. Son avenir était leur passé et vice versa. Je suis heureux qu'elle en soit sortie au plus vite. Car j'ignore si le métabolisme humain peut résister longtemps à ce genre de conditions.

– Mmmm... Continue, Helen.

– Cette nouvelle glissade à travers tant d'époques aurait pu être assez terrifiante si la fatigue n'avait émoussé mes facultés. Je me suis renversée en arrière et j'ai regardé, comme au cinéma. Le scénario devait être de Salvador Dali. Je vis des paysages qui s'agitaient et roulaient comme une mer déchaînée. Des hommes qui se changeaient en végétaux – je crois que mon

propre corps se transforma par moments mais je n'en suis pas sûre. Soudain, je me suis retrouvée dans un monde entièrement *intérieur*, oui, il n'y avait plus d'extérieur. Il y a des choses que je vous épargne, je n'arrive pas à y croire moi-même.

« J'ai ralenti ensuite, en traversant un lieu où l'espace devait comporter une dimension supplémentaire. Tout m'apparaissait tridimensionnel, mais les objets changeaient de forme sous l'effet de ma pensée. Je me rendis compte qu'il me suffisait de le vouloir pour voir à travers la matière. Quand j'en eus assez de fouiner dans l'intimité des pierres et des végétaux, je tournai mon regard vers moi-même avec le même succès. J'en sais plus long à présent sur l'anatomie et la physiologie qu'un docteur en médecine. Il est assez amusant de voir battre son propre cœur, c'est rigolo quoi.

« Je m'aperçus que mon appendice était tuméfié et enflammé. Et aussi que je pouvais le toucher de la main, c'était mou. J'avais déjà eu des ennuis de ce côté-là et je décidai d'avoir recours à une opération d'urgence. Je le sectionnai avec mes ongles. Ce ne fut absolument pas douloureux. Il y eut quelques gouttes de sang, et la plaie se referma d'elle-même aussitôt.

— Bonté divine ! Vous risquiez de faire une péritonite et d'en mourir.

— Je ne crois pas. Je crois que je baignais dans les ultraviolets qui détruisaient tous les germes. J'ai eu de la fièvre, pendant quelque temps, mais je pense qu'elle était due à un coup de soleil interne.

« J'ai oublié de vous dire que je ne pouvais pas me déplacer dans cet endroit car j'y semblais incapable de toucher quoique ce fût d'autre que moi-même. Je passais directement au travers de tout ce sur quoi je tentais de prendre appui. Bientôt je renonçai à essayer et me détendis. C'était une situation confortable et je me laissai aller à une sensation de bien-être languide et de chaleur comme un ours en hibernation.

« Beaucoup – beaucoup – plus tard, je me suis endormie profondément pour me réveiller dans votre grand fauteuil. Voilà tout.

Aux questions anxieuses de Howard, Helen répondit qu'elle n'avait rien vu qui ressemblât à Estelle.

— Mais pourquoi ne pas te calmer et attendre ? Elle n'est pas vraiment en retard.

Ils furent interrompus par l'ouverture de la porte de l'entrée. Une courte figure enveloppée d'un burnous marron et d'une paire de pantalons assortis pénétra dans la pièce.

— Où est le professeur Frost ? Professeur, j'ai besoin de votre aide.

C'était Monroe mais changé au point d'être méconnaissable. Il avait toujours été petit et mince mais il mesurait désormais moins d'un mètre cinquante et la musculature de ses épaules semblait s'être développée, lui conférant une allure trapue. Le capuchon – ou était-ce un casque – pointu de son vêtement brun le rendait semblable aux lutins de l'imagerie populaire.

Frost se hâta à sa rencontre.

— Qu'y a-t-il, Robert ? Que puis-je pour vous ?

— Ça d'abord. – Et, se penchant de l'avant, il livra le haut de son bras gauche à leurs regards. Le tissu y était déchiré et brûlé, révélant une mauvaise brûlure. – Il n'a fait que m'effleurer, mais il vaudrait mieux soigner ça si je ne veux pas perdre mon bras.

Frost l'examina sans y toucher.

— Nous allons vous conduire aussitôt à l'hôpital.

— Pas le temps. Je dois repartir, ils ont besoin de moi. Et de l'aide que je pourrai emporter.

Le professeur secoua la tête.

— Vous avez besoin de soins, Bob. Quelque soit le besoin que l'on ait de vous là d'où vous venez, vous vous trouvez le long d'une autre trajectoire temporelle, à présent. Le temps perdu ici ne l'est peut-être pas là-bas.

Monroe ne lui laissa pas le temps de poursuivre.

— Je crois que le monde présent et le mien possèdent un déroulement temporel semblable. Je dois faire vite.

Helen vint se placer entre eux.

— Montre-moi ce bras. Bob. Mmm, il est bien abîmé. Mais je dois pouvoir arranger ça. Monsieur, mettez un peu d'eau sur le feu ; quand elle bouillira, jetez-y une poignée de thé.

Elle alla fouiller dans le tiroir de la cuisine et, découvrant une paire de ciseaux, entreprit de découper la manche et de préparer la blessure pour le pansement. Monroe parla pendant qu'elle s'affairait.

— Howard, j'aimerais que tu me rendes un service. Prends un crayon et un papier pour me faire une liste. Il y a une foule de choses que je voudrais rapporter là-bas. Tu les trouveras toutes sur le campus. Peux-tu y aller pour moi ? Si je m'y présentais ainsi, je me ferais jeter... Qu'est-ce qui se passe, tu ne veux pas ?

Helen s'empressa de lui exposer le sujet des préoccupations de Howard. Il écouta avec sympathie.

— Dis donc, c'est une sale affaire, mon pauvre vieux. — Son front se plissa. — Mais, écoute, tu ne rends aucun service à Estelle en restant ici et j'ai vraiment besoin de ton aide dans la demi-heure qui suit. Qu'en dis-tu ?

Jenkins acquiesça à regret. Monroe poursuivit.

— Formidable ! Sache bien que je t'en suis reconnaissant. Pour commencer, dans ma chambre, je voudrais mon bouquin de maths et ma règle à calcul. Tu m'apporteras aussi mon manuel radio sur papier bible. Et j'aurai également besoin de ta propre règle à calcul, la double. Prends mon Rabelais et les *Histoires de drolls* en échange. Il me faut aussi ton *Manuel de l'ingénieur* de Marks et tous les ouvrages de référence technique que tu possèdes et que je n'ai pas. Prends tout ce que tu voudras en échange.

« Ensuite, tu iras dans la chambre de Beanfield et tu prendras son *Manuel de l'ingénieur militaire*, son *Traité de la guerre chimique*, et tous ses textes se rapportant à la balistique et à l'artillerie. Et aussi la *Chimie des explosifs* de Miller, s'il la possède ; s'il ne l'a pas, prends-là à quelqu'un d'autre, c'est important.

D'une main experte, Helen était en train de lui appliquer un cataplasme sur le bras. Il tressaillit au contact des feuilles de thé encore chaudes avec sa chair meurtrie mais n'en poursuivit pas moins.

— Beanfield range son automatique dans le tiroir supérieur gauche de son bureau. Chipe-le-lui si tu n'es pas en mesure de le

convaincre de te le donner ; tu prendras aussi toutes les munitions que tu pourras trouver ; je te signerai un acte de vente de ma voiture que tu pourras lui remettre en échange. Allez, en route ! Je vais tout raconter au prof, qui pourra ensuite te mettre au courant. Tiens, prends ma voiture. – Il se tâta la cuisse et eut l'air ennuyé. – Bon Dieu ! je n'ai plus mes clefs !

Helen vint à son secours.

– Prends la mienne. Les clefs sont dans mon sac sur la table de l'entrée.

Howard se leva.

– O.K., je vais faire mon possible. Si on me fourre en taule, apportez-moi des cigarettes.

Il sortit.

Helen mettait une dernière main au pansement.

– Voilà, je crois que ça ira. Ça ne te fait pas mal ?

Il plia le bras avec précaution.

– Ça va, c'est du beau travail. Ça calme bien.

– Ça devrait cicatriser si tu gardes la solution de tannin. Y a-t-il du thé, là où tu vas ?

– Oui, et aussi de l'acide tannique, ça ira. A présent, je vous dois des explications. Auriez-vous une cigarette, monsieur ? Je ne dirais pas non si vous m'offriez un peu de ce café.

– Bien sûr, Robert.

Frost s'empressa de le servir.

Monroe accepta du feu puis entama son récit.

– Tout cela est assez compliqué. Je me suis réveillé ainsi vêtu et avec l'apparence physique que j'ai maintenant, en train de marcher au pas dans une tranchée profonde et interminable. J'étais au sein d'un détachement militaire, en colonne par trois. Le plus fort c'est que cela me sembla on ne peut plus naturel. Je savais où j'étais et pourquoi, je savais qui j'étais. Pas Robert Monroe, non, là-bas, je me nomme Igor. – Monroe accentuait fortement la gutturale et faisait rouler le « r ». – Je n'avais pas oublié Monroe mais c'était comme si son souvenir m'avait soudain traversé l'esprit : j'avais une seule identité mais deux passés. C'était comme au réveil, le souvenir d'un rêve dont on découvrirait soudain qu'il était réel. Je savais que Monroe existait, tout comme Igor.

« Le monde d'où je viens ressemble beaucoup à la terre. Il est un peu plus petit mais la gravité y est la même. La race dominante est constituée d'hommes semblables à moi, et nous sommes à peu près aussi civilisés que vous autres. Mais notre civilisation a connu des revers. Nous vivons sous terre à peu près la moitié du temps. C'est là que se trouvent nos demeures et une grande partie de nos industries. Il fait doux dans le sous-sol de notre monde et l'obscurité n'y est pas totale. Il y règne une radioactivité modérée qui ne nous affecte pas.

« Cependant, c'est à la lumière du jour que notre race s'est développée et elle ne peut l'oublier. Si nous restions toujours sous terre, notre santé et notre bonheur s'en ressentiraient. Pour l'heure, nous sommes en guerre, et cela fait huit ou neuf mois que nous avons été contraints de nous réfugier dans le sous-sol. La guerre est à notre désavantage. Pour le moment, nous avons perdu le contrôle de la surface et notre race est réduite à se terrer comme une vermine pourchassée.

« C'est que, voyez-vous, nous ne nous battons pas contre d'autres êtres humains. Je ne sais d'ailleurs pas contre quoi nous nous battons – peut-être des êtres venus de l'espace. Nous l'ignorons. Ils nous ont attaqués simultanément en plusieurs lieux avec des anneaux volants comme nous n'en avons jamais vus. Ils ont ouvert le feu sans avertissement. Nombre d'entre nous se sont réfugiés dans le sous-sol où ils ne nous ont pas poursuivis. Ils n'agissent d'ailleurs pas non plus de nuit, la lumière du soleil semblant nécessaire à leur action. La situation s'est donc stabilisée, jusqu'à ce qu'ils entreprennent de gazer nos galeries.

« Nous n'en avons jamais capturé un seul, ce qui fait que nous ignorons tout de ce qu'ils ont dans le ventre. Nous avons examiné un anneau qui s'était écrasé mais cela ne nous a pas appris grand-chose. Nous n'y avons rien découvert qui rappelle même vaguement la vie animale ou qui soit destinée à l'entretenir. C'est-à-dire ni vivres, ni installation sanitaire. S'agissait-il d'un engin commandé à distance ou serait-ce que nous nous heurtons à une intelligence désincarnée ? Les avis sont partagés.

« Notre arme principale consiste en un rayon qui, provoquant une stase dans l'éther, devrait les immobiliser pour toujours ; hélas ! s'il détruit toute vie, en empêchant l'activité moléculaire, il n'exerce sur les anneaux qu'une action temporaire. Si nous ne parvenons pas à pointer le rayon sur l'anneau jusqu'à ce qu'il s'écrase au sol, il reprend très vite son autonomie et nous échappe. Ses petits amis ne tardent alors plus à venir incendier nos positions.

« Nous avons obtenu de meilleurs résultats en minant leurs camps, établis à la surface pour les faire sauter pendant la nuit. Nous sommes bien sûr d'excellents sapeurs. Mais il nous faudrait des armes plus perfectionnées. C'est ce que j'ai demandé à Howard de me rapporter. J'ai deux idées en tête. Si l'ennemi est une pure intelligence, ou quelque chose d'approchant, alors, la radio est peut-être la réponse. En émettant de puissants brouillages, nous parviendrions peut-être à les parasiter à mort. Mais s'ils sont plus matériels que cela, alors, la bonne vieille D.C.A. pourrait peut-être les mettre à genoux. Dans les deux cas, votre technologie est beaucoup plus avancée que la nôtre et recèle peut-être une solution. J'aurais aimé avoir le temps d'apporter du matériel en échange de celui que je vais emporter.

— Vous êtes bien décidé à repartir, Robert ?

— Absolument. C'est chez moi, là-bas. Je n'ai pas de famille, ici. Je ne sais comment vous le faire comprendre, monsieur, mais ces gens sont mon peuple, ce monde est le mien. Si ces circonstances étaient inversées, je suppose qu'il en irait autrement.

— Je vois, dit Helen, vous vous battez pour votre femme et vos enfants.

Il tourna vers elle son visage fatigué.

— Pas précisément. Je suis célibataire là-bas, mais j'ai effectivement une famille à laquelle il me faut songer, c'est ma sœur qui dirige l'unité combattante à laquelle j'appartiens. Ah, oui, à propos, les femmes participent au combat ; elles sont petites et énergiques, comme toi, Helen.

Elle lui effleura le bras.

— Comment t'es-tu fait ça ?

— La brûlure ? Tu te souviendras que j'en étais resté à la marche dans la tranchée. Il s'agissait d'une retraite vers le sous-sol après un raid en surface. Je pensais que nous étions tirés d'affaire quand un anneau nous est tout à coup tombé sur le poil. La plupart d'entre nous se sont égaillés mais j'étais servant du rayon-stase et j'ai donc cherché à installer mon matériel pour riposter. J'ai été touché avant d'avoir pu le faire. Heureusement, je n'ai été qu'effleuré, quelques autres ont été carbonisés. J'ignore encore si ma sœur s'en est tirée, et c'est une des raisons de mon impatience.

« L'un des servants encore indemne a pu mettre son rayon en batterie pour couvrir notre retraite. On m'a traîné dans le sous-sol jusqu'à une salle de pansements et c'est quand les infirmiers se sont occupés de moi que je me suis évanoui pour me retrouver dans le bureau du prof.

Le timbre de l'entrée résonna et le professeur se leva pour y répondre. Helen et Robert lui emboîtèrent le pas. C'était Howard, chargé de son butin. Robert le questionna anxieusement :

— Tu as tout ?

— Je crois bien. Beanfield était dans sa chambre mais j'ai réussi à lui emprunter ses livres. Le plus dur a été le revolver. Mais je me suis débrouillé pour qu'un ami appelle Beanfield au téléphone et, quand celui-ci a quitté la pièce, j'en ai profité pour le subtiliser.

— Tu es un ami, Howard. Quand tu auras entendu l'explication tu verras que ça valait le coup. N'est-ce pas, Helen ?

— Absolument !

— J'espère que c'est vrai, dit-il avec l'air d'en douter. J'ai rapporté quelque chose d'autre, à tout hasard, regarde !

Il tendait un livre à Robert.

Ce dernier lut à voix haute :

— *Aérodynamique et principes de construction aéronautique*. Mon Dieu, oui ! Merci, Howard.

Monroe rassembla le tout rapidement et entreprit de s'en barder. Il se dit prêt à partir mais le professeur l'arrêta :

— Un instant, Robert. Qu'est-ce qui vous fait croire que ces manuels vont partir avec vous ?

— Pourquoi pas ? C'est dans ce but que je les attache sur moi.

— Vos vêtements terrestres vous ont-ils accompagné dans votre premier voyage ?

— Ben, non... — Il plissa les yeux. — Bon sang de bon sang, que puis-je faire ? Je ne peux quand même pas apprendre par cœur tout ce qu'il me faut savoir.

— Je ne sais pas, mon vieux, réfléchissons un peu...

Il s'interrompit, les yeux au plafond. Helen lui toucha le bras.

— Je pourrais vous être utile.

— Comment cela, Helen ?

— Il semble que je ne subisse pas de métamorphose en changeant de temps. J'avais partout les mêmes vêtements. — Je pourrais transporter tout ça pour Bob.

— Mmmm, peut-être que oui...

— Je ne peux te laisser faire une chose pareille, intervint Monroe. Tu risques d'être tuée ou grièvement blessée.

— Je tenterai ma chance.

— J'ai une idée. — C'était Jenkins. — M. Frost pourrait-il s'arranger pour suggestionner Helen de manière à ce qu'elle fasse un simple aller-retour, sans s'arrêter ? Qu'en dites-vous, monsieur ?

— Mmmm, oui, peut-être...

Mais Helen leva la main.

— Inutile. Le paquet ferait sans doute l'aller-retour avec moi. J'y vais sans aucune suggestion de retour. D'après ce que Bob a raconté, son monde me plaît. J'y resterai peut-être. Oublie un peu ta galanterie. Bob, le côté chevaleresque... Ce qui m'a plu, en particulier, c'est que les hommes et les femmes ont l'air égaux, dans ton monde. Débarrasse-toi de tout ça et attache-le autour de moi, je pars.

Une fois la douzaine de volumes attachés un peu partout autour de sa petite silhouette solide, ceinte du holster de l'automatique dont émergeaient en outre les deux règles à

calcul, l'une courte, l'autre longue, elle ressemblait à un arbre de Noël.

Avant de la glisser sous la ceinture, Howard avait caressé la longue règle coulissante.

— Prends bien soin de ma glissette, Bob, j'ai renoncé à fumer pendant six mois pour me l'offrir.

Frost les fit asseoir tous deux sur le divan du bureau. Helen glissa la main dans celle de Bob. Lorsqu'il eut lancé le pendule étincelant, Frost fit signe à Jenkins de sortir, referma la porte derrière lui et éteignit la lumière. Il entreprit ensuite de débiter les suggestions hypnotiques d'un ton monocorde.

Dix minutes plus tard, sentant dans l'air un léger bruissement, il s'arrêta. Il alluma d'un coup sec. Le divan était vide, les livres eux-mêmes avaient disparu.

Frost et Jenkins reprirent leur veille dans l'attente du retour d'Estelle. Jenkins arpentait nerveusement le bureau, s'arrêtant pour examiner des objets qui ne l'intéressaient nullement, grillant cigarette sur cigarette. Quant au professeur, confortablement carré dans son fauteuil, il simulait un détachement qu'il ne ressentait pas. Ils échangeaient des propos décousus.

— Une chose que je ne saisis pas bien, fit observer Jenkins, c'est que Helen ait pu se rendre en douze endroits différents en restant la même, alors que Bob est rentré pratiquement méconnaissable – plus petit, plus lourd, bizarrement vêtu – du seul endroit où il est allé. Qu'est-il advenu de ses vêtements habituels, de toute façon ? Comment expliquez-vous tout ça, monsieur ?

— Hein ? Je ne les explique pas, je me contente de les constater. J'imagine qu'il a pu se modifier, lui, parce qu'il faisait bel et bien partie de l'endroit où il s'est rendu, au contraire de Helen qui, elle, a traversé sans changement des lieux où elle n'était qu'une simple visiteuse. Je n'en veux pour preuve que le fait que Bob s'est immédiatement intégré au monde en question... Le Grand Architecte avait peut-être décidé que Monroe ferait le saut.

— Quoi ? Bon Dieu, monsieur, vous n'allez pas me dire que vous croyez à la prédestination !

— Pas en ces termes-là, sans doute. Mais les sceptiques mécanistes de votre espèce finiront par me fatiguer, mon pauvre Howard. La naïveté avec laquelle vous êtes toujours prêts à avaler que « les choses se sont trouvées ainsi » frise la puérité. A vous écouter, la Neuvième symphonie de Beethoven serait un simple accident de l'entropie.

— Je vous trouve injuste, monsieur. Vous n'espérez tout de même pas convaincre quiconque de l'existence de choses qui vont contre le sens commun sans en fournir à tout le moins une explication raisonnable ?

Frost éclata.

— Si, figurez-vous ! S'il les a vues de ses propres yeux, entendues de ses oreilles, ou encore s'il les tient d'un témoin digne de foi. Un fait n'a pas besoin d'être compris pour être vrai. Certes, tout être doué de raison recherche des explications, mais il est stupide d'écarter les faits qui n'entrent pas dans la conception que l'on se fait du monde.

« Prenons les événements de cette nuit que vous tenez tant à rationaliser, ils pointent en direction d'une foule de choses que les scientifiques ont préféré ignorer, faute de pouvoir les expliquer. Vous connaissez l'anecdote du type qui a fait le tour de ses chevaux ? Non ? Vers 1818, Benjamin Bathurst, ambassadeur d'Angleterre en Autriche, arriva en voiture de poste devant une auberge, à Perleberg, en Allemagne. Il était accompagné de son valet et de son secrétaire. L'équipage avait pénétré dans la cour éclairée de l'auberge. Bathurst descendit de voiture et, sous les yeux des témoins, dont ses deux serviteurs, il passa derrière les chevaux, pour en faire le tour. On ne l'a jamais revu depuis.

— Que s'était-il passé ?

— Personne n'en sait rien. Plongé dans ses pensées, il se sera égaré par inadvertance sur une autre trajectoire temporelle. On pourrait d'ailleurs citer des centaines de cas semblables, bien trop nombreux pour qu'il suffise d'en plaisanter. Dans la plupart des cas, la théorie du temps multidimensionnel fournit une explication satisfaisante. Pour les autres, je ne m'étonnerais pas que des principes naturels dont personne n'a encore osé rêver permettent d'en rendre compte.

Cessant de marcher de long en large, Howard se mit à tirailler sa lèvre inférieure.

— Peut-être bien... Je suis trop inquiet pour réfléchir. Vous vous rendez compte ? Il est une heure. Ne devrait-elle pas être rentrée, à présent ?

— J'en ai peur, mon garçon.

— Vous croyez donc qu'elle ne va pas revenir ?

— C'est ce qu'on dirait.

Avec un cri rauque, le plus jeune des deux hommes s'effondra sur le divan. Ses épaules se soulevaient. Pour finir, il retrouva son calme. Frost remarqua que ses lèvres remuaient et le soupçonna de prier. Enfin, il tourna vers le professeur un visage ravagé.

— Il n'est donc *rien* que nous puissions faire ?

— C'est une question délicate, Howard. Nous ignorons où elle est allée. Nous savons seulement qu'en partant d'ici elle était suggestionnée de manière à gagner un point quelconque du passé ou de l'avenir.

— Ne pourrions-nous utiliser la même méthode pour retrouver sa trace ?

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais fait ce genre d'expérience.

— Si je ne fais rien, je vais devenir cinglé !

— Du calme, mon garçon, laissez-moi réfléchir.

Tandis qu'il fumait en silence, Howard se retenait de hurler, de briser les meubles, n'importe quoi...

Frost tapota son cigare pour en faire tomber la cendre avant de le déposer soigneusement sur un cendrier.

— Il existe peut-être une chance... bien faible.

— N'importe quoi !

— Je vais écouter le disque qu'Estelle a entendu et faire le saut. Je vais rester bien éveillé en me concentrant sur elle. Peut-être serai-je ainsi en mesure d'établir un rapport, une connexion extra-sensorielle qui pourra me guider jusqu'à elle. — Tout en parlant, Frost avait tout aussitôt entrepris de passer aux actes. — J'aimerais que vous restiez dans la pièce au moment où je partirai afin que vous ne doutiez plus que la chose est possible.

Sans mot dire, Howard le regarda coiffer les écouteurs. Le professeur se tint ensuite parfaitement immobile, les yeux clos.

Il demeura ainsi un quart d'heure environ puis il fit un petit pas en avant : les écouteurs tombèrent sur le plancher avec un bruit de ferraille, il avait disparu.

Frost sentit qu'il dérivait dans les limbes intemporels qui précèdent le passage. Une fois de plus, il remarqua que cette sensation de flottement était exactement la même que celle qui annonce le sommeil et se demanda distraitement, pour la centième fois, si les rêves étaient ou non des expériences bien réelles. C'est ce qu'il tendait à croire. Puis il se souvint de sa mission et, réprimant un sursaut de culpabilité, entreprit de se concentrer de toutes ses forces sur Estelle.

Il marchait au long d'une route baignée d'un soleil éclatant. Devant lui s'ouvraient les portes d'une ville. Un garde jeta un regard à son étrange accoutrement mais le laissa passer. Il descendit à la hâte la vaste avenue bordée d'arbres qui conduisait (il le savait) du cosmodrome à la colline du Capitole. Il tourna dans l'allée des Dieux qu'il suivit jusqu'à la promenade des Prêtresses. Là se dressait la maison qu'il cherchait, ses murs de marbre inondés de reflets roses par le soleil, emplissant la brise matinale du murmure argentin de ses fontaines ; il entra.

Le vieux gardien qui dodelinait de la tête au soleil l'introduisit dans la maison. Une svelte camériste, à peine nubile, le conduisit jusqu'à la chambre où reposait sa maîtresse qui, appuyée sur un coude dévisagea le visiteur d'un œil languide. Frost parla.

— Il est temps de rentrer, Estelle.

Un haussement de sourcil traduisit sa surprise.

— Ta langue, vieillard, est étrange et barbare mais quelque mystère fait que je la comprends. Que veux-tu de moi ?

Frost se laissa aller à l'impatience.

— Estelle, je dis qu'il est temps de rentrer !

— Rentrer ? Tu divagues ! Rentrer où ? Et je me nomme C'est-ainsi et non Est-ce-tel. Qui es-tu, d'où viens-tu ? — Elle le dévisagea encore avant de pointer vers lui un long doigt flûté. — Je te reconnais à présent ! Tu viens de mes rêves. Tu es un Maître, c'est toi qui m'as enseigné la sagesse des anciens.

— Estelle, vous souvient-il d'un jeune homme qui peuple vos rêves ?

— Encore ce nom étrange ! Oui, il y a un jeune homme. Il est doux à mon cœur, droit et élancé comme un pin des montagnes. Je rêve souvent de lui. — Elle se retourna dans un éclair de ses longs membres blancs. — Qu'en est-il de ce jeune homme ?

— Il vous attend. Il est temps de rentrer.

— Rentrer ! Il n'est point de retour au pays des rêves.

— Je peux vous y conduire.

— Quel est ce blasphème ? Serais-tu prêtre pour pratiquer la magie ? Pourquoi une courtisane sacrée se rendrait-elle au pays des rêves ?

— La magie n'a rien à y voir. Votre perte le désespère, je vais vous ramener à lui.

Elle hésita, les yeux emplis de doute, avant de répondre :

— Supposons que tu le puisses ; pourquoi renoncerais-je à l'honneur et à la sainteté pour le froid néant du rêve ?

Il lui répliqua doucement :

— Que dicte votre cœur, Estelle ?

Fixant sur lui des yeux vides, elle semblait prête d'éclater en sanglots. Puis elle se renversa sur sa couche et lui tourna le dos. D'une voix étouffée, elle répondit.

— Disparais ! Il n'est pas de jeune homme en dehors de mes rêves, je l'y chercherai.

Elle opposa désormais le silence à ses tentatives renouvelées. Pour finir, il renonça et partit le cœur gros.

A son retour, Howard lui saisit le bras.

— Alors, monsieur, vous l'avez trouvée ?

Frost se laissa tomber sur un siège avec lassitude.

— Oui, je l'ai trouvée.

— Elle va bien ? Pourquoi n'est-elle pas revenue avec vous ?

— Elle va parfaitement bien mais je n'ai pas su la convaincre de rentrer.

Howard avait l'expression de quelqu'un qui vient de recevoir un coup en pleine figure.

— Vous ne lui avez pas dit que je voulais qu'elle revienne ?

— Si, mais elle ne m'a pas cru.

— Pas cru ?

— Voyez-vous, Howard, elle a oublié le plus clair de sa vie avec nous. Elle s’imagine avoir seulement rêvé de vous.

— Mais ce n’est pas possible !

La lassitude de Frost s’accentua encore.

— Quand donc renoncerez-vous à ce concept, mon pauvre Howard ?

Ce dernier, en guise de réponse, intima :

— Il faut que vous me conduisiez jusqu’à elle, il le faut.

Frost prit l’air dubitatif.

— Vous ne pouvez pas ?

— Si, peut-être... si vous renoncez à votre incrédulité ; et pourtant...

— Incrédulité ! Je suis bien obligé de tout croire ! Allons-y !

Frost demeura immobile.

— Je ne suis pas certain d’être d’accord, Howard. Les conditions de vie sont très différentes là où Estelle s’est rendue. Elles lui conviennent, mais je ne suis pas certain qu’en vous conduisant là-bas je vous rendrais service.

— Pourquoi cela ? Elle refuse de me voir ?

— Non, je crois que non. Je suis sûr qu’elle vous accueillera avec plaisir ; mais ce sont les conditions de vie qui sont très différentes.

— Que m’importe les conditions de vie ! Allons-y !

Frost se leva.

— Fort bien. Si c’est ainsi que vous l’entendez.

Il fit asseoir Jenkins sur le fauteuil et couvrit les yeux du jeune homme d’un bandeau de gaze. Puis il parla lentement, d’une voix monocorde.

Frost aida Howard à se relever et à broser la poussière qui maculait ses vêtements. Howard rit en essuyant ses mains où s’accrochait la poussière blanche de la route.

— Une belle culbute, Maître ! Comme si un mauvais plaisant avait retiré le tabouret sur lequel je pensais m’asseoir.

— Je n’aurais pas dû vous faire asseoir.

— C’est bien mon avis. — Il tira de son ceinturon un pistolet muni d’ailettes en accordéon et l’examina. — Heureusement que la sécurité de mon imploseur était mise. Sinon... On y va ?

Frost regarda son compagnon ; casqué, vêtu d'un court kilt martial, portant un poignard et, battant sur ses cuisses, tout un attirail de combat... était-ce bien là Howard ? Clignant des yeux, il répondit :

— Heu... Oui, bien sûr.

En passant les portes de la ville, Frost s'enquit :

— Vous savez où vous allez ?

— Oui, certes ! A la villa de C'est-ainsi, sur la promenade.

— Et vous savez ce qui vous y attend ?

— Oh, vous faites allusion à notre discussion ? Je connais les coutumes du lieu, Maître, et je suis sans crainte. Rassurez-vous. C'est-ainsi et moi nous nous comprenons. Elle est comme ça, vous savez : « Loin des yeux, loin du cœur. » Puisque je suis rentré d'Ultima Thulé, elle va renoncer à entrer dans les ordres. Nous allons vivre ensemble et elle me donnera tout un tas de gros bébés !

— Ultima Thulé ? Vous vous souvenez de mon bureau ?

— Bien sûr, et de Robert, Helen et tout le reste.

— C'est ce que vous entendez par « Ultima Thulé » ?

— Pas précisément. Je ne saurais vous expliquer, Maître. Je suis un soldat, un être pratique, je laisse ce genre de choses à vous autres, prêtres et professeurs.

Ils s'arrêtèrent devant la maison d'Estelle.

— Vous entrez. Maître ?

— Non, je crois que non. Je dois m'en retourner.

— Vous êtes meilleur juge.

Howard lui tapota l'épaule.

— Vous avez été un ami véritable, Maître. Notre premier rejeton portera votre nom.

— Merci, Howard. Au revoir et bonne chance à tous deux.

— Et à vous de même.

Il pénétra dans la maison d'une démarche assurée.

Frost rebroussa chemin et se dirigea à pas lents vers les portes de la ville, le cerveau bouillonnant de millions de pensées. Combinaisons, et permutations semblaient illimitées, tant pour la matière que pour l'esprit. Martha, Helen, Robert et maintenant Howard et Estelle. On devait pouvoir en tirer une théorie qui rendrait compte de la totalité.

Ainsi rêvassait-il en déambulant quand, trébuchant sur un pavé... il se retrouva assis par terre à côté de son fauteuil.

\*  
\* \*

Frost savait que la disparition des étudiants serait difficile à expliquer. Aussi n'en souffla-t-il mot à personne. La fin de semaine passa sans qu'on songe à prendre leur absence au sérieux. Le lundi, un policier se présenta à son domicile pour lui poser quelques questions. Ses réponses furent loin d'être lumineuses car, sensible à la voix de la raison, il se garda bien de dire la vérité. Le District Attorney flairait là quelque crime crapuleux, kidnapping, voire quintuple assassinat. Et puis, sait-on jamais, avec ces professeurs ? Peut-être se trouvait-on en présence de quelque culte ou secte pervers ?

Il lança un mandat d'amener pour le mardi. Le sergent Izowski fut chargé de l'exécuter.

Le professeur le suivit sans faire de difficultés et monta sans résistance dans la fourgonnette noire.

— Allez, professeur, dit le sergent encouragé par cette docilité, dites-nous donc où vous les avez planqués. Vous savez bien qu'on finira par les retrouver, avec le temps.

Frost tourna la tête pour le dévisager en souriant.

— Le temps, dit-il doucement, ah, le Temps... Oui, c'est bien avec le Temps que vous pourriez les retrouver.

Tranquillement assis dans le panier, il ferma les yeux pour que son esprit retrouve la calme réceptivité qui était nécessaire.

Le sergent posa un pied sur le rebord du véhicule puis, carré devant l'unique porte, de manière à la bloquer, il sortit son calepin. Il prit quelques notes et releva les yeux.

Le professeur Frost avait disparu.

Le professeur avait l'intention de faire une petite visite à Howard et Estelle. Sans y prendre garde, il laissa sa pensée divaguer et, au moment crucial, il songea à Helen et Robert. Quand il « atterrit », il ne se trouvait pas dans le monde de l'avenir qu'il avait déjà visité à deux reprises. Il ignorait où il se trouvait, sur terre selon toute apparence, quelque part et... *en quelque temps*.

La région était boisée, son relief arrondi la faisait ressembler au Missouri ou au sud du New Jersey. Les connaissances botaniques de Frost étaient trop limitées pour lui permettre de savoir si les essences qui l'entouraient étaient ou non familières. Mais il n'eut guère le temps d'approfondir cette question.

Il entendit un cri, puis un cri en réponse. Des silhouettes humaines jaillirent des arbres en désordre. Il songea qu'elles en avaient après lui et jeta un regard affolé à la recherche d'un quelconque refuge ou abri mais n'en aperçut aucun. Mais les silhouettes passèrent devant lui sans autrement lui prêter attention, à l'exception de la plus proche qui lui adressa un coup d'œil en criant quelque chose.

Toutes les silhouettes disparurent, et Frost se trouva seul de nouveau dans la petite clairière où il avait « atterri ».

Avant qu'il ait eu le temps de comprendre ce qui s'était passé, l'un des fuyards réapparut et le héla avec de grands gestes dont la signification était évidente : il fallait qu'il les rejoigne.

Frost hésita. L'autre s'approcha de lui en courant, lui décocha une manchette fracassante. Pendant les secondes qui suivirent son esprit resta en proie à la confusion. Puis il se ressaisit suffisamment pour comprendre qu'il voyait le monde à l'envers ; l'inconnu avait entrepris de le transporter à toute vitesse, l'ayant jeté en travers de son épaule.

Des broussailles lui fouettèrent le visage au passage puis le chemin descendit pendant quelques mètres et il se retrouva jeté sans ménagement sur le sol. Il se mit sur son séant et frictionna son corps meurtri.

Il comprit qu'il se trouvait dans un tunnel dont l'une des extrémités montait vers la lumière du jour tandis que l'autre s'enfonçait Dieu savait où. Des gens s'affairaient autour de lui sans lui prêter attention. Deux d'entre eux étaient en train d'installer un dispositif séparant le groupe de l'entrée du tunnel. Ils travaillaient avec une grande hâte, et tout fut terminé en quelques secondes. Ils repartirent d'où ils étaient venus. Frost entendit un ronronnement doux et étouffé.

L'entrée du tunnel se voila légèrement, et il en comprit bientôt la raison : la machine filait une espèce de toile d'un mur

à l'autre pour condamner l'entrée. Le voile se fit moins ténu, d'abord translucide, puis franchement opaque. Le ronronnement se poursuivit encore un peu, l'étrange machine tissant encore de nouvelles épaisseurs de toile. L'un des individus jeta un coup d'œil à son ceinturon ; il dit quelque chose sur un ton de commandement et le ronronnement se tut.

Frost sentit que le soulagement s'emparait du groupe, l'enveloppant comme une douce chaleur. Il l'éprouva à son tour et se détendit, conscient qu'un grave danger venait d'être écarté.

Celui qui avait donné l'ordre d'arrêter la machine se retourna, aperçut Frost et s'approcha pour l'interroger d'une voix de soprano, douce mais ferme. Trois réalités s'imposèrent alors à son esprit : le chef était une femme, c'était elle qui lui avait porté secours, le costume et l'aspect général de ces gens étaient ceux de Robert Monroe après sa métamorphose.

Un sourire éclaira son visage. Tout allait bien se passer.

La question fut répétée sur un ton impatient. Frost sentait bien qu'il fallait répondre quelque chose, bien qu'il ne comprît pas la langue qu'elle parlait et fût absolument sûr qu'elle ne pouvait connaître l'anglais.

— Madame, commença-t-il néanmoins, se mettant sur pied pour une courte révérence, je ne connais pas votre langue et ne puis comprendre votre question. Mais j'ai l'impression que vous m'avez sauvé la vie et vous en suis reconnaissant.

Elle eut l'air décontenancé et fort ennuyée. A nouveau, elle posa une question. Du moins Frost pensa-t-il qu'il s'agissait d'une question sans pouvoir en être certain. On n'arriverait à rien de cette façon. Il se rendit compte que la langue constituait un obstacle pratiquement insurmontable. Il faudrait des jours, des semaines, voire des mois pour en venir à bout. Or ces gens étaient en guerre et ne seraient pas disposés à s'embarrasser d'un étranger incompréhensible et inutile.

Il n'avait aucune envie d'être réexpédié à la surface.

Comme c'est fâcheux, songeait-il, stupide et fâcheux ! Monroe et Helen étaient probablement tout près mais il serait peut-être mort de vieillesse avant de les avoir retrouvés. Comment savoir en quel point de la planète ils se trouvaient ? La difficulté était apparemment insurmontable. Il convenait

néanmoins de tenter quelque chose. Comment Monroe avait-il déclaré s'appeler, déjà ? Igor... non, Igor ! Oui, c'était bien ça, Igor.

— Igor, dit-il.

Le chef sembla aussitôt dresser l'oreille, et Frost souligna ses paroles d'un hochement de tête affirmatif.

— Igor, répéta-t-il.

Elle se détourna.

— Igor ! lança-t-elle, en roulant le « r » comme l'avait fait Monroe.

Un homme s'approcha. Le professeur le dévisagea attentivement pour constater qu'il lui était aussi inconnu que tous les autres. Le chef le désigna du doigt en prononçant :

— Igor.

« Les choses se compliquent, songea Frost. Igor m'a l'air d'être un nom courant par ici, bien trop courant. » Mais il lui vint une idée soudaine :

Si Monroe et Helen avaient réussi à passer le matériel si désespérément utile qu'ils avaient emporté, ils devaient être célèbres à présent.

— Igor, répéta-t-il, Helen Fisher.

Le chef manifesta aussitôt de l'intérêt. Son visage s'anima.

— Helen Fisher ?

— Oui, oui, Helen Fisher.

Elle garda le silence, songeuse. Ces mots évoquaient manifestement quelque chose pour elle. Elle frappa dans ses mains et parla sur un ton de commandement. Deux hommes s'avancèrent. Elle leur adressa quelques paroles rapides.

Les deux hommes vinrent jusqu'à Frost, et chacun d'eux lui prit un bras pour l'emmener. Il résista un instant, pour lancer par-dessus son épaule :

— Helen Fisher ?

— Helen Fisheurr, confirma le chef.

Il lui faudrait se contenter de cette assurance.

Deux heures passèrent, plus ou moins... On ne lui avait infligé aucun mauvais traitement, et la pièce où il se trouvait était confortable mais c'était une cellule. En tout cas, la porte en était fermée à clef. Qu'avait-il dit ? Un sens bien différent

s'attachait-il ici aux syllabes du simple nom propre qu'il croyait avoir prononcé ?

La pièce où il se trouvait était nue, éclairée seulement par une pâle lumière que diffusaient les murs comme tout ce qu'il avait jusqu'ici entrevu de ce monde souterrain. Il commençait à s'ennuyer et à caresser le projet de faire un esclandre sans trop savoir ce qui en sortirait quand il entendit quelqu'un derrière la porte.

Celle-ci coulissa. Il aperçut le chef dont un sourire adoucissait les traits mûrs et plutôt sévères. Elle dit quelques mots dans sa langue et ajouta :

— Igor, Helen Fisheurr...

Il lui emboîta le pas. Enfilades de corridors illuminés... Places parcourues d'une foule affairée dont il était le point de mire... Ascenseur qui le fit sursauter en descendant brutalement avant même qu'il eut compris qu'il s'agissait bien d'un ascenseur... Véhicule semblable à une capsule, hermétiquement clos, qui les transporta quelque part à très grande vitesse – s'il en jugeait par la violence de l'accélération puis de la décélération qu'il ressentit... A travers tout cela, Frost se laissa conduire par son guide, sans comprendre, sans moyen de s'informer. Il tenta de se détendre pour jouir du moment présent : son compagnon ne semblait animé d'aucune mauvaise intention à son égard malgré ses manières brusques qui dénotaient l'habitude du commandement et de la solitude hautaine qu'il entraîne.

Ils se trouvaient devant une porte. Elle l'ouvrit et la franchit d'un pas décidé. Suivant le même chemin, Frost se heurta à une silhouette qui faillit le renverser dans sa précipitation à l'embrasser.

— Monsieur Frost !

C'était Helen Fisher, vêtue de l'uniforme que portaient ici les individus des deux sexes sans distinction. Robert – ou Igor – se tenait derrière elle, un sourire sur son visage de lutin.

Il se dégagea doucement de l'étreinte de Helen.

— Chère Helen ! dit-il bêtement, vous ici !

— C'est plutôt *vous*, ici, qu'il faudrait dire ! Mais, monsieur, vous pleurez !

— Heu, non ! Pas du tout ! s’empressa-t-il de nier. — Et il se tourna vers Monroe. — Je suis heureux de vous voir, vous aussi, Robert.

— Et moi donc !

Le chef adressa quelques mots à Robert. Ce dernier lui répondit rapidement dans sa langue puis se tourna vers Frost :

— Je vous présente ma sœur aînée : Marghrye, Akhtoune Marghrye — c’est-à-dire le *commandant* Marghrye, pour traduire approximativement.

— Elle s’est montrée très aimable, dit Frost en inclinant la tête pour répondre à cette présentation.

Marghrye joignit les mains au niveau de la taille et inclina la tête, le visage impassible.

— Elle vous adresse le salut des égaux, expliqua Robert-Igor, j’ai traduit votre titre de professeur du mieux que j’ai pu et elle en a conclu que vous étiez du même sang qu’elle.

— Que dois-je faire ?

— Lui rendre son salut.

Ce qu’il fit mais non sans gaucherie.

Frost mit ceux qui avaient autrefois — mais était-ce bien « autrefois » — été ses étudiants, au courant de ce qui s’était passé — était-ce bien le passé ? — sur un autre axe temporel. Ses démêlés avec les autorités arrachèrent à Helen une exclamation consternée.

— Comment ont-ils pu ! Comme je vous plains ! Ils n’avaient pas le droit...

— Je n’irai pas jusque-là, protesta Frost. Leur attitude a été raisonnable au vu de leurs connaissances. Mais j’ai bien peur de ne pouvoir plus rentrer.

— Rien ne vous oblige, assura Igor.

— Vous êtes plus que bienvenu ici.

— Je puis peut-être vous être utile dans la guerre que vous menez.

— C’est possible, mais vous avez déjà fait plus que quiconque entre nous avec ce que vous m’avez permis d’accomplir.

Igor désigna la pièce d’un geste circulaire.

— C’est ce à quoi nous travaillons en ce moment même.

Igor avait été dispensé de service au front pour qu'il puisse diriger les opérations destinées à mettre en pratique les techniques ramenées de la terre. Helen l'assistait dans ses travaux.

— Ma sœur est la seule personne à croire à mon histoire, avoua-t-il. Mais le peu que je leur ai montré a suffi à leur faire connaître que j'étais en possession de quelque chose d'important. Ils ont consenti à me laisser les mains libres, et tout le monde est pratiquement suspendu à nos recherches, dans l'attente de ce que nous allons bien pouvoir produire. Je leur ai déjà donné un avion de chasse armé de missiles à se mettre sous la dent.

Frost donna libre cours à sa surprise : comment était-il possible d'aller si vite en besogne ? L'écoulement du temps était-il différent ici ? Helen et Igor se trouvaient-ils là depuis des semaines, selon leur propre échelle temporelle ?

— Non, lui assura-t-on, mais si les compatriotes d'Igor ignoraient bon nombre des techniques terriennes, ils étaient fort en avance dans le domaine des constructions mécaniques et de la technique. Ils possédaient un modèle unique de machine, susceptible de fabriquer n'importe quoi, ou presque. Il suffisait d'y introduire un programme, qu'Igor désignait, faute de mieux, par le vocable de « plan » et qui consistait, en fait, en un modèle réduit de l'objet à produire. La machine modifiait elle-même son outillage pour donner le produit fini. En ce moment même, l'une d'elles était à l'œuvre pour façonner d'une seule pièce et en une seule opération, la carlingue de polymère des avions de chasse.

— Nous allons armer ces engins de notre rayon-stase et de missiles, dit Igor. De cette façon, nous espérons être en mesure de bloquer ces maudits anneaux puis de les abattre avant qu'ils n'aient récupéré.

Ils conversèrent encore un certain temps, mais Frost remarqua qu'Igor ne tenait plus en place. Saisissant la cause de cette agitation, il trouva un prétexte pour prendre congé. Igor ne se fit pas prier :

— On se reverra bientôt, dit-il, non sans soulagement, je vais faire creuser une demeure pour vous. Nous sommes vraiment très pressés. C'est la guerre... Je sais que vous comprenez.

Cette nuit-là, Frost s'endormit en se demandant comment il allait bien pouvoir aider ses amis – et leurs amis – dans leur combat.

Mais il ne devait pas en être ainsi. Sa formation, toute abstraite, il n'allait pas tarder à s'en apercevoir, l'empêchait de comprendre les ouvrages de référence que Helen et Monroe avaient emportés avec eux ; pour lui, c'était de l'hébreu – et encore, puisqu'il avait quelques notions de cette langue. Il menait une existence confortable et entourée du respect de tous, sur la foi de l'affirmation d'Igor qui répétait que, sans lui, cette planète n'aurait jamais possédé les nouvelles armes dont la valeur était inestimable. Mais il s'aperçut bien vite qu'il n'était pas fait pour le travail manuel, ni même apte à servir d'interprète. Comme un retraité, il n'était plus qu'un poids mort, tout juste inoffensif et en avait conscience.

Sans compter que la vie souterraine lui portait sur les nerfs. La lumière omniprésente le gênait. Il vivait dans la crainte de la radioactivité, parfaitement irraisonnée car née de son ignorance, mais les assurances d'Igor ne parvenaient pas à le calmer. Cette guerre le déprimait. Son tempérament ne lui permettait pas d'en supporter la tension nerveuse. Son impuissance à se rendre utile à l'effort de guerre, le manque de compagnie, l'oisiveté forcée, tout contribuait à son malaise.

Un jour, il entra sans but précis dans la salle où travaillaient Igor et Helen, pour bavarder un moment si ces derniers n'étaient pas trop occupés. Tel était le cas. Igor marchait de long en large, Helen lui jetant des regards inquiets.

Il s'éclaircit la voix.

— Hmm... Je... Quelque chose qui ne va pas ?

Igor hocha du chef et répondit :

— Des tas de choses.

Et il se replongea dans ses pensées.

— C'est, dit Helen, que malgré les nouvelles armes nous continuons d'avoir le dessous. Igor essaie de trouver ce que nous allons bien pouvoir tenter, à présent.

— C'est donc ça, je suis désolé.

Il fit mine de prendre congé.

— Non, ne partez pas. Asseyez-vous.

Il fit ce qu'on lui demandait et se mit à retourner le problème dans sa tête. C'était fâcheux, bien embarrassant.

— Je crains de ne pas vous être d'un grand secours, dit-il enfin à l'intention de Helen. Quel dommage que Howard Jenkins ne soit pas là.

— Je ne crois pas que sa présence changerait grand-chose, répondit-elle. Ces bouquins renferment la quintessence des connaissances terriennes en matière de constructions mécaniques.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire ; je parlais de Howard lui-même, tel qu'il est devenu, là où il vit à présent. Ces gens possèdent un gadget qu'ils appellent un « imploseur ». J'ai cru comprendre que c'était une arme particulièrement puissante.

Saisissant des bribes de cette conversation, Igor se retourna :

— Comment ? Qu'est-ce que c'était ? Comment cela fonctionne-t-il ?

— A vrai dire, reprit Frost, je ne sais pas trop. Je ne suis pas très doué pour ces choses, comme vous le savez... J'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'une espèce de rayon capable de désintégrer la matière.

— Vous pourriez décrire cette arme ? Réfléchissez, bon Dieu, réfléchissez !

Frost s'y essaya. Mais il finit par renoncer en disant :

— J'ai bien peur de n'arriver à rien. Mes souvenirs ne sont pas très précis et, dans tous les cas, j'en ignore le principe de fonctionnement.

Igor poussa un profond soupir et se laissa tomber sur un siège en se passant la main dans les cheveux.

Il y eut un silence pénible, puis Helen dit :

— Et si nous allions le chercher ?

— Hein ? Mais comment ? Comment comptes-tu le trouver ?

— Vous pensez que vous pourriez le retrouver, monsieur ?

Frost se redressa sur son siège.

— Je ne sais pas, dit-il lentement, mais je vous promets d'essayer !

La ville se dressait devant lui. Oui. Et c'était bien les portes qu'il avait franchies la première fois. Il pressa le pas.

C'est-ainsi était contente de le revoir mais ne manifesta pas de surprise particulière. Frost se demanda ce qui pourrait bien surprendre cette jeune femme rêveuse. Mais Howard le dédommagea largement de ce manque d'enthousiasme. Il lui asséna dans le dos une claque à lui décoller la plèvre.

— Soyez le bienvenu dans votre foyer, Maître ! Vous êtes ici chez vous. Je n'étais pas certain que vous finiriez par venir, mais tout est prêt pour vous recevoir. J'ai fait construire une pièce spécialement à votre intention, au cas où vous reviendriez. Qu'en dites-vous ? Vous vous installez avec nous, n'est-ce pas ? Pourquoi diable retourneriez-vous dans cette université minable ?

Frost le remercia mais ajouta :

— Je suis ici en mission. J'ai besoin de votre aide. De toute urgence.

— Vraiment ? Racontez-nous ça, vite, racontez-nous ça !

Frost exposa l'objet de sa visite.

— Comme vous le voyez, il faut donc que je leur rapporte le secret de votre « imploseur », ils en ont besoin, il le leur faut.

— Et ils l'auront, assura Howard.

Les choses n'allaient pas tarder à s'avérer plus difficiles. En dépit des efforts qu'il déployait, Frost se révéla incapable d'acquérir les connaissances techniques de base qui lui auraient seules permis de rapporter le secret. Qu'on imagine le problème pédagogique auquel on se heurterait si l'on tentait de faire apprendre par cœur à un primitif les caractéristiques d'un appareil d'une haute technicité qu'il serait ensuite chargé d'aller décrire à des ingénieurs compétents mais ignorant tout de ce type d'appareil. Voilà à peu près ce à quoi se heurtaient le professeur et ses anciens élèves... Quant à emporter un « imploseur » comme modèle, rien n'assurait que cela fût possible à Frost. L'engin risquait de disparaître à jamais dans les limbes du temps, lors de la traversée.

Howard finit par atteindre une conclusion :

— Il faut que je vous accompagne, tout simplement !  
C'est-ainsi manifesta pour la première fois un intérêt réel :

— Chéri ! Tu ne peux pas...

— Assez, je t'en prie, rétorqua Howard, le menton en avant. Il s'agit d'une obligation morale et d'un devoir, je te prie de ne pas t'en mêler.

Frost ressentit la gêne qu'éprouvent toujours les témoins forcés d'une scène de ménage.

Quand ils furent prêts, Frost saisit Howard par le poignet.

— Regardez-moi dans les yeux. Vous vous souvenez de la façon dont nous nous y sommes pris, la dernière fois ?

Howard tremblait.

— Je me souviens, Maître... Vous pensez pouvoir y arriver... sans me perdre en route ?

— Je l'espère. Détendez-vous, à présent.

Ils arrivèrent dans la pièce même d'où Frost était parti, et ce dernier en éprouva un vif soulagement. Il eût été fâcheux d'avoir à traverser la moitié de la planète pour retrouver leurs deux amis. Il n'avait pas encore acquis la certitude que les dimensions spatiales s'articulaient sur les dimensions temporelles. Un jour, il lui faudrait se pencher sur la question. Il aurait à élaborer une hypothèse puis à la mettre à l'épreuve des faits.

Igor et Howard perdirent peu de temps en civilités. Ils étaient déjà plongés dans des problèmes de construction mécanique avant que Helen ait fini de saluer le professeur.

Du temps passa...

— Voilà, dit Howard. Je pense que nous en avons fait le tour. Je vous laisse mon imploseur comme modèle. Pas d'autre question ?

— Non, répliqua Igor. J'ai bien compris et, de plus, j'ai procédé à l'enregistrement de tout ce que tu as dit. Je ne suis pas sûr que tu te représentes l'importance du service que tu nous rends, mon vieux ! La guerre est gagnée, désormais.

— Je me rends compte, dit Howard. Chez nous, cette arme est le seul garant de la paix générale qui règne sur l'ensemble du système stellaire. Me voilà prêt, Maître. J'avoue que je suis un peu anxieux.

— Mais... M. Frost ne repart pas ?

C'était à la fois une question et une protestation.

— Il faut que je le reconduise, dit Frost.

— Oui, confirma Howard. Mais il restera vivre avec nous, n'est-ce pas, Maître ?

— Non, non ! protesta encore Helen.

Igor l'entoura de son bras.

— Ne cherche pas à l'influencer. Tu sais bien qu'il n'est pas heureux, ici. Je suis persuadé que la patrie de Howard lui convient mieux. Et si tel est bien le cas, il a bien mérité de vivre où il veut.

Helen réfléchit un moment puis, s'approchant de Frost elle lui posa les mains sur les épaules et se dressa sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

— Adieu, monsieur, dit-elle d'une voix étranglée. Ou plutôt, au revoir !

Il tapota l'une des mains posées sur son épaule.

Frost musardait au soleil dont il laissait les rayons réchauffer ses vieux os. L'endroit était agréable, sans conteste... Helen et Igor lui manquaient parfois mais il se doutait bien que la réciproque n'était pas trop vraie... Et la vie auprès de Howard et de C'est-ainsi correspondait plus à ses goûts. Officiellement il était le précepteur des enfants à venir. En attendant cette éventualité, il jouissait de l'oisiveté, de l'inutilité dont il avait toujours rêvé. Il avait tout son temps. Il avait du temps devant lui, du temps de reste, du temps...

Une seule question le tracassait parfois : qu'avait bien pu dire le sergent Izowski en constatant sa disparition ? Bah, probablement que c'était « impossible ».

Cela n'avait guère d'importance. Trop paresseux, trop ensommeillé pour s'y attarder... Il lui restait le temps de faire un petit somme avant le déjeuner. Le temps, tout le temps, encore le temps...

Le Temps.

# HERITAGE PERDU

## I

### ILS ONT DES YEUX...

— Salut, charcutier ! — Le docteur Philip Huxley posa le cornet à dés avec lequel il jouait tout en prononçant ces mots et tira une chaise du bout du pied. — Assieds-toi !

Celui auquel il s'adressait ignora ostentatoirement la salutation et tendit son ciré jaune et son feutre trempé à l'un des membres du personnel du cercle de la faculté. Mais il accepta la chaise. Ses premières paroles furent pour le domestique noir.

— T'entends ça, Pete ? Ce sorcier qui voudrait se faire passer pour un psychologue a le front de me traiter de charcutier ! Moi, un chirurgien diplômé de la fac !

Le ton était empreint d'un reproche indulgent.

— Ne t'en laisse pas compter, Pete ! Si le docteur Coburn arrivait à te coincer dans une salle d'opération, il t'ouvrirait le crâne pour voir ce que tu as dans le ventre et ta calotte crânienne finirait sur son bureau comme cendrier !

Le Noir sourit de toutes ses dents en essuyant la table mais ne répondit rien.

Coburn gloussa et secoua la tête.

— Avaler ce boniment ! Venant d'un grand sorcier ! On aura tout vu ! Alors, Phil ? Toujours à la recherche de l'homme invisible ?

— Si tu fais allusion à la parapsychologie la réponse est : oui.

— Et le boulot, ça va ?

— Pas mal. J'ai un cours de moins à donner pendant ce semestre ; c'est aussi bien, d'ailleurs... J'en avais par-dessus la tête d'expliquer à ces innocents aux yeux écarquillés le piètre état de nos connaissances sur le fonctionnement réel de leur

petit ordinateur personnel. J'aimerais nettement mieux faire de la recherche.

— On en est tous là. Tu as des cas intéressants, en ce moment ?

— Quelques-uns. Je m'amuse pas mal avec un étudiant en droit, un dénommé Valdez.

Coburn leva les sourcils.

— Ah, oui ? Perception extra-sensorielle ?

— Si on veut. C'est un médium, en quelque sorte. Quand tu lui montres un objet, il en voit aussi la face cachée.

— Tu parles !

— Si tu es si malin, je me demande pourquoi tu n'as pas encore fait fortune. Je l'ai soumis à des tests d'une rigueur scientifique indiscutable. Il a effectivement le don de double vue.

— Hum, hum... Comme le disait mon grand-père Stonebender, « Dieu a plus d'atouts dans sa manche que le jeu n'en a jamais contenu ». Il ferait un redoutable joueur de poker.

— C'est marrant que tu dises ça car, en fait, il paye ses études de droit en jouant dans les casinos.

— Et tu as découvert comment il s'y prend ?

— Non, malheureusement. — Huxley pianotait sur la table, le visage soucieux. — Si seulement j'avais des crédits de recherche ! Je pourrais réunir les éléments qui donneraient un sens à tout ça. Songe au travail de Rhine !

— Eh ben, remue-toi un peu. Débrouille toi avec le conseil d'administration, promets-leur de rendre l'université célèbre.

Huxley se rembrunit encore.

— Tu parles ! J'en ai touché deux mots au doyen mais il ne m'a même pas autorisé à en parler au président. Il avait trop peur de renforcer encore la haine que ce vieux schnock porte à notre département. Tu sais, officiellement, nous sommes censés être behaviouristes. L'idée que tout ne relève pas de théories physiologiques ou mécaniques est aussi bienvenue dans notre département qu'un Saint-Bernard dans une cabine téléphonique.

La lampe du téléphone rougeoya derrière le comptoir dans le dos du serveur. Ce dernier éteignit les informations pour répondre :

— Allô ! Oui, M'dame... Oui, il est là... Je vous l'appelle... On vous demande au téléphone, docteur Coburn !

— Branchez-moi ici.

Coburn orienta l'écran du téléphone face à la table. Il s'illumina et le visage d'une jeune femme apparut. Coburn saisit l'écouteur.

— Que se passe-t-il ?... Qu'est-ce que c'est... ? Depuis combien de temps ?... Qui a établi le diagnostic ?... Relisez-moi ça... Faites-moi voir ce diagramme. — Il étudia l'image sur l'écran et ajouta : — Très bien, j'arrive. Préparez le patient pour l'opération. — Il éteignit l'appareil et se retourna vers Huxley. — Il faut que j'y aille, Phil, une urgence...

— De quel genre ?

— Cela t'intéressera, une trépanation, peut-être avec excision. Accident d'auto. Viens assister si tu as le temps.

Tout en parlant, il avait enfilé son ciré. Il se détourna et sortit à grandes enjambées. Huxley décrocha son propre imperméable et le rejoignit en courant.

— Comment se fait-il qu'ils ont eu tant de mal à te trouver ? demanda-t-il, le souffle court.

— J'avais laissé mon téléphone portatif dans mon autre costume, répliqua Coburn brièvement. Oubli volontaire, j'espérais être tranquille. C'est raté.

Ils parcoururent les arcades et les passages qui reliaient le cercle au bâtiment des sciences, évitant les trottoirs roulants qu'ils jugeaient trop lents en l'occurrence, mais, lorsqu'ils arrivèrent au souterrain de la troisième avenue, dont l'accès s'ouvre en face de l'école de médecine, ils découvrirent qu'il était fermé, bloqué par une inondation, ce qui les obligea à faire un détour pour rejoindre celui de Fairfax Avenue. Coburn vouait à tous les diables les ingénieurs et la commission du plan qui semblaient ignorer que le printemps amène des pluies torrentielles sur la Californie sans demander l'avis de la chambre de Commerce et de la commission d'Urbanisme.

Ils se débarrassèrent de leurs vêtements mouillés dans la salle des médecins et gagnèrent le vestiaire des chirurgiens. Un aide-soignant assista Huxley qui enfilait des pantalons blancs et des bottes de toile, et ils passèrent dans la pièce suivante pour se laver les mains. Coburn conseilla à Huxley de faire comme lui s'il voulait voir l'opération d'assez près. Pendant trois minutes, l'œil fixé sur le sablier, ils se savonnèrent à l'aide d'un savon puissant, de couleur verte puis, montant une marche, ils franchirent une porte. Des infirmières silencieuses et efficaces leur enfilèrent gants et combinaison. Huxley se sentait un peu ridicule : l'infirmière qui l'habillait était contrainte de se dresser sur la pointe des pieds pour présenter ses manches à la bonne hauteur. On les conduisit en chirurgie 3 à travers une porte vitrée, leurs mains gainées de caoutchouc tendues en avant comme s'ils tenaient un écheveau de laine.

Le patient était déjà installé sur le billard, la tête surélevée et maintenue immobile. On appuya sur un interrupteur et un cercle de lumière impitoyable, d'un blanc bleuté, éclaira le seul endroit du patient qu'on avait laissé à découvert : la partie droite du crâne. Coburn parcourut la pièce des yeux ; Huxley suivit son regard – des murs vert pâle, deux infirmières enveloppées dans leur robe, masquées et encapuchonnées, asexuées, une aide-soignante affairée dans un coin, un anesthésiste, divers instruments qui renseignaient Coburn sur l'état du cœur, le métabolisme et le rythme respiratoire.

L'une des infirmières présenta le diagramme au chirurgien. Sur un mot de Coburn, l'anesthésiste découvrit un instant le visage du patient ; brun, décharné, le nez aquilin, les paupières closes sur des yeux caves. Huxley réprima une exclamation. Coburn le regarda, sourcils levés.

– Qu'y a-t-il ?

– C'est Juan Valdez !

– Qui ça ?

– Valdez ! Le type dont je te parlais tout à l'heure...  
L'étudiant en droit, le voyant !

– Hmm... Eh ben, au volant, la double vue c'est pas la vie ! Il a de la chance d'être vivant. Tu verras mieux si tu te tiens par ici.

Coburn revêtit l'expression impersonnelle des professionnels et oublia la présence de Huxley pour concentrer la totalité de ses capacités intellectuelles sur la chair meurtrie qui s'offrait à ses yeux. Le crâne avait été écrasé, ou plutôt enfoncé comme par le choc d'un objet contondant, aux extrémités relativement coupantes. En surface, la blessure s'ouvrait au-dessus de l'oreille droite, sur une distance de cinq centimètres, à première vue. Seul un examen plus approfondi permettrait de déterminer l'étendue des dégâts subis par les os et la matière grise qu'ils protégeaient.

Mais le cerveau était atteint, cela ne faisait aucun doute. On avait nettoyé la plaie de surface et rasé et badigeonné toute la région du crâne qui l'entourait. La plaie s'ouvrait comme un trou bien net. Elle saignait un peu, bouchée en partie par un mélange de sang coagulé, de tissu blanc, jaune et gris qui, curieusement, donnaient la nausée. Les doigts fuselés du chirurgien, gainés d'orange clair, n'avaient plus rien d'humain. Agiles et mesurés, ils évoluaient comme s'ils étaient dotés d'une vie et d'une intelligence propre. Des tissus, morts depuis trop peu de temps pour que les cellules qui les composaient aient eu le temps de s'en apercevoir – éclats d'os ébréchés, lambeaux de dure-mère, cortex gris du cerveau proprement dit – furent d'abord retirés.

Fasciné par ce drame minuscule, Huxley perdait toute notion du temps et de l'enchaînement des événements. Il n'entendait plus que les ordres brefs destinés aux assistants – « clamp... rétracteurs éponge... » Et le bruit de la scie miniature, d'abord gémissement étouffé, puis grincement pénible pour les dents lorsqu'elle attaqua l'os massif. Un instrument en spatule remit de l'ordre en déplaçant doucement les circonvolutions torturées. Spectacle incroyable, irréel : un scalpel rognant au seuil de l'esprit même, rasant le mur fragile de la raison...

A trois reprises une infirmière dut essuyer la sueur qui ruisselait sur le visage du chirurgien.

La cire fit son office. Un alliage de vitallium vint remplacer l'os, et un pansement prévenir une possible infection. Huxley avait assisté à d'innombrables interventions chirurgicales ; il éprouva pourtant, une fois de plus, ce sentiment de

soulagement et de triomphe, à la limite du supportable, qui s'empare de la salle d'opération quand le chirurgien se retourne et prend le chemin des vestiaires en tirant sur ses gants.

Quand Huxley le rejoignit, Coburn s'était débarrassé de son masque et de sa calotte et fouillait sous sa combinaison à la recherche de cigarettes. Il avait recouvré son aspect humain. Il adressa un large sourire à Huxley en demandant :

— Alors, ça t'a plu ?

— Epatant, c'est la première fois que j'avais l'occasion d'observer d'aussi près une intervention de ce genre. On ne voit pas aussi bien quand on reste derrière la vitre. Il va guérir ?

L'expression de Coburn changea.

— C'est un de tes amis, au fait ! Ça m'était sorti de l'esprit, je te demande pardon. Il guérira, je peux te l'assurer. Il est jeune et solide. Il a très bien supporté l'intervention. Tu pourras venir t'en rendre compte par toi même d'ici un jour ou deux.

— Tu as enlevé une bonne partie du centre du langage, non ? Est-ce qu'il ne risque pas l'aphasie ?

— Le centre du langage ? Mais je ne m'en suis même pas approché !

— Hein ?

— La prochaine fois tu tiendras un caillou dans ta main droite, pour ne pas oublier où elle est ! Tu commets une simple petite erreur de 180 degrés. Je suis intervenu sur l'hémisphère droit, sans toucher à l'hémisphère gauche.

Huxley perdit un instant contenance. Il tendit les deux mains devant lui, promena son regard de l'une à l'autre et éclata de rire.

— Tu as raison ! J'ai toujours eu un mal fou avec ça ! Je ne sais jamais dans quel sens donner au bridge. Mais... un instant... j'étais tellement persuadé que tu opérais à gauche, dans le centre du langage, que je suis totalement perdu : quelles peuvent être les suites ?

— Aucune suite ! Du moins si l'on en croit les dernières localisations cérébrales, ce que je lui ai enlevé ne lui manquera jamais... J'étais dans le *no man's land*. Si ce coin du cerveau a une fonction quelconque, les meilleurs physiologistes du monde ne sont pas encore parvenus à le prouver.

## II

### ET ILS NE VOIENT PAS...

Drrring !

Jane Freeman tâtonna à la recherche du réveil, les paupières serrées dans l'espoir de dormir encore. Son esprit vagabondait. Dimanche. Pourquoi se lever un dimanche matin ? Alors, pourquoi avoir mis le réveil ? Elle se souvint brusquement et se laissa rouler hors du lit, posant ses pieds douilletts sur le sol glacé dans l'air matinal. Ses pyjamas atterrirent sur le sol, et elle sous la douche. Poussant un hurlement, elle ouvrit l'eau chaude, puis de nouveau l'eau froide.

Le temps de jeter dans un panier les dernières réserves du réfrigérateur et de remplir une bouteille thermos, elle entendit le bruit d'une voiture grimpant la côte, le crissement des pneus sur les graviers de l'allée. Elle enfila à la hâte une paire de bottillons, retroussa le bas de ses pantalons de cheval, qu'elle glissa à l'intérieur. Elle se regarda dans le miroir. « Pas trop mal, songea-t-elle. Pas Miss Amérique, mais pas repoussante non plus. »

De grands coups ébranlèrent la porte, la sonnette, puis une voix de basse leur firent écho.

— Jane ! Tu es visible ?

— Pratiquement. Entre, Phil.

Huxley, en pantalon de toile et chemise polo, était suivi d'une seconde silhouette vers laquelle il se retourna.

— Jane, je te présente Ben Coburn, le docteur Ben Coburn. Docteur Coburn, Miss Freeman.

— Comme c'est aimable à vous de m'avoir invité, Miss Freeman.

— Mais, pas du tout, docteur. Phil m'a tellement parlé de vous que j'étais très impatiente de faire votre connaissance.

Les civilités convenues voltigeaient à travers la pièce avec l'aisance des rites tribaux les mieux établis.

— Appelle-le Ben, Jane. C'est bon pour son *ego*.

Pendant que Jane et Phil chargeaient la voiture, Coburn fit le tour de l'atelier de la jeune femme. Dans l'unique pièce, vaste et lambrissée de pin nouveaux, se dressait une grande cheminée de pierre accueillante, encadrée de bibliothèques en désordre qui donnaient une idée de la personnalité de l'habitante des lieux. Franchissant une porte-fenêtre, on pénétrait dans un patio minuscule, pavé de briques moussues, équipé d'un barbecue et d'une vasque, remplie de poissons rouges, qui miroitait au soleil matinal. Coburn s'entendit appeler :

— Eh, toubib ! Remue-toi un peu, le temps passe !

Il jeta un dernier coup d'œil au patio avant de rejoindre les autres à la voiture.

— Votre maison me plaît, Miss Freeman. Pourquoi se donner la peine de quitter Beachwood Drive, alors que Griffith Park ne saurait être plus agréable ?

— C'est pourtant simple, quand on reste à la maison, ce n'est plus un pique-nique, mais un simple petit déjeuner, et je m'appelle Jane, au fait.

— Puis-je déposer ma candidature pour « un simple petit déjeuner » ici un de ces matins... Jane ?

— Méfie-toi de ce truand, Jane, conseilla Phil dans un faux aparté. Ses intentions ne sont pas honorables.

Jane rassembla les restes de ce qui avait constitué, peu de temps auparavant, un repas copieux. Elle jeta au feu trois os entièrement nettoyés de la viande rouge et juteuse qu'ils avaient naguère portée, un vieux papier d'emballage et un petit pain solitaire. Elle agita la bouteille thermos qui produisit un léger clapotis.

— Quelqu'un reprendra du jus de pamplemousse ? proposat-elle.

— Il reste du café ? demanda Coburn.

Puis il reprit sa conversation avec Huxley :

— Son don a entièrement disparu.

— Largement, répondit Jane, servez-vous !

Le médecin remplit sa tasse et celle de Huxley, puis Phil répondit :

— Oui, entièrement ; j'ai toutes les raisons d'en être persuadé. J'ai d'abord cru que le choc opératoire y était pour quelque chose mais je l'ai mis à l'épreuve sous hypnose et je n'ai obtenu que des résultats négatifs ; complètement disparu. Jane, tu es une fameuse cuisinière ! Que dirais-tu de m'adopter ?

— Mais tu es majeur.

— Un bon certificat médical et on arrangera ça, proposa Coburn.

— Les autorités n'encouragent guère les adoptions par des célibataires.

— Epousez-moi, et tout ira bien. Nous l'adopterons tous les deux et vous pourrez faire la cuisine pour nous trois !

— Eh bien, je ne dis ni oui ni non, mais c'est la proposition la plus alléchante de la journée. De quoi parliez-vous, tous les deux ?

— Si seulement vous pouviez le convaincre de mettre ça par écrit, Jane ! Nous parlions de Valdez.

— Au fait ! C'est bien hier que tu devais lui faire passer les derniers tests, non ? Qu'est-ce qu'il en est sorti ?

— Tous négatifs. En ce qui concerne son don de double vue, il a disparu.

— Humm... Et les tests de référence ?

— Pour le reste il a exactement le même profil qu'avant l'accident. Même chose pour le Q.I. Les tests d'association n'apportent rien. Selon tous les critères de la neurophysiologie, c'est le même homme à deux choses près. Il lui manque un petit morceau de cortex et il a perdu son don de double vue. Ah ! Et j'ajouterai que cette perte le tracasse.

Elle marqua un instant de silence avant de répondre :

— Ça semble assez concluant, non ?

Huxley se tourna vers Coburn.

— Qu'en penses-tu, Ben ?

— Mais... Je ne sais pas. Vous voulez me faire dire que ce petit morceau de matière grise que je lui ai retiré du crâne renfermait ce don non reconnu par la médecine orthodoxe et que l'on ne peut attribuer à aucun organe des sens ?

— Je ne veux rien te faire dire du tout, je cherche à découvrir quelque chose, voilà tout.

— Bon, ainsi présenté, disons que, considérant les premières observations comme convaincantes, c'est-à-dire effectuées avec la précision et les précautions requises...

— Tel fut bien le cas !

— ... si tu as apporté plus de soins encore à l'obtention des seconds résultats – négatifs cette fois...

— C'est cela même. Bon sang, j'ai tout essayé, pendant trois semaines !

— Alors on ne peut plus échapper aux conclusions : premièrement... – Il entreprit de compter sur ses doigts. – ...le sujet voyait sans faire appel à ses organes des sens ; deuxièmement, ce talent inhabituel – c'est le moins que je puisse dire – avait un rapport quelconque avec une zone de l'hémisphère cérébral droit.

— Bravo !

Jane apportait sa contribution.

— J'étais arrivé à la même conclusion, figure-toi, mais c'est toujours encourageant de s'apercevoir qu'on n'est pas le seul.

— Bon, maintenant que tu en es arrivé là, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je ne sais pas exactement. Si je puis m'exprimer ainsi, je suis entré en psycho comme on entre dans les ordres ; par un besoin irrésistible de me comprendre moi-même et le monde qui nous entoure. Au début de mes études, je croyais que la psychologie moderne m'apporterait la réponse à ces questions mais il ne m'a pas fallu longtemps pour m'apercevoir que les meilleurs psychologues eux-mêmes ne connaissaient pas le premier mot de l'essentiel du sujet. Oh, je ne dénigre pas le travail qui a été accompli ; on en avait grand besoin et, d'un certain point de vue, cela n'aura pas été inutile. Mais pas un seul d'entre eux n'a la moindre idée de ce que sont la vie, la pensée. Pas un seul ne saurait dire si le libre-arbitre est une réalité ou une illusion, voire seulement si cette question a un sens. Les meilleurs avouent leur ignorance ; les pires sombrent dans le dogmatisme et affirment sans rire les plus énormes absurdités... Comme ces behaviouristes mécanistes qui, sous prétexte que Pavlov faisait saliver un chien au son d'une clochette,

n'hésitaient pas à penser qu'ils détenaient la clé de la musique de Paderewski !

Jane qui avait écouté jusque-là sans mot dire, tranquillement allongée à l'ombre des chênes-verts, prit la parole :

— Ben, vous qui êtes chirurgien du cerveau...

— Un des meilleurs, affirma Phil.

— Vous avez eu des tas de cerveaux sous les yeux et, vivants ! Peu de psychologues pourraient en dire autant. Quel est votre sentiment profond ? Comment fonctionnons-nous ?

Il lui adressa un large sourire.

— Je donne ma langue au chat, je ne prétends pas le savoir. Ce n'est pas mon boulot. Après tout, je ne suis qu'un mécano.

Elle se redressa et se mit sur son séant.

— Veux-tu me donner une cigarette, Phil ? J'en suis arrivée au même point que Phil, mais par des chemins différents. Mon père voulait que je fasse des études de droit. Il ne m'a guère fallu de temps pour m'apercevoir que, dans le droit, la seule chose qui m'intéressait, c'était les principes cachés. Je me suis donc inscrite en philo. Mais la philosophie n'était pas la solution. Elle n'a aucune consistance. Vous avez déjà mangé de la barbe-à-papa, dans les fêtes foraines ? Eh bien, la philo, c'est pareil ! A première vue, c'est quelque chose ! Très séduisant et le goût est plaisant. Mais qu'on s'avise d'y mordre, les dents se referment sur du vide et, quand on avale, il n'y a plus rien. La philosophie court après les mots comme un jeune chien après sa queue...

« J'étais sur le point d'obtenir mon diplôme quand j'ai laissé tomber pour m'inscrire en fac des sciences et suivre des cours de psycho. J'imaginai qu'à condition d'être bien sage, bien patiente, comme une bonne petite fille, tout me serait révélé. Bon, Phil vient de nous expliquer ce qu'il en est vraiment. J'envisageais donc de m'inscrire en médecine ou en biologie. Vous venez de nous dire ce qu'on pouvait en attendre. On n'aurait peut-être jamais dû apprendre à lire et à écrire aux femmes.

Ben rit.

— On dirait une séance de confession publique à l'église paroissiale ! J'imagine qu'il faut que j'y aille de ma petite histoire, moi aussi... A l'origine de toute vocation médicale, il est vraisemblable qu'on trouve une soif de tout connaître de l'homme et de son fonctionnement. Mais le domaine est vaste, les réponses évasives, et le présent recèle tant de questions urgentes qu'on oublie vite les problèmes de fond. Je suis toujours aussi curieux de connaître la vraie nature de la vie, de la pensée et ainsi de suite... Mais il faudrait que je sois totalement insomniaque pour avoir le temps d'y réfléchir. Phil se propose-t-il sérieusement de s'attaquer à tout ça ?

— En un sens oui. J'ai réuni le plus possible d'informations portant sur les phénomènes qui contredisent la théorie psychologique reçue. On range tout ça sous le vocable commode de métaphysique : télépathie, double vue, voyance, lévitation, yoga, spiritisme – tout ce sur quoi j'ai pu mettre la main, je l'ai rangé dans mes cartons.

— Tu ne crois pas que tous ces phénomènes relèvent d'une explication très ordinaire ?

— Pour une bonne part, c'est certain ; quant à la majorité du reste, on doit pouvoir y arriver aussi à condition de déformer et distendre jusqu'à l'absurde les théories reçues et d'ignorer royalement les lois statistiques du calcul des probabilités. Enfin, en attribuant tout ce qui pourrait avoir résisté à ce traitement au charlatanisme, à la crédulité et à l'autosuggestion pour éviter d'avoir à l'étudier, on peut se rendormir sur ses deux oreilles.

— Le rasoir d'Occam... murmura Jane.

— Hein ?

— Le rasoir de William d'Occam. C'est le nom d'un principe de logique ; toutes les fois que deux hypothèses peuvent rendre compte d'un fait, il convient de s'en tenir à la plus simple. Chaque fois qu'un scientifique est contraint de déformer et distendre la théorie reçue jusqu'à ce qu'elle ressemble à un tableau cubiste pour rendre compte d'un fait nouveau, il ignore le principe du rasoir d'Occam. Il serait plus simple de formuler une hypothèse nouvelle, rendant compte de l'ensemble des faits connus, plutôt que de forcer une hypothèse ancienne à rendre compte de faits non conformes pour lesquels elle n'a jamais été

conçue. Mais les scientifiques sont plus attachés à leurs théories qu'à leur femme et à leurs enfants.

— Eh ben, mon vieux, lança Phil avec admiration, dire qu'elle cachait tout ça sous sa permanente !

— Tenez-le-moi, Ben, que je lui casse cette bouteille sur la tête.

— Non, non, tu as raison, excuse-moi ! De fait, j'ai décidé d'oublier toute théorie pour appréhender l'ensemble de ces phénomènes de mauvaise compagnie comme s'il s'agissait de faits ordinaires. Je voulais voir où cela me conduirait.

— Sur quel genre de matériel as-tu travaillé ? intervint Ben.

— Très divers. Des faits vérifiés, d'autres transmis seulement par la rumeur publique, enfin, un petit nombre soigneusement contrôlé en laboratoire, comme le cas Valdez. Tu as certainement entendu parler des tours de force qu'on attribue au yoga. On en a eu peu d'exemples en Occident, ce qui est plutôt négatif ; mais des observateurs compétents et peu suspects de mysticisme ont fait le récit, à leur retour des Indes, d'un tas de manifestations étranges : télépathie, prédictions particulièrement précises, double vue, fakirs marchant sur le feu, etc.

— Pourquoi comptes-tu ce dernier phénomène parmi les manifestations de la métapsychologie ?

— En supposant que l'esprit dispose d'un pouvoir ésotérique de contrôler le corps et la matière.

— Hum...

— Ça te paraît vraiment plus merveilleux, plus extraordinaire, que le fait que tu peux commander à ta main de gratter ta tête ? Nous ignorons tout autant la façon dont la volonté, la volition, agit sur la matière dans un cas et dans l'autre. Prends la Terre-de-Feu, par exemple. Ses habitants y dormaient nus, à même le sol, par des températures qui atteignent souvent zéro. Le corps par lui-même, nous le savons, ne saurait s'adapter à de telles conditions en comptant sur son seul métabolisme. Il n'est pas équipé, mécaniquement, pour le faire. Le premier physiologiste venu le dirait : tout être humain coincé en plein air par une température de zéro degré centigrade qui négligerait de prendre de l'exercice, serait

condamné à mort à brève échéance... Mais nos Patagons, ignorant le métabolisme et le reste, se contentaient de dormir tranquillement, douillettement, confortablement.

— Si tu vas chercher des exemples aussi exotiques et que tu ne possèdes rien qui soit plus proche de nous, laisse-moi te dire que mon grand-père Stonebender aurait pu te raconter des tas d'histoires encore bien plus extraordinaires !

— J'en viens là. Souviens-toi de Valdez.

— Qu'est-ce que le grand-père de Ben a à voir là-dedans ? s'enquit Jane.

— Si tu te vantes de quelque réalisation que ce soit devant Ben, tu apprendras vite, ma petite Jane, que son grand-père Stonebender faisait mieux, plus vite et plus facilement !

Le regard bleu pâle de Coburn refléta plus de tristesse que de colère.

— Mon cher Philip, tu me surprends douloureusement. Si je n'étais un Stonebender moi-même, ma vertu cardinale étant par conséquent la tolérance, je pourrais t'en vouloir de cette remarque. Mais j'accepte tes excuses.

— Bon, eh bien, pour nous rapprocher de chez nous, en dehors de Valdez, il y avait, dans la ville où je suis né, Springfield, dans le Missouri, un homme qui avait une pendule dans la tête.

— Que veux-tu dire par là ?

— Qu'il connaissait toujours l'heure exacte sans avoir à consulter de montre. Et si ta montre était en désaccord avec lui, c'est qu'elle n'était pas à l'heure ! En plus de ça, c'était un as du calcul mental : il connaissait presque instantanément la réponse des problèmes d'arithmétique les plus compliqués. Pour le reste, il était simple d'esprit.

Ben approuva en hochant du chef :

— C'est un phénomène connu : les idiots savants.

— Peut-être, mais il ne suffit pas de leur donner un nom pour expliquer leur existence ! Sans compter que, si bon nombre de ceux qui présentent ce genre de dons sont des simples d'esprit, ce n'est pas le cas de tous. Je crois même que c'est plutôt le contraire, et de loin. Ce qui nous induit en erreur, c'est que ceux qui sont intelligents le sont assez pour cacher leur

don, sachant que s'ils agissaient autrement la foule ne tarderait pas à rendre leur vie impossible en les considérant comme des bêtes curieuses ! En les persécutant, peut-être, à cause de leur différence.

De nouveau, Ben approuva du chef.

— Je crois que, là, tu as mis le doigt sur quelque chose. Continue Phil.

— On a des tas d'exemples de gens présentant ce genre de dons extravagants et parfaitement normaux pour le reste ; et ce chez nous. Boris Sidis, si tu veux...

— L'enfant-prodige, c'est ça ? Je croyais qu'il avait perdu ses talents ?

— Peut-être bien. Personnellement, je tends à croire qu'il en a eu assez d'être montré comme un animal savant et qu'il a décidé de se faire oublier de ses semblables, c'est-à-dire de leur faire oublier qu'il était « différent ». Dans tous les cas, il possédait de nombreux talents, plus remarquables par leur degré que par leur originalité. Il pouvait lire d'un clin d'œil une page entièrement couverte de caractères d'imprimerie et il possédait sans l'ombre d'un doute ce qu'on appelle la mémoire absolue, ou complète. A ce propos, te souviens-tu de Blind Tom, ce pianiste noir aveugle qui était capable de jouer n'importe quel morceau pour peu qu'il l'ait entendu une fois ? Et, plus proche de nous encore, ce garçon du comté de Los Angeles qui jouait au ping-pong les yeux bandés, et qui était capable de s'acquitter de la même manière de toutes les tâches qui requièrent généralement l'usage de la vue ? Et ça, je l'ai vérifié en personne, c'est un fait. Et l'écho instantané ?

— Tu ne m'en as jamais parlé, Phil, intervint Jane. Qu'est-ce que c'est ?

— C'était comme s'il avait branché son cerveau sur les cordes vocales des gens : il était capable de répéter mot pour mot, en respectant le ton, la diction et les intonations, jusqu'aux moindres inflexions, tout discours tenu devant lui au fur et à mesure de son déroulement, avec un infime temps de latence. Ce don s'appliquait aussi bien aux discours tenus dans des langues qui lui étaient parfaitement inconnues. Tout auditeur non prévenu avait l'impression d'entendre deux fois de suite *la*

*même personne*, comme si un procédé d'enregistrement avait dédoublé sa voix pour lui faire prononcer deux fois de suite chacun des mots du discours.

— Plutôt dingue, non ? Et je vois mal comment la théorie behaviouriste pourrait expliquer ça ! Et des cas de lévitation, Phil ?

— Pas chez des êtres humains. Mais j'ai quand même vu opérer un médium ; un brave gosse, pas un professionnel : c'était mon voisin de palier, dans ma propre maison... Il était capable de faire s'élever et flotter au-dessus du plancher les meubles les plus lourds. Je l'ai vu faire dans mon propre appartement, je n'avais pas bu une goutte. Cela s'est réellement passé, ou alors il m'avait hypnotisé, à toi de choisir. Mais pendant que nous sommes au chapitre de la lévitation, sais-tu ce que l'on raconte de Nijinski ?

— Le danseur russe ? Non, je ne crois pas.

— On dit qu'il flottait dans les airs. Des milliers de gens, ici et en Europe, pourraient témoigner l'avoir vu faire : dans *Le Spectre de la Rose*, il bondissait, s'arrêtait un instant en l'air, puis redescendait quand il le jugeait bon... Tu peux toujours dire que c'est un cas d'hallucination collective ; je n'y ai pas assisté personnellement.

— Et revoilà le rasoir d'Occam.

— Comment ça ?

— Le phénomène de l'hallucination collective est indiscutablement plus difficile à expliquer que la capacité que posséderait un homme de s'immobiliser quelques secondes dans les airs. L'hallucination collective ne constituant pas un fait scientifiquement établi, on n'a pas de raison particulière de s'y référer pour se débarrasser d'un fait troublant. C'est du même tonneau que le « y a point d'bestiau pareil ! » du plouc qui découvre le rhinocéros.

— C'est possible. Tu veux d'autres exemples ? J'en ai un million !

— Si tu me parlais des prémonitions et de la télépathie ?

— Pour l'existence de la télépathie, les expériences du docteur Rhine, sans l'expliquer, l'ont prouvée au-delà de tout soupçon. Des tas de gens en avaient fait l'observation avant lui

et si souvent que ce serait un défi à la raison de mettre cette existence en doute. Ne serait-ce que Mark Twain. Il écrivit là-dessus cinquante ans avant Rhine, en donnant les détails circonstanciés de ses expériences. Ce n'était pas un scientifique mais il possédait un solide bon sens et on ne saurait le passer sous silence. Il en va de même pour Upton Sinclair. La prémonition... c'est un peu plus délicat. Nous avons tous entendu des dizaines de récits de pressentiments qui se sont réalisés mais ils sont en général difficilement vérifiables et ne se prêtent guère à une reconstitution scientifique. Tu lirais avec profit les *Experiments with Time* (Expériences avec le temps) de J.W. Dunne. C'est un enregistrement scientifiquement contrôlé d'un certain nombre de rêves prémonitoires.

— J'espère que tu n'es pas seulement en train de préparer une série d'articles purement descriptifs, du genre « l'événement le plus extraordinaire que j'ai vécu », pour un hebdomadaire spécialisé !

— Rassure-toi ; mais il m'a fallu accumuler le plus grand nombre possible de données – il faudrait que tu voies mes carnets ! – avant d'être en mesure de formuler une hypothèse de travail. C'est aujourd'hui chose faite.

— Ah, ah ! Laquelle ?

— C'est toi qui me l'a fournie en opérant Valdez. Cela fait déjà un moment que j'ai commencé de penser que tous ces gens doués de facultés extraordinaires et apparemment « impossibles », que ce soit physiquement ou mentalement, sont des gens comme toi et moi. C'est-à-dire qu'ils ne présentent aucune anomalie particulière mais qu'ils ont simplement pris conscience de certains pouvoirs que nous possédons tous à l'état latent. Dis-moi ! As-tu remarqué la moindre anomalie en ouvrant le crâne de Valdez ?

— Pas la moindre, en dehors de la plaie, bien sûr !

— Parfait... Or, depuis que tu lui as retiré le morceau blessé, il a perdu son étonnant don de double vue. Tu as pris ce petit bout de cortex dans une région dont on ignore encore les fonctions. Nous savons aujourd'hui, en physiologie, comme en psychologie, que des zones entières du cerveau n'ont pas de fonction connue. Il ne serait guère logique d'imaginer que

l'organe le plus complexe et le plus spécialisé du corps humain, contiendrait de vastes zones purement et simplement dénuées de fonction. Il est nettement plus raisonnable de supposer ces fonctions encore inconnues. Pourtant, on a pu retirer des parties importantes du cortex de certains sujets sans entamer, en apparence, leurs facultés mentales – tant qu'on n'atteignait aucune zone contrôlant les fonctions corporelles normales.

« Pour en revenir à notre sujet – Valdez – nous avons établi une connexion directe entre une zone inexplorée du cerveau et une faculté rare, en l'occurrence le don de double vue. C'est de cette constatation que je tire directement mon hypothèse de travail. Tout le monde possède, à l'état latent, la totalité – ou la plus grande partie – des dons que nous venons d'évoquer – télépathie, double vue, voyance, facultés mathématiques, contrôle spécifique du corps et de ses fonctions et ainsi de suite. Ces pouvoirs ont leur siège dans les zones auxquelles on n'a pas encore attribué de fonction.

Coburn fit la moue.

– Mmmm... Je ne sais pas. Si nous possédons tous ces capacités merveilleuses, ce qui n'est pas prouvé, comment se fait-il que nous n'ayons pas les moyens de nous en servir ?

– Je n'ai encore rien prouvé. Je dis que c'est une hypothèse de travail. Mais procédons par analogie : ces capacités, contrairement à la vue, l'ouïe, le toucher, ne sont pas utilisées dès la naissance, elles ressemblent plus à la parole ; le centre spécifique du langage est bien présent dans le cerveau depuis la naissance mais ne peut commencer à fonctionner qu'avec un certain entraînement. Un enfant élevé par des sourds-muets apprendrait-il à parler ? Tu sais bien que non. Pour tout observateur, ce serait bel et bien un sourd-muet.

– Ça va, ça va, je me rends ! concéda Ben. Tu tiens ton hypothèse de travail et tu sais la rendre plausible. Mais comment comptes-tu la vérifier ? Je vois mal par quel bout la prendre. Ton hypothèse, aussi séduisante soit-elle, si tu ne la mets pas en pratique, restera du domaine de l'imagination pure.

Huxley se renversa en arrière et laissa errer sur les branches un regard insatisfait.

— Voilà le hic. J'ai perdu en Valdez mon meilleur sujet. Je ne sais plus par où commencer.

— Mais... Phil, protesta Jane, il te faut bien des sujets normaux ? Tu essayeras de faire apparaître chez eux ces capacités latentes ! C'est formidable ! Quand commençons-nous ?

— Commencer quoi ?

— Mais... Ma formation ! Prends le calcul, par exemple, je n'ai jamais réussi à apprendre mes tables de multiplication, alors, pour faire de moi « un as du calcul mental », il faudrait que tu sois magicien, ni plus ni moins !

### III

## DE CHACUN SELON SES MOYENS...

— Si nous commençons, suggéra Phil.

— Oh, non ! protesta Jane. Buvons notre café en paix et prenons le temps de digérer. Il y a quinze jours que nous n'avons pas vu Ben. Je voudrais bien qu'il nous raconte ce qu'il a fait de beau à San Francisco.

— Merci ma jolie ! répondit le chirurgien. Mais je préfère beaucoup les aventures de Frankenstein et de sa créature.

— Sa créature, tu parles ! protesta Huxley. En fait de créature on aurait du mal à trouver plus indépendant. Mais nous avons du neuf, cette fois.

— C'est vrai ? Formidable ! Quoi ?

— Bon, tu sais que nous avons un peu piétiné, les deux premiers mois ; c'était plutôt laborieux... Jane n'était pas réfractaire à la télépathie mais nos résultats étaient trop irréguliers pour être exploités. Quant aux mathématiques, elle connaît ses tables de multiplication mais pour ce qui est de devenir un « as du calcul mental » il y avait de la marge.

Jane se leva d'un bond, passa entre les deux hommes et la cheminée pour se glisser dans sa kitchenette.

— Il faut que je mette cette vaisselle à tremper avant qu'elle moisisse ! Parlez fort, que je vous entende.

— Et maintenant, Phil, de quoi Jane est-elle capable ?

— Je préfère ne pas te le dire, tu la verras à l'œuvre dans un instant. Jane, où est le tapis de jeu ?

— Derrière le divan. Et inutile de hurler, je ne suis pas sourde.

— Bon, bon... Ah, oui, je l'ai ! Les cartes sont à la place habituelle ?

— Oui, j'arrive. — Elle réapparut, dénoua son minuscule tablier et s'assit sur le divan en entourant ses genoux de ses bras. — Le Grand Manitou, le Vampire de Hollywood est à vous.

Voit tout, sait tout, dit plus encore. On dit la bonne aventure, on arrache les dents, fol amusement pour petits et grands !

— Cesse de faire le pitre. Nous allons commencer par un peu de télépathie. Oublions tout le reste. Bats les cartes, Ben.

Il fit ce qu'on lui disait :

— Et maintenant ?

— Distribue-les une par une en me les montrant mais sans que Jane les voit. Vas-y.

Lentement, Ben se mit à distribuer les cartes. Jane se mit à réciter d'une voix chantonnante :

— Sept de carreau, valet de cœur... As de cœur... Roi de pique... Dix de carreau... Six de trèfle... Neuf de pique... Huit de trèfle...

— Ben, c'est la première fois que je te vois prendre l'air étonné.

— En plein dans le mille ! Pas une seule faute ! Mon grand-père Stonebender n'aurait pas fait mieux.

— Ça me va droit au cœur. Essayons une variante, je m'écarte, ne me les montre pas. Je ne sais pas ce que cela va donner, c'est la première fois que nous essayons avec quelqu'un d'autre. Allons-y.

Quelques instants plus tard, Coburn posait la dernière carte.

— Parfait ! Aucune erreur.

Jane se leva et vint se pencher sur la table.

— Comment se fait-il que ce jeu contienne deux dix de cœur ?

Elle fouilla dans le jeu, en sortit une carte.

— Ah ! Pour la septième carte tu as pris le dix de carreau pour un dix de cœur, tu vois ?

— J'ai dû me tromper, en effet, reconnut Ben ; désolé de t'avoir induite en erreur, on n'y voit pas très clair, ici.

— Jane adore les effets de lumière. Elle veut bien s'abîmer les yeux, pourvu qu'elle ait un éclairage « artistique ». Je suis content que cela se soit produit. La preuve est faite que c'est bien de la télépathie et non de la voyance. Maintenant, un peu de mathématiques. Laissons de côté tous les trucs courants – extraction de racines cubiques, calcul rapide, et tout le bazar. Elle peut le faire, crois-moi sur parole. Tu pourras la mettre à

l'épreuve à loisir quand tu voudras. Mais j'ai ici un petit bijou que j'ai bricolé sur mesure. Il comporte à la fois la lecture rapide, la mémoire absolue, le maniement d'un nombre incroyable de permutations et de combinaisons, le traitement mathématique des choix possibles. Tu sais faire des réussites ?

— Bien sûr.

— Bon. Tu vas battre les cartes puis les disposer pour une Canfield, de gauche à droite. Tu joueras les cartes trois par trois, en reprenant le talon jusqu'à ce que tu sois coincé.

— Ça marche. Et alors ?

— Après avoir battu et coupé tu montreras très rapidement chaque carte à Jane avant de la remettre à sa place dans le paquet. Ensuite, attends un peu...

Il fit en silence ce qu'on venait de lui expliquer. Jane l'arrêta.

— Recommence, Ben, je n'ai vu que cinquante et une cartes.

— Il doit y en avoir deux ce collées. Je vais faire plus attention.

Il renouvela l'opération.

— 52, cette fois, parfait.

— Prête, Jane ?

— Oui. Vas-y. Les cœurs jusqu'au six, les carreaux jusqu'au quatre, les piques jusqu'au deux, pas de trèfle.

Coburn prit l'air incrédule :

— Dois-je croire que le jeu va sortir dans cet ordre-là ?

— Essaie pour voir.

Il étala les cartes de gauche à droite et commença à placer les cartes du talon qu'il tirait trois par trois. Jane l'arrêta :

— Non, là il faut que tu joues le roi de cœur et non le roi de pique. Le roi de pique te permettrait de dégager l'as de trèfle mais tu placerais trois cœurs de moins en fin de compte.

Coburn obéit sans faire de remarque. Elle l'arrêta encore à deux reprises pour redresser son choix.

Le jeu tourna exactement selon ses prévisions.

Coburn se passa la main dans les cheveux en contemplant les cartes.

— Jane, tu n'attrapes donc jamais de migraine ? demanda-t-il humblement.

— Pas comme ça, je n'ai pas l'impression de faire le moindre effort.

— Tu vois, intervint Phil, il n'y a aucune raison que cela demande un effort intellectuel particulier. L'état actuel de nos connaissances permet d'affirmer que la pensée n'entraîne aucune dépense d'énergie. On devrait donc pouvoir penser de façon claire et logique sans le moindre effort. J'ai l'impression que c'est au contraire la pensée confuse qui donne la migraine.

— Mais comment diable s'y prend-elle, Phil ? J'ai mal à la tête rien que de penser à la teneur de ce problème si l'on voulait le poser en termes mathématiques conventionnels.

— Je ne sais pas comment elle procède. Et elle non plus.

— Mais alors comment a-t-elle pu *apprendre* à le faire ?

— Nous y viendrons plus tard. Auparavant, j'aimerais te montrer notre plat de résistance.

— Je ne crois pas que je pourrai en supporter beaucoup plus. La tête me tourne déjà.

— Ça va te plaire.

— Attends un peu, Phil. J'aimerais essayer quelque chose moi-même. A quelle vitesse Jane peut-elle lire ?

— Aussi vite qu'elle peut voir.

— Bon... — Le chirurgien sortit une liasse de feuillets dactylographiés de la poche de son manteau. — C'est le double d'un article sur lequel j'ai travaillé. Nous allons voir ce que Jane est capable de faire avec une page comme ça. D'accord, Jane ?

Il sépara une feuille du reste du paquet et la lui tendit. Elle y jeta un rapide coup d'œil et la lui rendit aussitôt. Décontenancé, il dit :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien. Vérifie que je ne fais pas d'erreur.

Elle se mit à psalmodier rapidement :

— Page IV. ...pourquoi, chez Cunningham, 5<sup>e</sup> édition, p. 547, « un autre tissu fibreux, à savoir *fasciculus spino-cerebellaris* (postérieur), prolongé à son extrémité supérieure par *furniculus* latéral de la *medulla spinallis*, se dégage peu à peu de cette portion de *medulla oblongata*. Ce *tractus* est superficiel et... »

— Assez, Jane ! Arrête ! Dieu seul sait comment, mais le fait est que tu as lu et mémorisé cette page de jargon technique en

une demi seconde. – Il sourit d'un air entendu. – La prononciation laissait à désirer, il est vrai. Avec mon grand-père Stonebender, tout aurait été parfait.

– Qu'est-ce que tu crois ? Je ne comprends même pas le sens de la moitié des mots.

– Comment as-tu appris à faire tout ça ?

– Franchement, je ne sais pas. C'est comme d'apprendre à faire du vélo. On prend bûche sur bûche et, pour finir, un beau jour, on enfourche sa bécane et on part en pédalant le plus naturellement du monde. Une semaine après, on lâche le guidon et on est prêt à jouer les acrobates. Ça s'est passé de la même façon... Je savais où je voulais aboutir et, un jour, c'est venu. Mais Phil s'impatiente !

Ben garda un silence médusé pour suivre Phil jusqu'à un petit bureau qui occupait l'un des angles de la pièce.

– Jane, peut-on choisir n'importe quel tiroir ? Bon... Ben, tu prends un des tiroirs du bureau, tu en retires les objets que tu veux et y ajoutes tout ce qui pourra te passer par la tête. Enfin, sans regarder, tu mélanges le tout, tu retires quelques objets, que tu laisses tomber dans un autre tiroir. Toutes ces précautions pour éliminer la moindre trace de communication télépathique.

– Et surtout n'hésite pas à mettre du désordre, mon petit Phil ! Ma nombreuse domesticité se fera un plaisir de tout ranger quand vous aurez fini de faire joujou tous les deux.

– Ne tente pas de t'opposer au progrès de la Science, moucheron ! Sans compter... ajouta-t-il en jetant un coup d'œil au bureau, que cela fait apparemment six mois que ce bureau n'a pas été mis en ordre. Un peu plus de désordre ne risque pas de faire grand mal.

– Pffft ! Qu'est-ce que tu t'imagines ? Tout mon temps est consacré à l'acquisition de petits talents de société pour ton plus grand plaisir ! Et, d'ailleurs, je sais exactement où se trouve chaque chose.

– C'est bien ce qui m'inquiète : il faut donc que Ben y introduise un maximum de hasard, c'est-à-dire qu'il accroisse encore le désordre, si c'est possible ! Vas-y, Ben.

Le chirurgien emplit le tiroir et le referma. Phil reprit :

— Je crois que tu as intérêt à prendre un papier et un crayon, Jane. Pour commencer, dresse la liste de tout ce que tu vois dans le tiroir, puis tu nous feras un croquis approximatif de la position de chaque objet.

— Entendu.

Elle s'installa au bureau et se mit à écrire à toute vitesse :

— Un grand sac à main de cuir noir.

— Une règle de dix-huit centimètres.

Mais Ben l'interrompit :

— Tu te trompes complètement ! S'il y avait un grand sac à main je l'aurais vu.

Elle fronça les sourcils.

— Quel tiroir as-tu dit ?

— Le deuxième à droite.

— J'avais compris le tiroir du haut.

Elle reprit :

— Un coupe-papier de cuivre.

— Six crayons assortis et un crayon rouge.

— Treize élastiques.

— Un canif à manche de nacre.

« Je suppose qu'il t'appartient, Ben, il est très joli, comment se fait-il que je ne l'aie jamais vu jusqu'ici ?

— Mais, Bon sang ! Tu ne l'as *pas encore vu*, justement ! Je l'ai acheté à San Francisco...

— Une pochette d'allumettes du *Sir Francis Drake Hôtel*.

— Huit lettres et deux factures.

— Deux talons de billet pour les *Folies Burlesques*...

« Je n'aurais jamais cru ça de vous, docteur !

— Allez, mémée, occupe-toi de ton tricot !

— A condition que tu me promettes de m'y inviter, la prochaine fois !

— Un thermomètre et une agrafeuse.

— Une gomme douce et une gomme-machine.

— Trois clés attachées.

— Un tube de rouge à lèvres Max Factor N°3.

— Un bloc-notes et quelques fiches utilisées sur une seule face.

— Un petit sac de papier brun contenant une paire de bas, taille 9, coloris créole.

« Tiens ! Je les avais oubliés, ceux-là ! J'ai dû fouiller toute la maison ce matin pour en trouver une paire correcte.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas servi de vos rayons X, madame Houdin ?

Elle eut un petit sursaut d'étonnement.

— C'est vrai ! Ça ne m'est pas venu à l'idée, tout simplement ! Je n'ai pas encore osé mettre tout ça en pratique dans ma vie quotidienne.

— Vois-tu autre chose dans le tiroir ?

— Rien, juste une boîte de fiches. Une seconde, je vais vous faire un dessin.

La langue entre les dents, elle entreprit de dessiner avec application, son regard allant et venant du papier au tiroir fermé. Ben s'enquit :

— Tu es obligée de regarder le tiroir pour voir ce qu'il y a dedans ?

— Non, mais cela m'aide. Quand je vois quelque chose en regardant dans une autre direction, ça me colle le vertige.

Vérifiant la disposition et la nature des objets contenus dans le tiroir, ils découvrirent que la description de Jane était parfaitement exacte. Pour finir, le docteur Coburn se rassit et se tint coi. Vaguement échaudé par cet apparent manque d'enthousiasme, Phil prit la parole :

— Et alors, Ben, qu'en penses-tu ? Ça t'a plu ?

— Tu sais fort bien ce que j'en pense. Ton hypothèse était entièrement fondée et tu en fais une démonstration éclatante. Mais je réfléchissais aux implications possibles... Je crois, par exemple, que nous tenons là de quoi satisfaire les rêves les plus fous de tous les chirurgiens. Est-ce que tu vois à travers le corps, Jane ?

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais...

— Regarde-moi.

Elle l'observa un moment en silence.

— Mais... Je... Je vois ton cœur battre !

— Phil ! Phil ! Crois-tu pouvoir m'enseigner à voir comme elle le fait ?

Huxley se frotta le nez.

— Je ne sais pas. Peut-être...

Jane se pencha au-dessus du fauteuil dans lequel le docteur était assis.

— Tu crois qu'il s'endort ?

— Toujours pas. J'ai tout essayé à l'exception du coup de matraque ! Je crois qu'il n'y a pas la moindre parcelle de cerveau sous ce crâne épais, c'est pour ça qu'on ne peut l'hypnotiser !

— Ce n'est pas le moment de plaisanter. Essaie encore ! Comment te sens-tu, Ben ?

— Très bien, mais parfaitement réveillé !

— Je vais quitter la pièce, cette fois. Peut-être que je constitue un élément de distraction. Allez, sois un bon petit garçon et fais un gros dodo !

Elle les quitta.

Cinq minutes plus tard, Huxley l'appelait.

— Reviens, bébé ! Il dort !

Elle entra et jeta un coup d'œil à Coburn qui gisait dans son grand fauteuil, détendu, les yeux mi-clos.

— A mon tour ? demanda-t-elle en se tournant vers Huxley.

— Oui, prépare-toi. — Elle s'allongea sur le divan. — Tu sais ce que je veux : tu entres en rapport avec l'esprit de Ben dès que tu seras endormie, d'accord ? Tu as besoin d'aide, pour t'endormir ?

— Non.

— Parfait, alors... Dors !

Elle devint rapidement immobile et détendue.

— Jane, tu dors ?

— Oui.

— Peux-tu entrer en contact avec l'esprit de Ben ?

Un court silence puis :

— Oui.

— Qu'est-ce que tu y trouves ?

— Rien. C'est comme une pièce vide, mais accueillante. Attends, attends... Il m'a saluée.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

- Rien, un simple salut, sans mot...
  - Tu m'entends, Ben ?
  - Parfaitement, Phil.
  - Vous êtes ensemble, tous les deux ?
  - Oui. Oui, tout à fait.
  - Bon, écoutez-moi, tous les deux. Je veux que vous vous éveilliez lentement mais en restant en rapport. Ensuite, Jane apprendra à Ben comment percevoir ce qui ne peut être vu. Vous croyez pouvoir le faire ?
  - Oui, Phil, sans aucun doute.
- C'était comme si une seule voix avait répondu.

## IV

### VACANCES

— Franchement, monsieur Huxley, j'ai du mal à comprendre les raisons de votre attitude. — Le président de Western University fixait, en parlant, le regard de ses yeux légèrement globuleux sur le second bouton du gilet de Phil. — Nous vous avons accordé toute facilité de poursuivre des recherches dont le sérieux, nous étions en droit de l'espérer, serait acquis. Nous avons allégé votre programme d'enseignement de manière à vous permettre d'exercer des talents dont personne n'a jamais douté. Vous avez présidé les assemblées de votre sous-département au cours du semestre écoulé. Or, au lieu de mettre à profit ces conditions exceptionnelles, vous avez, de votre propre aveu, gaspillé votre temps comme un enfant à collationner des contes de bonnes femmes et des superstitions ridicules. Dieu me pardonne, je ne vous comprends pas, mon ami !

Phil réprima son exaspération pour répondre :

— Mais, docteur Brinckley, si vous me laissez au moins vous montrer...

Le président l'arrêta d'un geste de la main levée.

— Ah, non, Huxley, je vous en prie ; inutile d'y revenir. Autre chose, il m'est revenu aux oreilles que vous vous immisciez dans les affaires intérieures de la faculté de médecine.

— La fac de médecine ! Il y a des semaines que je n'y ai pas mis les pieds !

— Je tiens de témoins au-dessus de tout soupçon que le docteur Coburn aurait, sous votre influence, pratiqué des interventions chirurgicales contre l'avis des diagnosticiens ; lesquels, me permettez-vous d'ajouter, sont des sommités, les meilleurs de toute la côte Ouest.

Huxley parvint à rester courtois.

— Supposons un instant que j'ai réellement influencé le docteur Coburn — ce que je conteste absolument — pourriez-

vous me citer un seul cas où la suite des événements ne lui ait pas donné raison contre les meilleurs diagnosticiens ?

— La question n'est pas là. La question est la suivante : je ne saurais tolérer que le personnel d'une faculté interfère avec les affaires d'une autre faculté. Je suis persuadé que vous comprenez la justesse de ma position.

— Je ne crois pas avoir interféré avec quoi que ce soit. De fait, je le nie.

— Je crains bien d'être seul juge en la matière. — Brinckley se leva de derrière son bureau qu'il contourna pour s'approcher de Huxley. — A présent, Huxley — permettez-moi de vous appeler Philip — j'aime à penser que mes cadets au sein de l'université me considèrent comme un ami. Aussi vous donnerai-je le conseil que je donnerais à mon propre fils. Le semestre se termine dans un ou deux jours. Vous avez besoin de vacances. Vous n'avez pas terminé votre thèse de doctorat et j'avoue que le conseil de l'université a manifesté quelques réserves quant au renouvellement de votre contrat. J'ai pris sur moi de promettre que vous soutiendriez votre thèse dans le courant de l'année universitaire prochaine... J'ai, quant à moi, la certitude que vous en êtes capable, à condition de consacrer vos efforts à l'accomplissement d'un travail sérieux et constructif. Vous partez en vacances et, à la rentrée, vous me proposez un sujet. Je suis certain que le conseil ne fera alors plus aucune difficulté pour renouveler votre contrat.

— Je comptais présenter le résultat de mes recherches actuelles.

Les sourcils de Brinckley se soulevèrent pour exprimer une surprise polie.

— Vraiment ? C'est, bien entendu, hors de question, mon garçon. Décidément, vous avez besoin de repos ! Au revoir, donc ! Et, si je ne vous revois pas avant votre départ, je vous souhaite de bonnes vacances.

Dès qu'une porte massive le sépara du président, Huxley renonça aux bonnes manières et se mit à courir à travers le campus sans prêter la moindre attention aux étudiants et aux

professeurs qu'il croisait. Ben et Jane l'attendaient sur leur banc favori, face aux marais La Brea, dans Wilshire Boulevard.

Il se laissa tomber sur le siège, à côté d'eux. Les deux hommes restaient silencieux mais Jane était trop impatiente.

— Alors, Phil ? Qu'est-ce que ce vieux fossile avait à dire ?

— Je fumerais bien une cigarette. — Ben lui tendit son paquet et se remit à attendre. — Il n'a pas dit grand-chose, il s'est contenté de me menacer de la perte de mon boulot et de la ruine de ma réputation universitaire, si je ne me jetais pas à plat ventre pour lui lécher les bottes comme un bon toutou ; tout ça le plus poliment du monde, bien sûr.

— Mais... tu ne lui as pas proposé de me faire venir pour lui montrer l'étendue de tes découvertes ?

— Je n'ai pas prononcé ton nom. Ça n'aurait servi à rien. Il te connaît très bien. Il s'est embourbé dans une interminable parenthèse sur les inconvénients et les dangers des relations trop amicales entre les jeunes professeurs et leurs étudiantes, en dehors des rencontres officielles en présence de chaperons dignes de foi. Il s'est aussi étendu sur l'élévation des critères moraux de notre université et sur nos obligations envers le monde extérieur...

— Ils ont vraiment l'esprit mal tourné ! Pauvre type ! Ça mérite une bonne paire de tartes !

— Du calme, Jane... — Le ton de Ben Coburn était conciliant et réfléchi. — Quelles menaces précises a-t-il prononcées ?

— Il a refusé de renouveler mon contrat aujourd'hui. Il compte me laisser sur le grill tout l'été. Si je reviens à quatre pattes en automne, alors peut-être renouvellera-t-il — si ça lui chante. Qu'il aille au diable ! Ce qui m'a le plus dégoûté c'est quand même sa façon de laisser entendre que je perdais un peu les pédales et que le repos me ferait le plus grand bien.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Chercher du boulot, j'imagine. Faut bien que je mange.

— Dans l'enseignement ?

— J'imagine...

— Sans certificat en bonne et due forme de Western, tu auras plutôt du mal... Ils peuvent parfaitement te faire mettre sur la

liste noire. Tu es à peu près aussi libre de changer d'employeur qu'un professionnel de football !

Phil se contenta d'adopter un air sinistre et se tint coi. Jane soupira et laissa son regard errer sur les marécages. Puis elle sourit et dit :

— Si on trouvait un prétexte pour attirer le vieux pitre par ici et qu'on le poussait, mine de rien ?

Les deux hommes sourirent sans répondre. Jane prononça quelques imprécations entre ses dents contre les poules mouillées. Ben prit la parole, s'adressant à Phil :

— Tu sais, en ce qui concerne les vacances, l'idée du vieux n'était pas si mauvaise. J'en ai pas mal besoin moi-même.

— Tu as une idée derrière la tête ?

— Eh bien, oui, plus ou moins... Il y a presque sept ans que je suis dans la région et j'en ignore presque tout. J'aimerais prendre le volant et partir un peu au hasard. On pourrait traverser Sacramento pour filer sur le nord de la Californie. On dit que le paysage y est magnifique. Et, pour revenir, on pourrait traverser les High Sierras et la région des grands arbres.

— C'est une idée séduisante.

— Si tu emportes ton travail, on pourra discuter un peu en route. Et si tu décides de noter telle ou telle phrase importante, on n'aura qu'à s'arrêter et s'allonger un moment.

Phil tendit la main.

— Tope-là, Ben, et cochon qui s'en dédit. Quand partons-nous ?

— Le premier jour des vacances.

— Attends... Ça veut dire qu'on peut se mettre en route vendredi, en fin d'après-midi. Quelle voiture va-t-on prendre, la tienne ou la mienne ?

— Mon coupé devrait suffire... Il y a assez de place pour les bagages et, quand il fait beau, la capote c'est agréable.

Jane qui avait suivi la conversation avec intérêt prit alors la parole :

— D'accord, mais, pour trois, c'est franchement inconfortable !

— Trois ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Tu n'es pas du voyage, coco !

— Ah ouais ? C'est ce que tu crois ! Tu ne peux plus te débarrasser de moi, maintenant. Je suis ton matériel de laboratoire. Pas question de me semer en route !

— Mais nous partons entre hommes, Jane !

— C'est que vous avez vraiment l'intention de me laisser tomber !

— On n'a jamais dit ça, voyons ! Songe un peu aux conséquences si le bruit se répandait que tu es partie en vacances en compagnie de deux hommes.

— Regardez-moi ces mauviettes ! Ça craint pour sa réputation, chochottes, va !

— C'est bien de la nôtre qu'il s'agit !

— Ça ne prend pas. Les filles qui vivent seules ont, de toute façon, une réputation épouvantable. Elles peuvent être aussi innocentes que l'oison qui vient de naître, les ragots des petits copains seront les mêmes. Que craignez-vous ? Nous ne violerons aucune loi fédérale !

Coburn et Huxley échangèrent le regard de connivence des hommes vaincus par le caprice d'une femme.

— Attention, Jane !

Au moment où un mastodonte d'autobus rouge marqué Santa-Fé qui venait de pénétrer par une bretelle de l'autre côté de l'autoroute, les croisait à vive allure, Jane fit une queue de poisson à l'énorme semi-remorque citerne qui avait surgi devant eux avant de répondre. Elle se tourna vers l'arrière où Phil était assis :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a ? Il y a que tu nous as presque jetés contre vingt tonnes de pétrole brut, voilà ce qu'il y a !

— Du calme ; je conduis depuis l'âge de seize ans et je n'ai jamais eu le moindre accident.

— Ça ne m'étonne pas : avec toi, le premier sera le bon. Quoi qu'il en soit, poursuit Phil, puis-je me permettre de te demander de regarder la route ?

— Ce n'est pas la peine ! Regarde.

Elle tourna la tête vers lui pour bien lui montrer qu'elle avait les yeux fermés. Le compteur hésitait entre 130 et 140.

— Jane ! S'il te plaît !

Elle rouvrit les yeux et se retourna pour faire face à la route.

— Mais,... je n'ai nul besoin de mes yeux pour voir ! Tu devrais être le premier à le savoir, coco !

— Je n'étais pas censé deviner que tu t'en servirais au volant.

— Pourquoi pas ? Je suis ainsi le conducteur le plus sûr que tu puisses imaginer. Je vois tout ce qui roule sur cette route, même au-delà des virages. En cas de besoin, je peux toujours lire dans la pensée des autres conducteurs pour voir ce qu'ils s'apprêtent à faire.

— C'est vrai, Phil. A chaque fois que j'ai fait attention à sa conduite, elle a choisi la meilleure solution possible. C'est pourquoi je n'ai pas eu peur.

— D'accord, d'accord... répondit Phil. Ça ne devrait pas empêcher les surhommes que vous êtes de montrer un peu de considération pour les angoissés du simple mortel qui occupe le siège arrière de votre véhicule et ne possède pas le don de double vue !

— Je vais être sage, dit Jane d'un ton sérieux, je ne voulais pas te faire peur.

— Au fait ! reprit Ben, j'aimerais bien savoir où tu en es aujourd'hui de ton problème : tu te souviens, tu disais que ça te donnait le vertige d'utiliser la perception immédiate sans regarder dans la direction de l'objet perçu. C'est pareil pour moi, j'ai beaucoup de mal à le faire.

— C'était bien le cas, mais j'ai dépassé ça depuis un certain temps et je pense que tu finiras par en faire autant. Il suffit de rompre avec les vieilles habitudes. Désormais, pour moi, toutes les directions se valent : autour, en bas, derrière, en haut sont simplement devenus : « devant ». Il m'est également loisible de me concentrer sur une ou plusieurs directions à la fois. Je parviens même à « voir » des objets très éloignés de l'endroit où je me trouve et la face cachée des choses, mais c'est déjà plus difficile.

— A vous écouter, j'ai l'impression d'être la mère du vilain petit canard, constata Phil avec amertume. Vous vous

souviendrez de moi avec la moindre sympathie quand vous serez au-delà de la communication humaine ?

— Mon pauvre Phil ! s'apitoya Jane dans un élan de compassion. C'est toi qui nous a initiés et personne ne s'est donné la peine de te rendre la pareille. Je vais te dire ce que nous allons faire ce soir, Ben : Nous nous arrêterons dans un motel, dans un coin tranquille des environs de Sacramento ; et nous ferons pour Phil ce qu'il a fait pour nous.

— Tout à fait d'accord ; c'est une excellente idée.

— Le Bon Dieu vous l'rendra, les enfants ! lança Phil sans chercher à dissimuler le plaisir que lui causait cette proposition. Vous croyez que, moi aussi, je pourrai conduire comme un champion du monde de stock-car ?

— Pourquoi ne pas apprendre à léviter, plutôt, suggéra Ben. C'est plus simple, plus économique et jamais de panne !

— Un jour, peut-être... répliqua Phil le plus sérieusement du monde. On ne saurait dire jusqu'où on peut aller sur cette voie.

— Oui, tu as raison, répondit Ben tout aussi sérieusement. Rien ne m'étonne plus. Tu allais dire quelque chose quand nous avons croisé le camion citerne ?

— J'essayais de vous exposer une idée que je rumine depuis quelques semaines. C'est une idée de taille, j'ai du mal à y croire moi-même.

— Assez de précautions, vas-y !

Phil énuméra d'abord les points acquis en comptant sur ses doigts :

— Un : nous avons prouvé ou nous tendons à prouver que l'esprit humain normal est doté de pouvoirs jusqu'ici insoupçonnés. D'accord ?

— Nous en sommes encore au stade expérimental, mais je crois qu'on peut répondre oui.

— Deux : ces pouvoirs dépassent largement ceux dont la race humaine envisagée dans son ensemble fait un usage général.

— Sans aucun doute, continue.

— Nous avons des raisons de croire que ces pouvoirs tirent leur spécificité des zones du cerveau dans lesquelles ils sont localisés et auxquelles les physiologistes n'avaient encore attribué aucune fonction précise. Autrement dit, ces facultés ont

une base organique au même titre que l'œil et les centres cérébraux de la vue constituent la base organique du sens que nous nommons la vue.

— Certes.

— Or, tout organe, de son apparition à sa forme définitive la plus complexe, fait l'objet d'une évolution que l'on peut reconstituer. C'est l'usage qui façonne l'organe ou, comme disent les évolutionnistes : « La fonction crée l'organe ».

— C'est élémentaire.

— Tu ne vois pas ce que cela implique ?

Coburn prit l'air embarrassé, puis son visage s'éclaira. Phil reprit avec satisfaction :

— Tu vois ! Nous ne pouvons pas échapper aux conclusions : il a dû exister une époque où la race humaine dans son ensemble faisait usage de ces pouvoirs étranges aussi naturellement qu'elle entendait, voyait ou sentait. Il a certainement fallu des centaines de milliers – peut-être de millions – d'années pour que de telles facultés évoluent et se développent à l'échelle de la race. Elles ne peuvent constituer des réalisations individuelles, tout comme je serais bien incapable de me faire pousser des ailes si je le désirais. Elles ne peuvent constituer que le caractère spécifique d'une race entière, ce qui prend très longtemps. Inutile de faire appel au concept de mutation : les mutations sont de petits sauts et seul l'usage peut conférer aux changements qu'elles introduisent un caractère définitif. Pas d'autre solution : ces facultés bizarres ne peuvent qu'être les vestiges atrophiés de caractéristiques ancestrales... survivances de temps où la race entière les possédait et savait les mettre en pratique.

Phil s'arrêta, Ben ne répondit pas, mais s'absorba dans de sombres réflexions pendant une vingtaine de kilomètres. Jane fit mine de parler et se ravisa. Pour finir, Ben prononça lentement :

— Je n'aperçois aucune faille dans ton raisonnement. Impossible de supposer que des pans entiers du cortex se sont purement et simplement développés par accident. Seulement, dis donc, tu n'es pas sorti de l'auberge pour ce qui est de l'anthropologie moderne.

— C'est bien ce qui m'a inquiété dans les débuts. C'est pourquoi j'ai commencé par tenir ma langue. Tu as quelques notions d'anthropologie ?

— Aucune, si ce n'est le vague aperçu qui fait partie du programme de médecine.

— Moi non plus, mais c'est une matière qui m'avait toujours inspiré un profond respect. Le professeur Machin-Trukchouette vous reconstitue un bonhomme entier à partir d'une clavicule et d'une molaire et se lance dans une dissertation détaillée, décrivant les habitudes les plus intimes du rombier. Roulement de tambour ! Le petit Phil avale tout ça et en reste comme deux ronds de flan. Seulement, j'ai entrepris de me documenter un peu sur la question. Sais-tu ce que mes lectures m'ont appris ?

— Dis toujours...

— Un et d'une : il n'est pas au monde un seul anthropologiste éminent qu'un autre anthropologiste tout aussi éminent n'ait démolé et traité de sale menteur. Ils sont incapables de manifester le moindre accord sur les points les plus élémentaires de leur prétendue science. De plus, ils n'apportent jamais de preuve convaincante à l'appui de leurs affirmations concernant l'ancêtre de l'humanité. Ce sont des champions du délayage. Ils accumulent les essais et sur quelle base ? L'homme de Dawson, l'homme de Pékin, l'homme de Heidelberg et un ou deux autres. Et si encore c'était des squelettes complets ! Mais non ! Une dent par-ci, un crâne endommagé par-là, parfois un ossement ou deux de plus.

— Ecoute, on a découvert des tas de spécimens de Cro-Magnon !

— *Homo sapiens, sapiens !* De vrais hommes comme vous et moi. Je vous parle moi des hominiens, des pré-hommes, de nos prétendus prédécesseurs dans la chaîne de l'évolution ! Non, voyez-vous, je cherchais à me prouver que j'avais tort. Si l'histoire de l'homme se ramenait à une ascension continue des anthropopithèques aux hominiens, de ces derniers aux primitifs, des primitifs aux barbares, ces derniers accédant à la civilisation, alors mon idée était fautive. L'exploration du cerveau apporte la preuve que l'humanité a atteint des sommets qui passent l'imagination, au cours de périodes aujourd'hui

oubliées de son histoire. D'une certaine façon, la race humaine a régressé. Tout cela remonte beaucoup trop loin pour qu'on ait pu en découvrir des traces. Les sous-hommes à peine dégagés de l'animalité auxquels les anthropologistes tiennent tant ne sauraient être nos ancêtres. Ils sont trop neufs, trop récents, trop primitifs, trop jeunes. L'homme n'aurait pas eu le temps depuis, d'amener à maturité ces facultés dont nous avons prouvé l'existence. Il n'y a pas trente-six solutions, ou bien l'anthropologie est de la bouillie pour les chats, ou bien Jane n'est pas capable de faire ce que nous l'avons vu faire.

L'objet de cette dernière déclaration garda le silence. Au volant de la grosse limousine qui roulait à vive allure, éblouie par les rayons obliques du soleil couchant, elle fermait les yeux, suivant la route de son impossible regard intérieur.

Ils consacrèrent cinq jours à la formation de Huxley. Le sixième jour, ils reprirent la route. Sacramento était déjà loin derrière eux. Depuis une heure, le mont Shasta apparaissait par intermittence à travers les arbres. Phil arrêta la voiture près d'un observatoire panoramique aménagé sur un côté de l'autoroute. Il se tourna vers les passagers :

— Terminus ! Tout le monde descend ! On admire le paysage.

Les trois compagnons contemplèrent le mont Shasta qui se dressait au delà du canyon de la rivière Sacramento à une cinquantaine de kilomètres de l'endroit où ils se trouvaient. La fraîche était tombée, l'air était limpide comme un regard d'enfant. La montagne se découpait dans l'encadrement formé par deux des immenses sapins qui s'accrochaient aux versants du canyon. Son sommet était encore enneigé. Des étendues neigeuses descendaient par endroits jusqu'aux forêts qui grimpaient à mi-pente.

Jane murmura quelque chose et Ben la regarda :

— Que dis-tu ?

— Moi ? Rien... Je me récitais un poème...

— Lequel ?

— *La montagne sacrée, un poème chinois :*

*L'espace et les douze vents purs sont ici ;*

*Et avec eux plane l'éternité – paix blanche et vive,  
[présence manifeste  
Le rythme ici s'arrête. Le Temps n'y a plus place. Voici  
[la fin qui ne connaît pas de fin.*

Phil s'éclaircit la voix et rompit volontairement le silence :

— Je crois comprendre ce que tu veux dire.

Jane leur fit face :

— Les gars, je vais faire l'ascension du mont Shasta.

Ben la dévisagea froidement.

— Tu débordes d'énergie.

— Je suis sérieuse. Je n'ai pas parlé de vous. Moi, en tout cas, je vais le faire.

— Mais, nous sommes responsables de ta sécurité et de ton bien-être et, personnellement, l'idée de faire de l'alpinisme ne me réjouit guère.

— Vous n'êtes nullement responsables de quoi que ce soit. Je suis libre. Sans compter qu'un peu d'exercice ne vous ferait pas de mal. Si cela pouvait faire fondre la mauvaise graisse de l'hiver, ce serait déjà quelque chose !

— Qu'est-ce qui t'a fait décider si vite et si fermement ? s'enquit Phil.

— Ma décision n'est pas aussi soudaine qu'il y paraît. Depuis que nous avons quitté Los Angeles, j'ai rêvé à plusieurs reprises d'ascensions interminables... J'arrivais très haut et j'en éprouvais un bonheur profond. Aujourd'hui, je comprends que c'est le Shasta que j'escaladais dans mon rêve.

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais, voilà tout.

— Qu'en dis-tu, Ben ?

Le chirurgien ramassa un galet de granit qu'il lança dans la direction de la rivière. Il le regarda rouler puis s'arrêter à quelques mètres, en contrebas.

— Je crois, finit-il par dire, que nous ferions bien d'acheter des souliers cloutés.

Phil s'arrêta. Ses deux compagnons qui le suivaient sur l'étroit sentier furent contraints d'en faire autant.

— Dis-moi, Jane, demanda-t-il d'un ton inquiet, c'est bien par là que nous sommes arrivés ?

Ils se blottirent les uns contre les autres ; le vent glacial leur coupait le visage comme autant de lames de rasoir, la neige qui tourbillonnait autour d'eux en rafales les aveuglait. Jane se fit songeuse.

— Je crois... mais même en fermant les yeux, cette neige m'empêche de reconnaître quoi que ce soit.

— C'est la même chose pour moi. Je crois que nous avons commis une belle bourde en refusant les services d'un guide... Mais on ne pouvait pas deviner en partant qu'une journée pareille se terminerait par une tempête de neige.

Ben tapa du pied et frappa dans ses mains.

— Il faut y aller, les pressa-t-il. Même si on ne s'est pas trompé, le plus dur reste à faire avant d'atteindre le refuge. Je ne suis pas près d'oublier le glacier que nous avons traversé à l'aller.

— Moi non plus, répondit Phil. Je nous vois mal recommencer par ce temps.

— Comme tu dis. Mais si nous restons ici nous allons geler sur pied.

Ce fut Ben qui prit la tête, et ils recommencèrent à progresser prudemment, la tête rentrée dans les épaules, les yeux presque fermés. Au bout de deux ou trois cents mètres, Ben lança un cri d'avertissement :

— Attention, derrière ! Il n'y a pratiquement plus du tout de sentier et ça glisse terriblement.

Il fit encore quelques pas.

— C'est plutôt...

Ils entendirent l'effort qu'il faisait pour conserver son équilibre, puis le bruit lourd d'une chute.

— Ben, Ben !

— Ça va ?

— Oui, je crois. Mais j'ai très mal à la jambe gauche, faites attention !

Ils le découvrirent allongé sur le sol, la moitié du corps au-dessus du précipice. Ils s'approchèrent avec précaution.

— Aide-moi, Phil ! Oh, là, doucement, doucement !

Phil l'aida à se hisser sur le sentier.

— Tu tiens debout ?

— J'ai peur que non. J'ai eu atrocement mal en bougeant la jambe gauche. Tu veux y jeter un coup d'œil ? Inutile de retirer ma botte, voyons, regarde à travers !

— Je n'y pensais pas... — Il observa la jambe pendant quelques instants. — Plutôt abîmé, mon gars... fracture du tibia à dix centimètres en-dessous du genou.

Coburn sifflota et dit :

— Charmant ! Simple ou mauvaise ?

— Non, la cassure est nette, tu as de la chance dans ton malheur.

— Bah, dans l'immédiat ça revient au même. Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant ?

Ce fut Jane qui répondit :

— Il faut fabriquer un brancard pour te redescendre.

— Tu parles comme une vraie girl-scout ! As-tu réfléchi à la manière dont Phil et toi allez transporter un brancard et moi dessus, ne serait-ce qu'à travers le glacier ?

— Non, mais puisqu'il le faut...

Sa voix n'en avait pas moins perdu de l'assurance.

— Non, ça ne marchera jamais... Il va falloir que vous m'installiez quelque part puis vous descendrez chercher une équipe de secours qui reviendra avec le matériel adéquat. Je tâcherai de dormir un peu en vous attendant. J'accepterais volontiers quelques cigarettes.

— Non ! Pas question ! protesta Jane. Nous n'allons pas t'abandonner ici.

Phil souleva ses propres objections :

— Ton idée est aussi mauvaise que celle de Jane. Tu sais très bien que tu mourrais de froid en passant la nuit ici, à même le sol.

— Je tente ma chance... Tu as une meilleure idée ?

— Attends une seconde... Réfléchissons.

Il s'assit sur le bord du chemin, à côté de son camarade et se mit à tirer son oreille gauche.

— Voilà ce qui me vient de mieux : Nous allons t'installer dans un endroit plus abrité et faire un grand feu pour que tu

n'aies pas froid. Jane restera avec toi pour entretenir le feu pendant que j'irai chercher les secours.

— C'est bon, décida Jane. Sauf que c'est moi qui descendrai. Tu ne t'y retrouveras jamais dans l'obscurité et la neige. Tu sais très bien que ta perception immédiate n'est pas encore aussi utile que la mienne. Tu vas te perdre à tous les coups.

Les deux hommes protestèrent.

— Il n'en est pas question !

— Nous ne pouvons pas te laisser faire, Jane.

— C'est pas le moment de montrer votre galanterie ! J'y vais, bien sûr !

— Non ! répondirent-ils avec un ensemble parfait.

— Dans ce cas nous resterons tous les trois ici autour d'un feu et je descendrai demain matin.

— A la rigueur, si...

— Bonsoir les amis !

Un homme de grande taille et d'un âge avancé avait surgi de la nuit, dans leur dos, sur le sentier. De ses yeux bleus au regard direct, il les observait en fronçant d'épais sourcils blancs. Il était rasé de près mais sa chevelure formait une véritable crinière aussi blanche que ses sourcils. Jane songea qu'il ressemblait à Mark Twain.

Coburn fut le premier à se reprendre.

— Bonsoir. Si l'on peut dire !

Les yeux de l'inconnu sourirent.

— Je m'appelle Ambrose, madame. Mais... votre ami a besoin de soins. Si vous le permettez, monsieur...

Il s'agenouilla pour examiner la jambe de Ben, sans retirer sa botte. Il releva la tête.

— Cela risque de vous faire mal. Je vous conseille de dormir, mon garçon.

Ben lui sourit, ferma les yeux et, à sa respiration lente et régulière, les autres virent qu'il dormait.

Celui qui avait dit s'appeler Ambrose disparut parmi les ombres. Jane chercha à le suivre en faisant appel à la perception immédiate et s'étonna de n'y point parvenir. Il revint au bout de quelques instants, portant quelques branches droites qu'il brisa pour en faire des attelles d'une cinquantaine de centimètres

qu'il noua autour de la jambe du blessé à l'aide d'un rouleau de tissu qu'il avait tiré de sa poche de pantalon. Après avoir vérifié la solidité de ce pansement rustique, il prit Coburn dans ses bras. Il ne semblait guère avoir plus de difficulté qu'à porter un petit enfant.

— Suivez-moi, dit-il.

Ils lui emboîtèrent le pas sans mot dire. A la queue-leu-leu, ils s'enfoncèrent dans le rideau de flocons drus. Au bout de cinq à six cents mètres, il tourna à un embranchement que Jane et ses deux compagnons n'avaient pas remarqué à l'aller. Il poursuivit sa marche d'un pas assuré à travers l'obscurité. Jane remarqua qu'il était vêtu d'une simple chemise de cotonnade, sans manteau ni chandail et se demanda comment il avait pu venir de si loin par un temps pareil sans être mieux couvert. Il lui parla par-dessus son épaule :

— J'aime le froid, madame.

Il pénétra entre deux avancées rocheuses qui se confondaient avec le flanc montagneux. Sur ses pas, ils se trouvèrent à l'intérieur d'un tunnel qui s'enfonçait perpendiculairement dans la roche. La galerie fit un coude et ils débouchèrent dans une pièce octogonale, haute de plafond, lambrissée de chaudes boiseries de teinte claire. Un éclairage indirect diffusait une lumière douce dans cette pièce dépourvue de fenêtres. Une immense cheminée occupait l'un des huit côtés. Il y brûlait un feu de bois accueillant. Aucun tapis sur le sol dallé dont le contact était cependant tiède aux pieds.

Le vieillard fit une halte, son fardeau sur les bras et désigna d'un signe de tête l'ameublement confortable de la pièce : trois divans, de lourdes chaises démodées et une chaise longue.

— Asseyez-vous, mes amis, et mettez-vous à l'aise. Je vais veiller à ce que votre compagnon reçoive les soins que son état nécessite puis nous songerons à vous offrir une collation.

Il sortit par une porte qui faisait face à celle par laquelle ils venaient de pénétrer dans la pièce, Coburn dans les bras.

Phil regarda Jane, qui le regarda.

— Eh bien, dit-il, qu'en dis-tu ?

— On dirait que nous avons trouvé un nouveau foyer. C'est formidable !

— Et qu'allons-nous faire ?

— Je vais te dire ce que je vais faire : je vais tirer cette chaise longue devant la cheminée, retirer mes souliers, me réchauffer les pieds et laisser sécher mes vêtements.

Quand Ambrose réapparut, quelques minutes plus tard, il les trouva installés devant le feu, occupés à se rôtir la plante des pieds avec délice. Il portait un plateau et leur servit deux grands bols de soupe à l'oignon fumante, des petits pains, des tartes aux pommes bien chaudes et du thé fort. Il parla en les servant :

— Votre ami repose. Inutile que vous alliez le voir avant demain. Quand vous aurez terminé votre repas, vous trouverez des chambres qui donnent sur le couloir. Elles contiennent tout ce dont vous pourrez avoir besoin dans l'immédiat. — Il désigna la porte par laquelle il venait d'entrer. — Vous ne pouvez pas vous tromper : ce sont les deux premières pièces éclairées en sortant par là. Je vous souhaite le bonsoir, à présent.

Saisissant le plateau, il fit mine de s'en aller.

— Heu... Dites-moi, commença Phil avec hésitation, c'est vraiment fort aimable à vous, monsieur heu...

— Bierce, Ambrose Bierce. Je vous en prie, monsieur, cela est peu de chose. Allons, bonne nuit !

Et il disparut.

## V

### QUI SONT CES GENS...

Quand il pénétra dans le salon, le lendemain matin, Phil trouva une petite table sur laquelle on avait disposé un copieux petit déjeuner pour trois personnes. Il était en train de soulever le couvercle des plats en se demandant s'il serait de bon ton d'attendre les autres convives quand Jane fit son entrée. Il leva les yeux.

— Ah, te voilà ! Bonjour. Regarde : le petit déjeuner est servi. Il souleva encore un couvercle.

— Tu as bien dormi ?

— Comme un loir. — Elle l'imita. — Ils ne se sont pas moqués de nous, dis donc ! Qu'est-ce qu'on attend pour commencer ?

— Que le numéro 3 apparaisse, j'imagine. Dis-moi, tu as changé de vêtements ?

— Ça te plaît ?

Elle virevolta sur elle-même, imitant le pas glissé des mannequins. Elle portait une robe gris perle qui lui tombait jusqu'aux pieds. La taille haute en était marquée par deux cordons d'argent qui revenaient se croiser sur la poitrine. Ses pieds étaient glissés dans des sandales d'argent. L'ensemble avait une allure très antique.

— Magnifique. Comment se fait-il que les vêtements simples rehaussent toujours la beauté des filles qui les portent ?

— Simples ? Comme tu y vas ! A trois cents dollars sur les Champs-Élysées, ce serait encore une bonne affaire !

— Bonjour tout le monde ! — Ben se tenait sur le seuil. Les deux autres le dévisagèrent. — Qu'est-ce qui se passe ? Vous en faites une tête.

— Comment va ta jambe ?

— Je voulais vous en parler, justement. Il y a combien de temps que vous ne m'avez pas vu ? Ma jambe est en parfait état. Peut-être qu'elle n'était pas cassée dans le fond...

— Qu'en penses-tu, Phil ? C'est toi qui l'as examinée, demanda Jane.

Phil se tirailla l'oreille.

— Elle était cassée... Ou je suis devenu fou. Montre un peu.

Ben était revêtu d'un pyjama et d'un peignoir de bain. Il retroussa la jambe de son pantalon, révélant un tibia rose et intact. Il le tapota du poing fermé.

— Tu as vu ça, pas même un bleu.

— Hum... Il y a seulement dix ou douze heures que nous ne t'avons pas vu.

— Quoi ?

— C'est vrai.

— Impossible.

— Je ne sais pas... Si nous prenions le petit déjeuner.

Ils mangèrent dans un silence recueilli. Ils avaient besoin de faire le point, pour l'instant, ils étaient désorientés. Vers la fin du repas, ils levèrent tous trois les yeux en même temps. Phil rompit le silence.

— Et alors... Que faut-il en penser ?

— Je viens tout juste de comprendre, annonça Jane. Nous sommes morts dans cette tempête, de neige et nous sommes tous les trois au paradis. La confiture, s'il vous plaît.

— Impossible, rétorqua Phil en tendant l'objet demandé. Ben ne serait pas avec nous. Il a beaucoup trop de choses sur la conscience. Non, sérieusement, ces événements demandent une explication. Récapitulons : Un, Ben se casse la jambe hier soir et, ce matin, il est parfaitement guéri.

— Minute... Sommes-nous absolument certains qu'il s'est cassé la jambe ?

— J'en suis sûr. Et, d'ailleurs, les actes de notre hôte tendent à le prouver ; pourquoi aurait-il porté Ben, sans cela ? Deux : notre hôte maîtrise la perception immédiate, ou alors une connaissance surnaturelle de la montagne.

— A propos, dit Jane, avez-vous essayé de regarder autour de vous pour vous faire une idée de cet endroit ?

— Non, pourquoi ?

— Moi non plus.

— Eh bien, inutile de vous fatiguer. Moi j'ai essayé. C'est impossible. Pas moyen de voir au-delà des murs de cette pièce.

— Mmmm... Ce sera donc notre troisièmement. Quatre : notre hôte prétend s'appeler Ambrose Bierce. Est-ce bien Ambrose Bierce, le grand Ambrose Bierce ? Tu sais qui je veux dire, Jane ?

— Bien sûr ! J'avions d'la culture, tout de même... Mais sa disparition date d'avant ma naissance !

— C'est juste. C'était lors de la déclaration de la première guerre mondiale... Si c'est le même homme, il a beaucoup plus de cent ans !

— Il s'en faut d'une cinquantaine d'années qu'il ait l'air aussi vieux.

— Quoi qu'il en soit... Enfin, notre cinquièmement rassemblera divers points de détail : Pourquoi vit-il sur ce sommet ? Qu'est-ce que ce mélange de grand hôtel et de caverne troglodyte ? Comment un vieillard parvient-il à diriger un établissement pareil ? Au fait, l'un de vous deux a-t-il fait d'autres rencontres ?

— Pas moi, dit Ben. Quelqu'un est venu me réveiller mais je crois que c'était Ambrose.

— Moi si, annonça Jane. Une femme. Elle est venue m'éveiller. Elle m'a offert cette robe.

— Mme Bierce ?

— Je ne crois pas, elle n'avait guère plus de trente-cinq ans. Nous n'avons pas vraiment fait connaissance ; elle est partie avant que j'aie eu le temps de me réveiller complètement.

Phil promena son regard de Jane à Ben.

— Qu'est-ce que ça donne ? Additionnez-moi tout ça et présentez-moi un résultat.

— Bonjour, jeunes gens !

C'était Bierce qui se tenait debout dans l'encadrement de la porte. Sa voix vibrante et mâle se répercuta au long des huit murs de la pièce. Les trois compagnons sursautèrent, comme pris en faute.

Coburn fut le premier à se remettre. Il se leva pour un court salut.

— Bonjour, monsieur. Je crois bien que vous m’avez sauvé la vie. J’espère être un jour en mesure de vous manifester ma reconnaissance.

Bierce lui adressa une révérence formelle.

— Quelque service que j’aie pu rendre, ce fut avec grand plaisir, monsieur. J’espère que vous êtes tous trois bien reposés ?

— Oui, merci. Et agréablement restaurés.

— Parfait. A présent, si je puis me joindre à vous, nous pourrions parler de vos intentions. Désirez-vous partir ou pouvons-nous compter sur le plaisir de votre compagnie quelque temps encore ?

— Je crois, dit Jane, non sans nervosité, que nous ferions mieux de nous mettre en route le plus tôt possible. Quel temps fait-il ?

— Le temps est clément. Mais vous êtes les bienvenus et pouvez demeurer autant qu’il vous plaira. Que diriez-vous de visiter le reste de la demeure et de faire connaissance avec les autres membres de la maisonnée ?

— Avec joie !

— Ce sera pour moi un plaisir, madame.

— A vrai dire, – Phil se penchait en avant, le visage et les manières empreints du plus grand sérieux, – nous serions fort curieux de visiter votre demeure, mais aussi d’en apprendre un peu plus sur vous-même, monsieur Bierce. Nous en parlions justement, mes amis et moi-même, lorsque vous êtes entré.

— C’est une curiosité fort saine et bien naturelle. Posez-moi, je vous en prie, toutes les questions que vous désirez.

— Eh bien... se lança Phil. Hier soir, Ben avait une jambe cassée – du moins le croyions-nous – ce matin, elle est en parfait état.

— Tel était bien le cas. Nous l’avons réparée au cours de la nuit.

Coburn s’éclaircit la voix.

— Je me nomme Coburn. Je suis chirurgien, mais mes connaissances ne me permettent pas de comprendre la nature d’une telle guérison. Pourriez-vous m’en dire un peu plus ?

— Certainement. Vous n'ignorez pas les phénomènes de régénération manifestés par les animaux inférieurs. Nous utilisons le même principe, en le soumettant au contrôle de la volonté consciente et en accélérant le déroulement des opérations. Hier soir je vous ai placé en état d'hypnose puis j'ai passé le relais à l'un de nos propres chirurgiens qui, prenant le contrôle de votre esprit lui a enjoint d'exercer les pouvoirs propres dont il dispose pour guérir votre corps.

Coburn eut une expression perplexe. Bierce poursuivit :

— Rien là de surnaturel. L'esprit, la volonté, ont toujours la possibilité de dominer le corps. Notre opérateur enjoint seulement à votre volonté de maîtriser son corps. La technique est simple, vous pourriez l'apprendre si vous le souhaitiez. Il est plus facile de l'apprendre que de l'expliquer avec les mots de notre langage lourd et imparfait. Mais je parle de l'esprit et de la volonté comme de deux entités distinctes. C'est le langage qui me contraint à cette ridicule impropriété. En tant que tels, l'esprit et la volonté n'existent pas ; il n'y a que...

Sa voix se tut. Une onde de choc frappa de plein fouet l'esprit de Ben avec la violence d'un coup de fusil. Et pourtant, il n'éprouva aucune douleur : c'était puissant mais doux. Cela était vif comme un oiseau-mouche ou un chaton joueur, et à la fois calme et lisse comme une eau étale. Il vit que Jane marquait son approbation en hochant du chef, les yeux fixés sur Bierce.

Ce dernier reprit, de sa voix douce et puissante.

— Aviez-vous, les uns ou les autres, d'autres sujets de préoccupation ?

— Certes, répondit Jane, plusieurs. Où nous trouvons-nous ?

— Vous êtes chez moi. J'habite ici avec plusieurs de mes amis. Vous comprendrez mieux qui nous sommes quand nous aurons fait plus ample connaissance.

— Merci. Je parviens mal à comprendre comment une communauté comme la vôtre a pu s'installer par ici sans que personne n'en entende parler.

— Nous avons pris certaines précautions, madame, pour éviter la notoriété. Vous connaîtrez bientôt nos raisons et la nature des précautions qu'elles ont entraînées.

— Encore une question, plus personnelle. Vous n’êtes pas obligé d’y répondre... Etes-vous bien l’Ambrose Bierce qui a disparu il y a bon nombre d’années ?

— Oui. Je vins ici pour la première fois en 1880, pour soigner mon asthme. En 1914, je m’y suis retiré pour éviter tout contact direct avec les événements tragiques que j’avais prévus mais dont j’étais incapable d’empêcher le déroulement. — Le sujet lui était manifestement pénible à évoquer et il préféra en changer. — Peut-être aimeriez-vous à présent faire la connaissance de certains de mes amis ? »

Sur une centaine de mètres de large, les appartements s’enfonçaient apparemment à l’infini dans le flanc de la montagne. La trentaine d’individus qu’ils abritaient n’avaient pas à craindre la promiscuité ; nombre de pièces étaient inoccupées en permanence. Au cours de la matinée, Bierce les présenta à la plupart des habitants.

Ils semblaient de tous âges et de toutes nationalités. La plupart d’entre eux s’adonnaient à une activité d’un genre ou d’un autre, mais orientée, de manière générale, vers la recherche ou la créativité. Du moins Bierce leur affirma-t-il à plusieurs reprises que la recherche était en progrès... Alors que rien — instrument ou ouvrage — n’indiquait la poursuite de recherches scientifiques.

Ils rencontrèrent toutefois trois personnes, deux femmes et un homme, dans ce qui semblait bien un laboratoire de biologie. Mais leur comportement n’en était pas moins étrange. Tandis que le troisième s’affairait devant une paillasse, les deux premiers membres du groupe, confortablement installés sur des sièges, semblaient fort occupés à ne rien faire. Bierce expliqua qu’ils travaillaient à une expérience particulièrement délicate sur les possibilités d’activation artificielle des colloïdes. Ben voulut en savoir plus :

— Les deux qui sont assis se contentent-ils d’observer le déroulement de l’expérience ?

Bierce secoua la tête.

— Oh, mais pas du tout ! Ils participent tous trois fort activement au travail. Il se trouve simplement qu’au point

particulier où ils en sont arrivés, ils ont jugé plus commode de laisser leurs trois cerveaux combiner leurs forces en un rapport étroit pour diriger une seule paire de mains.

La pratique du « rapport » se révéla courante lors des travaux en collaboration. Bierce les avait menés dans une pièce où six personnes étaient rassemblées. L'une ou deux d'entre elles levèrent les yeux et firent un petit signe de tête mais sans prononcer une parole. Bierce fit signe aux trois compagnons de se retirer. Une fois dehors, il dit :

— Ils étaient plongés dans une reconstruction particulièrement difficile. Il aurait été impoli de les déranger.

— Mais... deux d'entre eux jouaient aux échecs ! fit remarquer Ben.

— Oui, cette zone du cerveau n'était pas nécessaire à la reconstruction et ils avaient donc loisir de la libérer du rapport. Je peux vous affirmer qu'ils étaient très occupés.

Les activités des artistes étaient plus directement compréhensibles. Ils n'en découvrirent pas moins diverses méthodes surprenantes. Bierce les conduisit à l'atelier d'un petit bout d'homme aux allures de lutin qu'il leur présenta simplement comme « Charles ». Il eut l'air enchanté de la visite et entreprit de bavarder avec animation, sans interrompre son travail. Il peignait avec un réalisme minutieux, qui ne l'empêchait pas d'atteindre un effet du plus haut romantisme, une nymphe dansant sur un fond de pinède.

L'un après l'autre, les jeunes gens s'extasièrent comme il se devait. Coburn déclara qu'il était remarquable de parvenir à une telle précision dans les détails anatomiques en l'absence de modèle.

— Mais j'en ai un ! répondit le peintre. Elle était ici la semaine dernière. Vous voyez ?

Il jeta un coup d'œil en direction de l'estrade vide où s'était tenu le modèle. Les autres suivirent son regard et virent, prenant la pose sur l'estrade, celle qui servait manifestement de modèle au tableau. Elle semblait aussi réelle que les planches qui composaient l'estrade où elle se tenait. Charles détourna son regard, de nouveau l'estrade fut vide.

Moins spectaculaire, l'exemple suivant défiait plus encore la compréhension : ils avaient rencontré une Mme Draper avec laquelle ils avaient bavardé un moment. Elle avait l'esprit accueillant et paisible d'une solide mère de famille. Elle les écouta en tricotant, confortablement installée dans son fauteuil à bascule. Quand ils l'eurent quittée, Phil se renseigna à son sujet.

— C'est peut-être l'artiste la plus compétente, la plus talentueuse d'entre nous, expliqua Bierce.

— Dans quel domaine ?

Les sourcils broussailleux de Bierce se rapprochèrent.

— Je crains de ne pas pouvoir vous l'expliquer précisément pour le moment. Elle organise des humeurs, des états d'âme, composant des mélanges d'émotions harmonieuses. C'est la plus avancée, la plus accomplie des formes d'art que nous connaissions. Pourtant, tant que vous n'en aurez pas fait l'expérience personnellement, il me sera très difficile de vous en parler.

— Comment peut-on composer des mélanges d'émotions ?

— Nos grands-parents devaient juger tout aussi impossible l'enregistrement de la musique. Nous disposons d'une technique, vous comprendrez plus tard.

— Mme Draper est-elle la seule à pouvoir le faire ?

— Non, certes ! Nous y avons tous plus ou moins touché. C'est notre forme d'art favorite. J'y travaille moi-même mais mes productions n'ont guère de succès : trop sombres, trop tristes.

Dans le salon où ils s'étaient réchauffés le premier soir, les trois compagnons discutèrent leurs découvertes. Cette partie des appartements avait été réservée à leur usage et Bierce les avait quittés sur ces simples mots :

— Je vous verrai demain.

Malgré le sentiment d'urgence qui les poussait à échanger leurs idées, ils éprouvaient une certaine difficulté à exprimer une opinion. Phil rompit le silence :

— Qui sont ces gens ? En leur présence, je me sens comme un enfant qui dérangerait dans leur travail des adultes trop courtois et patients pour me mettre à la porte.

— A propos de travail, il y a quelque chose de bizarre dans la façon dont ils travaillent, Pas dans le produit de leur travail, qui est bizarre, lui aussi, mais c'est à leur comportement que je fais allusion. Il y a quelque chose... Dans le rythme...

— Je vois ce que tu veux dire, Ben, approuva Jane. Ils n'arrêtent pas et, en même temps, ils donnent l'impression d'avoir l'éternité devant eux. Bierce avait la même attitude lorsqu'il s'est occupé de ta jambe. Ils ne se dépêchent jamais. — Elle se tourna vers Phil. — Pourquoi fronces-tu les sourcils ?

— Je ne sais pas. Il y a autre chose dont nous n'avons pas parlé. Ils possèdent tous des talents spéciaux, d'accord ; mais enfin, nous aussi. Nous avons une certaine expérience en matière de talents spéciaux, ça ne devrait pas nous dérouter. Mais il y a autre chose. Ils ont quelque chose, quelque chose de... différent.

Les deux autres acquiescèrent mais ne purent apporter aucune précision. Un peu plus tard, Jane annonça qu'elle allait se coucher et quitta la pièce. Les deux hommes restèrent fumer une dernière cigarette.

Jane repassa la tête par la porte entrouverte :

— Je sais ce qu'il y a de différent chez ces gens : ils sont tellement *vivants* !

## VI

### MAIS OU SONT LES NEIGES D'ANTAN...

Philip Huxley alla se coucher et s'endormit comme à l'habitude. Mais, dès lors, rien ne fut plus comme à l'habitude...

Il prit conscience d'occuper le corps d'un autre, de penser avec l'esprit d'un autre. L'Autre avait conscience de la présence de Huxley mais ne partageait pas ses pensées.

L'autre était chez lui. Un intérieur que Huxley n'avait jamais vu et qui, cependant, lui était familier. C'était sur terre, dans un paysage d'une incroyable beauté, où chaque arbre, chaque buisson semblait occuper une place assignée par un artiste pour l'harmonie générale de sa composition. La maison sortait de terre comme une plante.

En compagnie de son épouse, l'Autre sortit de la maison et s'apprêta à gagner la capitale planétaire. Huxley imaginait leur destination comme « la capitale » tout en sachant fort bien que le concept de gouvernement autoritaire était étranger à la nature de ces gens. La « capitale » constituait plutôt le lieu où avait accoutumé de se réunir le groupe dont les avis étaient suivis dans tous les domaines affectant la race dans son ensemble.

L'Autre et son épouse, accompagnés de la conscience de Huxley, sortirent dans le jardin, s'élevèrent droit dans les airs et filèrent par dessus la campagne, la main dans la main. La campagne était verte, fertile, semblable à un grand parc, semée çà et là de constructions, sans que Huxley aperçût nulle part ces concentrations massives que nous appelons villes.

Ils survolèrent à vive allure une vaste étendue d'eau, dont les proportions étaient peut-être celles de la Méditerranée d'aujourd'hui et atterrirent dans une clairière ouverte au milieu d'une oliveraie.

Les Jeunes – du moins était-ce ainsi que Huxley les voyait – demandèrent un bouleversement des coutumes. Premièrement

ils exigeaient que l'Ancien Savoir cessât d'être un droit inné de tous, pour devenir la récompense des compétences. Ensuite, que le puissant gouvernât désormais le faible. Loki présenta ces exigences, son visage arrogant rejeté en arrière sous la couronne étincelante de ses cheveux roux. Il s'exprimait avec des mots et ce mode de langage mettait mal à l'aise l'Autre, pour qui toute discussion sérieuse passait naturellement par le rapport télépathique. Mais Loki y avait fermé son esprit.

Jupin lui répondit au nom de tous :

« Mon fils, tes paroles sonnent le creux, elles semblent dépourvues de sens. Quant à leur véritable signification, nous ne saurions la découvrir, puisque tes frères et toi-même avez décidé de nous clore vos esprits. Vous demandez que l'Ancien Savoir devienne la récompense de la compétence. N'en a-t-il pas toujours été ainsi ? Notre cousin le singe sait-il voler à travers les airs ? L'âme du petit enfant n'est-elle pas soumise à la loi du sommeil, de la colère et des misères de la chair ? Le merle efface-t-il les montagnes d'un coup d'œil ? Les pouvoirs de notre espèce, qui nous démarquent des esprits plus jeunes qui peuplent notre planète, sont dès à présent l'apanage de ceux qui possèdent la compétence et de nul autre. Comment faire être ce qui est ?

« Vous exigez que le puissant gouverne le faible. N'en est-il pas ainsi aujourd'hui ? N'en a-t-il pas toujours été ainsi ? Prenez-vous les ordres d'un nourrisson ? Sont-ce les ondolements de l'herbe qui créent le vent ? Sur qui règneriez-vous, sinon vous-mêmes ? Souhaitez-vous dire à votre frère quand il doit dormir ou manger ? Si cela est, pourquoi ?

Vulcain interrompit le vieillard. Huxley sentit un mouvement de dégoût outragé parcourir l'assemblée devant ce mépris ouvert des bonnes manières.

— Assez joué sur les mots. Nous savons ce que nous voulons, vous savez ce que nous voulons. Nous sommes décidés à le faire, conseil ou pas conseil. Nous en avons assez de cette existence docile de mouton ! Nous en avons soupé de votre fausse égalité ! Nous sommes décidés à y mettre un terme. Nous sommes forts et valeureux, nous sommes les maîtres naturels de l'humanité. Il

convient que les autres nous servent et nous obéissent, selon l'ordre naturel des choses.

Jupin posa un regard songeur sur la jambe infirme de Vulcain.

— Mon fils, tu devrais me permettre de guérir cette jambe malade.

— Nul ne peut guérir ma jambe !

— Non. Nul autre que toi-même. Toi seul pourrais guérir ton esprit : tant que boitera ta pensée, ton corps boitera.

— Ma pensée ne boite pas !

— Dans ce cas, guéris ta jambe !

Vulcain se tortilla, embarrassé. Il sentit qu'il se rendait ridicule. A son tour, Mercure se détacha du groupe des Jeunes et s'avança pour parler.

— Ecoute, Père. Notre propos n'est pas de t'affronter. Notre désir est au contraire d'ajouter à ta gloire. Nous serons tes sujets. Nous soumettrons à ta loi tout ce qui marche, rampe ou nage. Nous créerons pour toi la pompe de l'empire, nous t'offrirons nos conquêtes. Nous réserverons à ceux qui le méritent l'Ancien Savoir et nous fournirons aux êtres inférieurs le spectacle dont ils ont besoin. Il n'est aucune raison qui commande que toute voie soit ouverte à tous. Veillons plutôt à ce que la masse serve l'élite et nos efforts réunis nous conduiront plus vite à notre but, pour le plus grand bien du maître comme du serviteur. Conduis-nous, Père, sois notre roi !

Le vieillard secoua lentement la tête.

— Il n'en sera pas ainsi. Il n'est d'autre savoir que la connaissance de soi qui devrait être ouverte à tout homme doué d'intelligence. Il n'est d'autre pouvoir que celui de se diriger soi-même qui n'est ni octroyable, ni aliénable. Quant à la poésie de l'empire, tout cela a été fait, nul besoin de le refaire. Si ce genre de fable vous amuse, les registres en sont pleins, divertissez-vous à les lire ! Nul besoin de mettre une fois encore la planète à feu et à sang.

— Tel est le dernier mot du conseil ?

— C'est notre dernier mot.

Il se leva et ramena sa toge autour de lui, marquant ainsi la fin de la séance. Mercure haussa les épaules et rejoignit ses compagnons.

Il y eut une autre séance du conseil. La dernière. Pour décider des mesures à prendre face à l'ultimatum des Jeunes. Tous les membres du conseil n'étaient pas du même avis. Ils étaient aussi divers que bien des groupes d'êtres humains. Et c'est ce qu'ils étaient, des êtres humains, pas des surhommes. Certains d'entre eux étaient d'avis de combattre les Jeunes avec toutes les armes dont ils disposaient. Les translater dans une autre dimension, leur faire subir un lavage de cerveau, voire les écraser par la force.

Mais l'usage de la Force contre les Jeunes eût contredit la totalité de leur philosophie.

— Le libre-arbitre est la valeur fondamentale du cosmos. Détruisons-nous tout le travail accompli en contraignant la volonté ne serait-ce que d'un seul homme ?

Huxley se rendit compte que les Anciens n'avaient nul besoin de rester sur Terre. Ils étaient impatients de partir ailleurs, un ailleurs dont la nature échappait à Huxley qui pressentait seulement que le temps et l'espace n'y étaient pas ceux qu'il connaissait.

La conclusion fut la suivante : avaient-ils fait tout ce qu'ils pouvaient pour promouvoir l'équilibre encore incomplet de la race ? Leur abdication se justifiait-elle ?

La décision fut : oui. Mais une des femmes qui participaient au conseil et dont Huxley crut comprendre qu'elle s'appelait Cérés, déclara qu'il convenait de laisser des registres pour aider ceux qui survivraient au désastre inévitable.

— Il est vrai que chacun des membres de la race doit accéder à la sagesse et à la force par ses propres efforts. Cependant, quand la famine, la guerre et la haine auront dévasté la Terre, ne conviendrait-il pas qu'il subsistât un message qui leur ferait connaître leur héritage ?

Le conseil acquiesça, et l'hôte de Huxley, qui en était le greffier, fut chargé d'établir les registres et de les déposer en lieu sûr pour ceux qui viendraient après eux. Jupin ajouta une injonction :

— Que les forces protectrices des registres soient liées de manière à ne pas se dissiper tant que durera cette planète. Dispose les uns en un lieu où elles seront assurées de survivre à toute convulsion de l'écorce de sorte qu'une part au moins d'entre elles traverse victorieusement les âges.

Ainsi prit fin le rêve de Huxley. Mais il ne s'éveilla pas... Il eut aussitôt un nouveau rêve. Cette fois il ne regardait plus à travers le regard d'un autre, mais suivait plutôt les images d'un film qui lui auraient été familières.

Malgré son contenu tragique, le premier rêve ne l'avait pas affecté outre mesure ; tout au long du second, une profonde souffrance morale et une fatigue insurmontable l'oppressèrent.

Après l'abdication des Anciens, les Jeunes mirent leur projet à exécution. Ils réduisirent le monde à leur loi par le fer et le feu, faisant appel aux rayons, aux forces ésotériques, à la chicane, aux ruses de toutes sortes. Sûrs de leur destin, ils se convainquirent eux-mêmes de ce que la fin justifiait les moyens.

La fin, c'était l'empire : Mu souveraine, empire des empires, puissance entre les puissances, mère du monde.

Quand il la vit dans sa splendeur entière, Huxley fut un instant près de croire que les Jeunes avaient été dans le vrai. Car splendide était sa gloire ! En vérité, tant de magnificence serrait le cœur et emplissait ses yeux de larmes. Beauté, beauté suffocante de cette gloire qui fut mais n'était plus...

Paquebots gigantesques croisant en silence dans ses ciels, vaisseaux aux flancs lourds, regorgeant de grains et d'épices et de richesses et de butin, relâchant au long de ses entrepôts, processions de prêtres, de dévots et d'adorateurs, théories d'humbles fidèles hantant ses autels, toute la pompe, tous les rites symboliques de la puissance... Il la vit dans tous les replis de sa beauté multiple et pleura sa perte.

Mais au plus éclatant de cette puissance était logé le germe du déclin. Inexorablement, sa plus riche colonie, Atlantis, parvint à la maturité politique et se lassa de sa sujétion. Schisme, apostasie, désertion, trahison ouvrirent la voie aux repréailles sanglantes qui suscitèrent à leur tour de nouveaux soulèvements.

Les révoltes se succédaient, écrasées dans le sang. Enfin éclata celle qui ne serait pas vaincue. En moins d'un mois périrent les deux tiers de l'humanité. Les survivants étaient livrés aux maladies, aux miasmes et à la famine, et leur être même était entamé par les forces qu'ils avaient déchaînées.

Des prêtres restaient dépositaires de l'Ancien Savoir.

Non plus des prêtres triomphants, fiers de leur foi, mais des prêtres traqués et habités de mille craintes qui avaient vu chanceler toutes les hiérarchies. On comptait de tels prêtres dans les deux camps. Et les forces qu'ils déchaînèrent rendirent bien piètres l'ensemble des combats qui avaient précédé.

Elles attaquèrent et bouleversèrent l'équilibre isostatique de l'écorce terrestre.

Mu fut parcourue de tremblements effarants avant de s'enfoncer de six cents mètres sous les eaux. Des raz de marée s'allèrent heurter en son mitan en un fracas apocalyptique. Dans leur reflux, des vagues gigantesques firent deux fois le tour du globe, escaladant les plateaux de Chine, léchant les pieds du géant himalayen.

Atlantis fut secouée trois jours. Elle vibra, trembla, se déchira, avant que les flots ne la submergent. Quelques survivants s'échappèrent par la voie des airs pour aller atterrir sur le fond encore trempé des océans enfouis ou sur quelques sommets assez élevés pour échapper aux vagues immenses. Arrivés là, il leur fallait encore arracher leur pitance à une terre stérile, alors qu'ils ignoraient tout des travaux primitifs. Quelques-uns survécurent cependant.

De Mu, nulle trace ne subsistait. D'Atlantis, quelques îles, naguère sommets de montagnes imposantes, marquaient l'emplacement qu'elle avait occupé. Les flots avaient inondé les tours jumelles du soleil et les poissons nageaient dans les jardins du vice-roi.

Le sentiment de désolation qui avait poursuivi Huxley le submergeait à présent. Il lui sembla entendre une voix dans sa tête :

« Malheur ! Maudit soit Loki. Maudite soit Vénus. Maudit soit Vulcain ! Et trois fois maudit, moi, leur serviteur apostat, Orab, archiprêtre de l'île des bienheureux. Malheur à moi !

Alors même que je lance mes imprécations, je me languis de Mu puissante et pécheresse. Vingt et une années se sont écoulées depuis le jour où, cherchant un endroit pour mourir, je découvris sur ce sommet les registres des puissants qui nous ont précédés. Vingt et une années que j'ai consacrées à la mise à jour des registres, fouillant les recoins les plus sombres de mon esprit, à la recherche de l'Ancien Savoir, si longtemps inutilisé. Fouillant plus avant encore pour mettre au jour des connaissances que je n'avais jamais possédées. En ce jour, la huit cent quatre-vingt-douzième année de mon âge et la trois cent cinquième depuis la destruction de Mu, moi, Orab, je vais rejoindre mes ancêtres.

Huxley s'éveilla avec un soulagement intense.

## VII

# LES PÈRES ONT MANGÉ LES RAISINS VERTS ET LES ENFANTS GRINCERONT DES DENTS...

Ben était déjà dans le salon quand Phil y entra pour le petit déjeuner. Jane arriva presque sur ses talons. Elle avait les yeux cernés, l'air malheureux. Ben lui parla d'un ton qui frisait l'hostilité :

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu sembles au bord de la fureur.

— Je t'en prie, Ben, répondit-elle d'un ton las, ne me harcèle pas. J'ai fait de mauvais rêves toute la nuit.

— C'est donc ça... Je te demande pardon... Mais si tu crois avoir fait de mauvais rêves, j'aurais voulu que tu voies les mignons petits cauchemars que j'ai eus moi-même !

Phil les regarda tous les deux.

— Dites-moi... Vous avez fait des rêves étranges, toute la nuit ?

— J'aurais pourtant cru que c'est précisément ce que nous venons de dire !

Ben semblait exaspéré.

— De quoi donc avez-vous rêvé ?

Ni l'un ni l'autre ne répondirent.

— Ecoutez ! j'ai fait des rêves étranges moi-même. — Sortant un carnet de sa poche, il en arracha trois feuilles. — Je voudrais faire une expérience... Pourriez-vous mettre par écrit ce dont vous avez rêvé, tous les deux, avant d'ajouter un mot... Tiens ! un crayon, Jane.

Ils renâclèrent bien un peu mais finirent par s'exécuter.

— Lis à haute voix, Jane, s'il te plaît.

Elle se saisit de la feuille de Ben et lut :

— J'ai rêvé que ta théorie sur la dégénérescence de l'humanité était parfaitement fondée.

Elle posa la feuille et prit celle de Phil :

— J'ai rêvé que j'étais témoin du crépuscule des dieux et que j'assistais à la chute de Mu et d'Atlantis.

Il y eut un silence de mort pendant lequel elle s'empara de la dernière feuille, la sienne.

— Mon rêve racontait comment le peuple fut l'artisan de sa propre destruction en se rebellant contre Odin.

Ben fut le premier à se lancer.

— N'importe lequel de ces trois résumés pourrait décrire mes rêves.

Jane hocha du chef. Phil se leva, sortit, et revint un instant plus tard avec son journal intime. Il l'ouvrit et le tendit à Jane.

— Peux-tu nous lire ça... En commençant au 16 juin ?

Elle lut lentement jusqu'au bout, sans lever les yeux. Phil attendit qu'elle se fût tue et referma le cahier avant de parler.

— Alors, alors ?

Ben écrasa une cigarette qu'il venait de laisser se consumer jusqu'à lui brûler les doigts.

— C'est une description particulièrement précise de mon rêve, à cela près que l'Ancien que tu nommes Jupin, s'appelait Ahoura-mazda.

— Moi, je croyais que Loki, c'était Lucifer.

— Et vous aviez raison tous les deux, déclara Phil. Je ne me souviens d'avoir entendu prononcer le nom d'aucun d'entre eux. J'avais seulement le sentiment de connaître leur nom.

— Moi de même.

— Dites, fit observer Ben, nous en parlons comme si ce rêve était réel... Comme d'un film que nous serions allés voir tous les trois.

Phil lui fit place.

— Eh bien, qu'en penses-tu, toi ?

— Mais... La même chose que toi, j'imagine, je suis perplexe... Verriez-vous un inconvénient à ce que je prenne mon petit déjeuner... Ou, au moins, à ce que je boive une tasse de café ?

Bierce entra comme ils finissaient le petit déjeuner, avant qu'ils aient eu le temps de reparler. Un accord tacite leur avait

fait garder le silence tout au long de ce repas qu'ils réduisirent au minimum.

— Bonjour, madame. Bonjour, messieurs.

— Bonjour, monsieur.

— Je vois, dit-il en les dévisageant, qu'aucun de vous ne semble fort heureux, ce matin. Rien là de surprenant : personne ne l'est jamais sitôt après avoir pris connaissance des registres.

Ben recula sa chaise et s'appuya sur la table, le visage tendu vers Bierce.

— Vous nous avez volontairement préparé ces rêves ?

— Absolument... Mais c'est que nous étions sûrs que vous étiez prêts à en tirer profit. Mais je suis venu vous demander d'accepter une entrevue avec notre Aîné ; si vous pouviez garder vos questions pour lui, cela simplifierait les choses.

— Votre Aîné ?

— Vous n'avez pas encore fait sa connaissance ; c'est ainsi que nous désignons celui que nous jugeons le plus apte à coordonner l'ensemble de nos activités.

Ephraim Howe portait le paysage vallonné de la Nouvelle Angleterre sur le visage. Ses mains noueuses et décharnées trahissaient sa profession d'ébéniste. Il n'était pas jeune. Sa silhouette dégingandée n'était pas sans élégance. Tout en lui, la lueur de ses yeux bleu clair, sa poignée de main, sa voix un peu traînante, annonçait l'intégrité.

— Asseyez-vous, dit-il. J'irai droit au but. — Il avait un fort accent de Boston. — Vous avez assisté à des tas de choses étranges et vous êtes en droit de savoir pourquoi. Vous avez fait connaissance avec les anciens registres, une connaissance encore partielle, il est vrai... Je vais vous entretenir de l'origine de notre institution, de sa raison d'être, des buts qu'elle poursuit et vous dire pourquoi nous allons vous demander de vous joindre à nous.

« Non, non... ajouta-t-il en levant une main, ne dites rien encore...

— En 1781, quand Fra Junipero Serra posa pour la première fois les yeux sur le mont Shasta, les Indiens lui apprirent que

c'était un lieu saint, réservé aux hommes-médecine. Il leur affirma qu'il en était un, serviteur d'un Manitou supérieur et, pour le prouver, il traîna son vieux corps perclus jusqu'au sommet neigeux où il passa la nuit avant de s'en retourner.

« Là, il eut un rêve. Le Jardin d'Eden, la Chute, le Déluge... Il fut convaincu que le lieu était réellement saint. Il regagna San Francisco, caressant le projet de fonder une mission au Shasta. Mais la tâche était trop lourde pour un vieillard solitaire, trop d'âmes à sauver, trop de bouches à nourrir. Son âme accéda au repos éternel deux années plus tard. Mais il avait confié des instructions à un moine de ses amis, lui laissant le soin de réaliser son projet.

« Nous avons la preuve que ce frère partit de la mission la plus septentrionale de son ordre en 1785 pour n'y plus jamais revenir.

« Les Indiens assurèrent la subsistance du saint homme jusqu'en 1843, date à laquelle il réunit autour de lui un groupe de néophytes. Trois Indiens, un Russe, un montagnard Yankee. A la mort du frère, le Russe lui succéda jusqu'à l'arrivée d'un Chinois qui fuyait ses employeurs du chemin de fer. En quelques semaines, il accomplit plus de progrès que le Russe dans la moitié de sa vie, et ce dernier lui céda la première place avec soulagement.

« Plus de cent années ont passé. Le Chinois est toujours ici, encore qu'ayant depuis longtemps renoncé à toute fonction administrative. Il enseigne l'esthétique et l'humour.

« Et notre établissement poursuit un seul et unique dessein, continua Ephraim Howe. Veiller à ce que l'histoire de Mu et d'Atlantis ne se reproduise pas. Nous sommes les adversaires de tout ce qui poussa la Nouvelle Race à se soulever.

« Nous considérons l'histoire du monde comme une succession de crises dans le cadre de l'affrontement de deux philosophies. La nôtre se fonde sur l'idée que la vie, la conscience, l'intelligence, le moi, sont ce qu'il y a de plus important, l'essence même de notre monde.

Pendant quelques instants il entra en communication télépathique avec eux ; ils éprouvèrent de nouveau cette

vibration vivante qu’Ambrose Bierce leur avait fait entrevoir et que les mots ne pouvaient exprimer.

— Cela nous oppose à toute force de destruction, d’atténuation, de dégradation de l’esprit humain. A tout ce qui tendait à le faire agir contre sa nature. Nous sentons approcher une nouvelle crise ; nous avons besoin de recrues. Vous avez été choisis.

« Cette crise menace depuis Napoléon. L’Europe est tombée, et l’Asie<sup>1</sup>. Elles se sont soumises à l’autoritarisme. A des inepties grotesques telles que le. « führer prinzip », au totalitarisme, à tout ce qui porte atteinte à la liberté et fait des hommes autant d’unités économiques ou politiques en niant l’individu. Sa dignité. Obéissez, croyez ce qu’on vous dit de croire, faites ce qu’on vous dit de faire et taisez-vous ! Travailleurs, soldats, reproducteurs et pondeuses !

« Si tel était le but de la vie, pourquoi aurions-nous été doués de conscience ? Les animaux s’en passent, nous n’en aurions pas eu besoin.

« Notre continent fut, dès l’origine, un havre de liberté, un lieu où l’esprit trouvait les moyens de s’accomplir. Mais les forces qui ont tué l’intelligence dans le reste du monde se répandent jusqu’ici. Elles tentent de grignoter peu à peu la liberté et la dignité des hommes. C’est une loi répressive, c’est un conseil d’université brutal et intolérant, c’est un dogme qu’il faut accepter sous peine de persécution – des doctrines qui entraveront les hommes et leur mettront des œillères pour que jamais ils ne soient en mesure de recouvrer leur héritage perdu.

« Nous avons besoin d’aide dans ce combat.

Huxley se leva.

— Vous pouvez compter sur nous.

---

<sup>1</sup>N’oublions pas que cette nouvelle a été publiée en 1941. Hitler domine l’Europe, après sa victoire écrasante sur la France et menace l’Angleterre. L’Asie, c’est le Japon, vainqueur partout et allié de l’Allemagne. Le pacte germano-soviétique peut faire croire à une alliance de tous les totalitarismes. Encore extérieure à la mêlée, l’Amérique apparaît effectivement comme le dernier refuge de la démocratie et de la paix... N.D.T.

Avant que Jane et Coburn aient eu le temps de dire un mot, l'Aîné s'interposa :

— Ne répondez pas encore. Regagnez vos appartements et réfléchissez. Dormez : la nuit porte conseil. Nous aurons l'occasion d'en reparler.

## VIII

# FORMATION ACCÉLÉRÉE

Si l'établissement du mont Shasta avait été une université, ce qui était loin d'être le cas, l'étudiant éventuel s'y serait vu proposer une liste de cours qu'on peut tenter de décrire approximativement comme suit :

**TÉLÉPATHIE.** Cours fondamental obligatoire pour tous les étudiants débutants. Travaux pratiques comportant expériences de *rappport*. Exigé pour l'accès à l'ensemble des autres départements. Laboratoire.

**RAISONNEMENT.** (I, II, III, IV). I : mémoire. II : perception ; voyance, perception extra-auditive, maîtrise de la masse, du temps, de l'espace, relation non-mathématique d'ordre et de structure, forme et écart harmonique. III : Processus de pensées doubles et parallèles. Détachement. IV : méditation (séminaire).

**AUTOCINÉTIQUE.** Sens kinesthésique. Contrôle des endocrines, applications aux sensations affectives ; à la lutte contre la fatigue, à la régénération, à la transformation (aspects cliniques de la lycanthropie), à la détermination du sexe, à l'auto-anesthésie, au rajeunissement.

**TELECINETIQUE.** Continuum vie-masse-espace-temps. Formation préalable en autocinétique obligatoire. Téléportage et action à distance en général. Projection. Dynamique. Statique. Orientation.

**HISTOIRE.** L'organisation des cours sera débattue entre élèves et enseignants. Discussions particulières de psychométrie, portant principalement sur l'enregistrement télépathique et la métempsychose. Examen nécessaire avant l'accès à ce département.

**ESTHETIQUE HUMAINE.** Séminaire. Autocinétique et techniques d'enregistrement télépathique (psychométrie) exigées.

ETHIQUE HUMAINE. Séminaire. Suivi en alternance avec d'autres cours. Consulter moniteurs.

Tout le profit de cet enseignement aurait probablement été perdu s'il avait été dispensé en cours distincts comme cette liste le donne à penser. Les adeptes du mont Shasta étaient capables de dispenser des cours dans chacune de ces matières. Ils le faisaient en effet. Huxley, Coburn et Freeman étudiaient auprès de moniteurs qui leur apprenaient à devenir leurs propres professeurs. Et c'était pour eux comme un retour aux sources, comme un retour au foyer après une longue absence.

Tous trois firent de rapides progrès : ils possédaient des rudiments de perception et une certaine connaissance de la télépathie et leurs maîtres pouvaient communiquer directement avec eux. Ils commencèrent par apprendre la maîtrise de leur propre corps. Sur chaque fonction, chaque muscle, chaque nerf, chaque glande, ils recouvrèrent le contrôle que tout homme devrait posséder mais qui a été jadis perdu et que tous les hommes ont oublié à l'exception de quelques étudiants obscurs des fins fonds de l'Orient. Commander à son corps et s'en faire obéir – jouissance profonde et salutaire ! Ils acquirent une conscience intime de leurs corps qui cessèrent à jamais de les tyranniser. Ils n'étaient plus esclaves de la fatigue, de la colère, du froid, de la douleur ; ces manifestations, devenues simples signaux, leur rappelaient qu'un moteur en bon état demande une attention constante. De fait, le moteur exigeait nettement moins d'attention qu'autrefois : le corps était mu par un esprit tout à la fois conscient de ses possibilités et de ses limites. De plus, la compréhension qu'ils acquirent de leurs corps, leur donna les moyens d'accroître ses possibilités jusqu'à leur plein épanouissement. Une semaine entière d'activité soutenue, sans repos, sans manger ni boire, leur devint aussi facile qu'une simple matinée de travail. Quant au travail intellectuel, il ne s'interrompait jamais, à moins qu'on n'en décidât ainsi. Il se poursuivait pendant le sommeil, les langueurs de la digestion, n'était entravé ni par l'ennui, ni par les stimulants extérieurs, ni par l'activité musculaire.

Mais la lévitation faisait leurs délices.

Voler à travers les airs ; rester tranquillement suspendu au cœur duveté d'un nuage ; dormir suspendu comme Mahomet entre plancher et plafond ; c'étaient des sources de jouissance inescomptées, jamais vécues auparavant, en dehors des brumes du rêve. Jane surtout s'enivrait de ces joies neuves auxquelles elle s'abandonnait avec un enthousiasme débordant. Il lui arrivait de disparaître pendant deux jours sans mettre pied à terre, ivre de vent, de ciel, jouant avec l'hirondelle, laissant l'air glacé des montagnes caresser son corps triomphant. Elle plongeait, planait, pivotait, virevoltait, s'élevait en spirale pour se laisser retomber comme un poids mort, les genoux contre le menton, de la stratosphère à la cime des grands arbres.

Une nuit, elle suivit un avion intercontinental qu'elle survola pendant plus de mille kilomètres. Elle demeura d'abord invisible puis, quand cela eut cessé de l'amuser, elle descendit appuyer son visage contre l'un des hublots pour regarder à l'intérieur. Le voyageur de commerce qui lui renvoya un regard stupéfait crut avoir été gratifié d'une vision céleste. Parvenu à bon port, il gagna directement le domicile de son avocat pour lui dicter un testament par lequel il créait des bourses destinées aux étudiants en théologie...

Huxley rencontra des difficultés dans l'apprentissage de la lévitation. Son esprit curieux désirait savoir pourquoi la volonté pouvait ainsi faire la nique à la « loi » implacable de la gravité. Son moniteur tentait patiemment de le raisonner.

— Vous savez bien qu'une volonté immatérielle est capable de modifier la trajectoire d'une masse dans le continuum ; bougez la main, vous en ferez l'expérience. Le fait que vous ne puissiez trouver d'explication rationnelle à ce mystère vous empêche-t-il de bouger la main ? La vie dispose du pouvoir de modifier la matière ; vous le savez, vous en avez fait vous-même l'expérience. C'est un fait. Nous ne connaissons le pourquoi d'aucun fait dans le sens illimité où vous posez votre question : le fait s'impose, serein, indiscutable, preuve de sa propre existence. On peut observer des relations entre les faits, qui constituent elles-mêmes de nouveaux faits. Mais un esprit lui-même relatif ne saurait remonter de relation en relation jusqu'à la signification première. Dites-moi d'abord *pourquoi vous*

*existez*, alors je vous expliquerai pourquoi la lévitation est possible.

« Et maintenant, poursuivit-il, mettez-vous en rapport avec moi et cherchez à sentir la façon dont je m’y prends pour léviter.

Phil essaya de nouveau.

— Rien à faire, je n’y arrive pas, finit-il par avouer, l’air penaud.

— Regardez à vos pieds.

Phil s’exécuta, s’étouffa et tomba d’un mètre de haut sur le sol.

Cette nuit-là, il se joignit à Ben et Jane pour un vol au-dessus des hauts-plateaux.

Leur moniteur regardait avec un tranquille amusement l’enthousiasme avec lequel ils pratiquaient les sports dont la maîtrise qu’ils venaient d’acquérir leur ouvrait l’accès. Il savait que ce plaisir était sain et naturel et convenait à ce stade de leur formation. Il savait qu’ils apprendraient bientôt par eux-mêmes que ce plaisir était relatif et qu’ils se tourneraient alors vers des travaux plus sérieux.

— Oh, que non ! Frère Junipero est loin d’avoir été le seul homme à découvrir les registres, leur déclara Charles sans cesser de peindre. Vous aurez certainement remarqué que dans toutes les religions les lieux élevés occupent une place symbolique. Certains doivent avoir été la cachette d’anciens registres.

— Vous n’en êtes pas absolument certain ? demanda Phil.

— Si, pour un bon nombre, l’Himalaya, par exemple. Mais je voulais vous montrer ce qu’un homme intelligent peut déduire de faits connus de tous. Songez au nombre de montagnes qui jouent un rôle primordial dans des religions très diverses. L’Olympe, le Popocatepetl, le Mauna Loa, l’Everest, le Sinaï, Tai Shan, l’Ararat, le Fouji-Yama et quelques hauts lieux des Andes. Toutes les religions comportent des récits qui montrent un prophète ou un maître redescendant de ces hauteurs porteur d’un message inspiré : Gautama, Confucius, Jésus, Joseph Smith, Moïse... Des sommets, ils ont tous rapporté des récits de création, de chute et de rédemption.

« De tous les récits anciens, le plus beau se trouve dans la Genèse. Si l'on tient compte du fait qu'elle fut écrite à l'origine dans la langue d'une peuplade nomade et barbare, on ne peut manquer d'être frappé de sa justesse et de sa beauté.

Huxley envoya une bourrade dans les côtes de Coburn.

— Alors, le sceptique, qu'est-ce que tu dis de ça ? — Puis, s'adressant à Charles : — Du jour où il a découvert que le Père Noël portait une fausse barbe, Ben est un athée convaincu. Ça le navre de voir balayer ses doutes chéris.

Coburn sourit sans se laisser troubler.

— Mollo, mon gars ! Je ne compte sur personne pour exprimer mes propres doutes. A ce propos, Charles, votre exposé appelle une question : ces montagnes ne sont manifestement pas toutes assez anciennes pour abriter les anciens registres. Le Shasta, par exemple, il est volcanique et paraît un peu jeune pour ce qui nous occupe.

Charles ne cessa pas de peindre par touches rapides en répliquant :

— Vous avez raison. Il faut croire qu'Orab avait reproduit les anciens registres qu'il avait découverts pour en déposer des copies augmentées de son propre apport sur divers sommets du globe. Et il n'est pas exclu que d'autres, après Orab, mais bien avant notre ère, aient lu les anciens registres avant de les placer en lieu sûr. La copie retrouvée par Junipero Serra était bien là depuis vingt mille ans environ.

## IX

### PREMIER ENVOL

— Nous pourrions encore traîner ici cinquante ans sans cesser d'acquérir de nouvelles connaissances, mais cela ne nous conduirait nulle part. Personnellement, je suis prêt à rentrer.

Phil écrasa un mégot de cigarette en regardant ses deux amis.

Coburn fit la moue et hocha lentement du chef.

— J'ai la même impression, Phil. Ce que nous pourrions apprendre ici est certes illimité, mais il vient un moment où l'enseignement reçu devient inutile si l'on ne le met pas en pratique. Je crois que nous devrions faire part de cette décision à notre Aîné et nous préparer à la mettre à exécution.

Jane approuva de la tête.

— Oui, oui ! C'est aussi ce que je pense. Il y a du pain sur la planche ; notre place est à Western University et non dans ce pays des merveilles. Il me tarde de voir la tête de Brinckley quand nous en aurons fini avec lui.

Huxley se mit à la recherche de l'esprit d'Ephraïm Howe. Les deux autres attendirent, s'abstenant poliment de s'immiscer dans la conversation télépathique.

— Il dit qu'il s'attendait à avoir de nos nouvelles. Il a l'intention d'en faire une conférence générale. Il va nous rencontrer ici.

— Une conférence générale ! Tout le monde sur le pont ?

— Oui, tous les adeptes, y compris ceux qui ne sont pas ici. J'imagine que telle est la coutume quand de nouveaux membres décident de ce que sera leur travail.

— Beuh ! s'exclama Jane, ça me colle le trac rien que d'y songer. Qui sera notre porte-parole ? Ne comptez pas sur la petite Jane.

— Pourquoi ne serait-ce pas toi, Ben ?

— Ma foi... Si vous voulez.

— Prends le relais.

Ils entrèrent en rapport. Tant qu'ils le resteraient, les pensées mêlées du trio s'exprimeraient par la voix de Ben. Ephraïm Howe entra seul, mais ils savaient qu'il était en rapport avec l'ensemble des adeptes, y compris les quelque deux cents initiés disséminés à travers le pays, dont il serait le porte-parole.

La conférence commença en communication directe, d'esprit à esprit.

*« Nous sentons qu'il est temps pour nous de nous mettre au travail. Certes, il nous reste beaucoup à apprendre ; mais il nous faut mettre en pratique le savoir que nous avons acquis. »*

*« C'est bien, Benjamin, et il fallait qu'il en fût ainsi. Vous avez appris tout ce que nous pouvions vous enseigner pour le moment. A présent, il faut que vous dévoiliez au monde ce que vous avez appris. Mises en pratique, vos connaissances mûriront en sagesse. »*

*« Ce n'est pas la seule raison qui nous incite à partir. Il en est une autre plus urgente : comme vous nous l'avez enseigné, la crise est imminente. Nous voulons la combattre. »*

*« Comment comptez-vous vous opposer aux forces qui militent pour la crise ? »*

*« Ma foi... » Ben n'avait pas prononcé ces mots, mais c'est ainsi que se traduisit dans l'esprit des autres l'hésitation qu'avait marquée le sien. « A notre avis, pour faire des hommes des êtres libres, libres de s'épanouir en tant qu'hommes, et non de vivre comme des animaux, il convient de défaire ce que la Nouvelle Race a fait. Elle a refusé à tout autre que les élus de leur choix l'accès, à l'Ancien Savoir, héritage de la race. Pour que les hommes recouvrent la liberté, la force et l'indépendance, il faut rendre à chacun la part qui lui est due de l'Ancien Savoir. »*

*« Cela est vrai. Et que comptez-vous faire pour y arriver ? »*

*« Partout où nous irons, nous le proclamerons. Nous sommes tous dans l'enseignement, nous avons les moyens de nous faire entendre ; moi-même à la faculté de médecine de Western, Phil et Jane dans le département de psychologie. Grâce à votre enseignement, nous aurons bientôt bouleversé les idées reçues. Nous pouvons susciter une renaissance du*

*systeme d'enseignement, à la suite de laquelle les élèves seront prêts à recevoir l'enseignement que vous, nos aînés, êtes en mesure de leur dispenser. »*

*« Et vous croyez que ce sera aussi simple ? »*

*« Pourquoi pas ? Nous ne nous attendons pas à ce que ce soit facile, nous savons quelles idées fausses, particulièrement bien ancrées, il nous faudra heurter de front chez les uns et les autres. Mais ce fait même peut être à notre avantage : il y aura un aspect spectaculaire que nous pourrions mettre à profit pour attirer l'attention sur nos travaux. Vous nous en avez appris suffisamment pour que nous puissions administrer la preuve que nous disons vrai. Imaginez par exemple une séance publique de lévitation, au cours de laquelle, devant des milliers de gens, nous apporterons la preuve que l'esprit humain est capable de ce dont nous le savons capable. Si nous affirmons alors que chacun peut accéder à ces réalisations en commençant par étudier la télépathie, nous pourrions, en un an ou deux, initier à la télépathie la nation tout entière, avec tout ce que cela implique : elle serait alors prête à prendre connaissance des registres. »*

L'esprit de Howe garda le silence pendant de longues minutes. Aucun message ne leur parvenait. Les trois compagnons s'agitaient nerveusement sous son regard pénétrant, sérieux et réfléchi. Enfin.

*« Si c'était aussi simple que cela, pourquoi ne l'aurions-nous déjà fait ? »*

Ce fut le tour des trois compagnons de garder le silence. Howe reprit d'un ton amical :

*« Parlez, mes enfants. Exprimez librement votre pensée sans craindre de nous offenser. »*

La pensée que Coburn adressa en retour était hésitante :

*« C'est difficile... Bon nombre d'entre vous avez atteint un âge très avancé et nous savons que, tous, vous possédez la sagesse. Cependant, dans notre jeunesse, nous jugeons que vous avez trop longtemps attendu pour agir. Nous avons le sentiment que vous avez permis à la recherche d'une compréhension toujours plus profonde de l'emporter sur votre volonté d'action. Selon nous, vous avez attendu, d'année en*

*année, perfectionnant une organisation qui ne sera jamais parfaite, tandis que la tempête qui bouleverse le monde amasse ses forces. »*

Les anciens pesèrent un moment la réponse qu'Ephraïm finit par prononcer :

*« Enfants bien-aimés, vous pourriez être dans le vrai. Tel n'est pas, pourtant, notre sentiment. Si nous n'avons pas cherché à replacer l'Ancien Savoir entre les mains de tous, c'est que peu sont prêts à le recevoir. Il ne faut pas laisser les enfants jouer avec les allumettes et nombreux sont ceux dont l'esprit est infantin.*

*Et cependant... peut-être avez-vous raison. Mark Twain le pensait et l'autorisation lui fut accordée de divulguer tout ce qu'il avait appris. C'est ce qu'il fit, écrivant de manière à être compris de quiconque eût été prêt à recevoir la connaissance. Personne ne comprit. En désespoir de cause, il expliqua ouvertement et en détail comment devenir télépathe, mais personne ne le prit au sérieux. Plus il écrivait sérieusement, plus ses lecteurs riaient. Il mourut aigri.*

*Nous ne voudrions pas que vous pensiez que nous n'avons rien fait. Le système politique de notre pays – et la part peu commune qu'il fait aux libertés individuelles et à la dignité de l'homme – n'aurait pas survécu si longtemps sans notre aide. Nous étions du côté de Lincoln. Oliver Wendell Holmes fut l'un des nôtres. Walt Whitman était notre frère bien-aimé. A chaque fois qu'il s'est agi de prévenir une régression vers l'esclavage et l'obscurantisme, nous avons apporté notre concours sous mille formes diverses. »*

La pensée marqua une pause avant de reprendre :

*« Mais il convient que chacun agisse comme il l'entend. Vous êtes toujours décidés à faire ce que vous avez dit ?*

Ben s'exprima à haute voix, d'un ton assuré :

— Absolument.

*« Ainsi soit-il. Vous souvient-il de Salem ? »*

*« Salem ? Les sorcières ? Cherchez-vous à nous mettre en garde contre les persécutions auxquelles nous nous exposons ? »*

*« Non, la répression de la sorcellerie est depuis longtemps révolue. Et c'est dommage. Nous ne disposons pas du monopole des pouvoirs que confère l'Ancien Savoir : n'escomptez pas une victoire aisée. Méfiez-vous de ceux qui, détenant des bribes de l'Ancien Savoir, les mettent à profit à des fins inavouables... les sorciers... la magie noire ! »*

La conférence achevée, le rapport fut rompu, et Ephraïm leur serra solennellement la main et leur fit ses adieux.

— Je vous envie, jeunes gens ! Nouveaux David, vous partez à l'assaut de Goliath, le système d'enseignement tout entier ! Votre tâche est tracée. N'oubliez pas les paroles de Mark Twain : « Pour se faire la main, Dieu créa un imbécile. Ensuite, il créa tout un conseil d'université. » C'est égal, j'aimerais vous accompagner.

— Et pourquoi pas, monsieur ?

— Non, cela n'irait pas. Je ne crois pas vraiment à la réussite de votre projet. Tenez ! Au cours des années où j'ai colporté toutes sortes d'appareils ménagers à travers l'Etat du Maine, j'ai souvent été assailli par la tentation de montrer à mes clients des moyens plus simples de faire les choses. Mais je n'ai jamais cédé : les gens sont habitués aux couteaux à éplucher et aux réfrigérateurs, ils ne vous seraient pas reconnaissants de leur montrer comment s'en passer grâce au seul pouvoir de l'esprit. Surtout si vous voulez tout leur révéler d'un coup. Les risques sont grands qu'ils vous envoient promener, s'ils ne décident pas de vous lyncher, par-dessus le marché ! Mais je garderai un œil sur vous.

Jane se dressa sur la pointe des pieds pour l'embrasser. Ils s'en furent.

## X

### LA GUEULE DU LOUP

C'est sa classe la plus nombreuse que Phil choisit pour donner le spectacle qui devait leur ouvrir les colonnes de la presse.

Ils avaient caché leur jeu jusqu'à leur retour à Los Angeles et ils avaient abordé la rentrée sans donner à quiconque l'occasion de s'apercevoir qu'ils détenaient des pouvoirs peu ordinaires. Ils avaient arraché à Jane la promesse de ne pas léviter, de ne pas se livrer à la moindre farce mettant en jeu son pouvoir de contrôle sur des objets inanimés, de ne pas provoquer la stupeur des passants par quelque facétie mystérieuse que ce fût. Elle s'était humblement rendue à leurs injonctions, si humblement que Coburn s'en avoua inquiet.

— Ce n'est pas normal, avait-il déclaré. Il est impossible qu'elle soit devenue adulte aussi vite. Fais-moi voir ta langue, ma jolie.

— Blop ! s'était-elle contenté de répliquer en produisant la totalité de cet organe de la manière la moins médicale qui soit. De nous trois, Maître Ling affirme que je suis, de loin, la plus avancée sur la Voie.

— C'est ça, la politesse chinoise. Il aura voulu t'encourager à mûrir. Non, non, Phil ; le plus sérieusement du monde, je me demande si nous ne ferions pas mieux de l'hypnotiser et de la téléporter là-haut, pour un vrai diagnostic, suivi d'une cure de réadaptation !

— Ben Coburn ! Si vous vous avisez seulement de regarder dans ma direction, je vous arrache les yeux !

Phil amena avec le plus grand soin l'heure de la démonstration-clé. Chacun de ses cours fut suffisamment inoffensif pour le mettre à l'abri de toute réaction de son directeur de département, au cas où ce dernier aurait décidé une inspection-surprise. Mais, pris tous ensemble, leur effet

combiné avait été calculé pour adapter la psychologie de ses étudiants à ce qui allait suivre. Des conseils de lectures judicieusement sélectionnées devaient contribuer à la préparation du terrain.

— L'hypnose est un phénomène mal compris, commença-t-il quand le jour fût venu, rangé traditionnellement, aux côtés de la magie et de la sorcellerie, dans le domaine des superstitions ridicules. Elle est pourtant couramment pratiquée aujourd'hui et son existence est scientifiquement établie. Les plus conservateurs des psychologues s'accordent à le reconnaître et se penchent sur ses caractéristiques.

Il continua d'accumuler clichés et lieux communs, tout en évaluant l'état psychologique de son auditoire.

Quand il sentit qu'il était prêt à assister sans surprise à une séance d'hypnotisme ordinaire, il invita Jane à venir au tableau, face à la classe. Elle entra sans difficulté en hypnose légère. Il fit une démonstration rapide des broutilles traditionnelles : catalepsie, suggestion post-hypnotique, etc... Sans cesser de parler avec la plus grande légèreté des relations établies entre l'esprit du sujet et celui de l'opérateur, de la possibilité de contrôle télépathique direct, des expériences de Rhine, toutes choses qui, orthodoxes en elles-mêmes, n'en frisaient pas moins l'ésotérisme.

Il se proposa ensuite de tenter d'atteindre télépathiquement l'esprit du sujet.

Chaque étudiant fut invité à écrire une phrase sur un bout de papier. Un volontaire ramassa les feuillets qu'il tendit un par un à Huxley. Il se contraignit à prendre les allures solennelles des prestidigitateurs, lisant chaque feuillet au fur et à mesure que Jane en énonçait le contenu. Elle trébucha une fois ou deux de façon très convaincante :

*« Bien joué, ma fille ! – « Merci, mon pote ! Et si je faisais un peu mieux ? » – « Ah non ! Je t'en prie ! Épargne-moi tes idées lumineuses ! Continue comme ça, ils viendront nous manger dans la main... »*

Ces exemples simples amenèrent l'auditoire à envisager que l'esprit était susceptible d'exercer sur le corps un contrôle beaucoup plus important que celui qu'on lui reconnaissait

d'ordinaire. Il fit une rapide allusion aux récits qui rapportent les exploits de fakirs en matière de lévitation.

— Nous avons ici une occasion exceptionnelle de mettre ces récits à l'épreuve, enchaîna-t-il. Le sujet a une foi absolue dans les affirmations de l'opérateur. Si je dis à Miss Freeman qu'en exerçant sa volonté elle peut s'élever au-dessus du sol, il ne fait aucun doute qu'elle s'en croira capable. Sa volonté se trouvera donc dans une condition optimale pour mettre cet ordre à exécution — dans la mesure où cette exécution est du domaine du possible. Miss Freeman !

— Oui, monsieur.

— Exercez votre volonté : élevez-vous dans les airs !

Jane s'éleva à la verticale de près de deux mètres ; jusqu'à ce que sa tête touche presque le haut plafond.

— *Comment me trouves-tu ? — Parfaite, ma vieille ! Ils sont médusés, regarde-moi ces yeux écarquillés !*

C'est alors que Brinckley fit irruption dans la pièce, l'œil étincelant de rage.

— Monsieur, vous avez manqué à votre parole et déshonoré cette université.

Cette conversation eut lieu dix minutes environ après l'interruption de la représentation. Huxley s'était retrouvé dans le bureau de Brinckley, face au président.

— Je ne vous ai fait aucune promesse. Et je n'ai pas déshonoré l'établissement ! répliqua Phil avec autant de mordant.

— Vous vous êtes livré à de vulgaires tours de passe-passe accompagnés de déclarations de bonimenteur de foire pour ruiner la bonne réputation du département auquel vous appartenez !

— Je ne serais donc qu'un illusionniste ! Pauvre vieux fossile ! Alors comment expliquez-vous ça ?

Huxley s'éleva dans les airs et se maintint suspendu à un mètre au-dessus du tapis.

— Expliquer quoi ?

A la grande stupeur de Huxley, Brinckley semblait ne pas se rendre compte qu'il se passait quelque chose de peu ordinaire. Il

gardait les yeux fixés sur l'endroit où se trouvait la tête de Phil quelques instants auparavant. Son comportement ne manifestait que le mécontentement mêlé d'un léger désarroi causé par la remarque déplacée de Huxley.

Etait-il possible que ce vieil imbécile radoteur fût à ce point prisonnier de ses idées toutes faites qu'il ne fût plus capable de voir les faits qui les contredisaient, quand bien même ils se produisaient sous ses propres yeux ? Phil lança un coup de sonde pour tenter de comprendre ce qui se passait sous le crâne de Brinckley. Son esprit recula avec stupéfaction. Ce fut la plus grande surprise de sa vie. Là où il s'était attendu à découvrir les pensées confuses qui dénotent l'approche de la sénilité, il ne rencontra que froid calcul, ruse, un esprit en alerte, tout entier voué au mal. Son esprit chancela, il était au bord de la nausée. Tout cela eut lieu en un éclair. Il fut rejeté par une violente décharge qui lui engourdit le cerveau : Brinckley s'était rendu compte qu'on l'espionnait. Il dressait ses défenses. Rempart puissant d'un esprit discipliné.

Phil se laissa tomber sur le sol et sortit sans un mot, sans un regard en arrière.

*Extrait de Etudiant à Western :*

*3 octobre* Un prof de psycho chassé pour charlatanisme.

... Les récits des étudiants varient mais tous s'accordent à reconnaître que le spectacle valait le coup d'œil. Arnold, le solide arrière droit de notre équipe de football, a confié à notre reporter : « Je suis désolé que tout cela ait eu lieu... Huxley était un chic type ; son truc était vachement réussi et bien joué. Bien sûr, j'ai compris le truc : le Grand Arthur faisait la même chose à l'*Olympia*, au printemps dernier... Mais il faut bien reconnaître que le docteur Brinckley n'avait pas le choix, un établissement sérieux ne peut tolérer ce genre de singeries. »

Le président Brinckley nous a fait la déclaration suivante : « C'est avec un regret sincère que nous avons dû nous séparer de M. Huxley, pour le bien de l'université. Ce Monsieur avait reçu plusieurs avertissements. Il savait ce qui l'attendait s'il persistait dans cette voie. C'est un jeune homme de grand talent. Il est permis de souhaiter, voire d'espérer, que cette

expérience lui sera salutaire, quelque orientation que prennent désormais ses efforts...»

Coburn tendit le journal à Huxley.

— Sais-tu ce qui m'est arrivé ? demanda-t-il.

— Du nouveau ?

— Invité à présenter ma démission... Aucune publicité, une simple suggestion discrète. Mes malades guérissaient trop vite. J'avais complètement cessé de pratiquer la chirurgie... traditionnelle, tu comprends ?

— Quelle parfaite ignominie ! commenta Jane.

— Ma foi... reprit Ben, je ne peux pas en vouloir au doyen. Brinckley lui a forcé la main. Je crois que nous avons sous-estimé ce vieux schnock.

— Plutôt, Ben ! Il est aussi fort que n'importe lequel d'entre nous. Quant à ses mobiles, j'ai le cœur soulevé rien que d'y penser !

— Et moi qui le prenait pour un vieux cuistre ! dit Jane. Vous voyez bien que j'avais raison quand je proposais de le noyer dans les marais, l'année dernière ! Qu'allons-nous faire à présent ?

— Continuer, répliqua Phil d'un ton morne. Il faut retourner la situation à notre avantage : nous nous sommes faits de la publicité, mettons-là à profit.

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— Toujours la lévitation. C'est ce que nous avons de plus spectaculaire à montrer à une foule. Convoque la presse. Annonce aux journalistes que demain midi, à Pershing Square, nous ferons une démonstration publique de lévitation.

— Ça va leur sembler louche. Ils vont craindre de se ridiculiser !

— Sans doute. Mais il y a moyen de tourner la difficulté. Donne à tout ça un petit air excentrique. Ils se diront que, si c'est une farce, ça leur fournira toujours la matière d'un petit article comique, à défaut des gros titres. Bon, les trois coups sont frappés... improvise ; le plus excentrique sera le mieux. Au travail, les enfants, j'appelle les agences de presse. Ben, Jane et toi vous vous partagez les quotidiens.

Les reporters furent effectivement intéressés. Ne serait-ce que par le physique de Jane. Ils s'amusèrent cyniquement des envolées de cravate qui soulignèrent les propos histrioniques de Phil et admirèrent sa résistance au bourbon. Ils commencèrent à tiquer quand ils le virent servir chacun sans toucher la bouteille avec les mains. Mais quand Jane se mit à flotter autour de la pièce tandis que Phil pédalait au plafond à califourchon sur une bicyclette imaginaire, ils commencèrent à se faire tirer l'oreille :

— Franchement, docteur, pour reprendre les mots de l'un d'entre eux, nous tenons à notre boulot ! Vous ne pensez tout de même pas que nous allons raconter des trucs pareils à notre rédacteur en chef ! C'est le whisky ? Ou est-ce que vous nous auriez hypnotisés ?

— Racontez-ça comme vous l'entendrez, messieurs, mais dites bien en tout cas que nous remettrons ça demain midi à Pershing Square.

La longue diatribe dans laquelle Phil se lança contre Brinckley atténua quelque peu les effets de la représentation mais les journalistes la notèrent soigneusement.

Jane était vaguement déprimée lorsqu'elle s'apprêta à passer au lit, ce soir-là. L'exaltation du petit spectacle préparé pour les journalistes était retombée. Ben avait proposé qu'ils aillent dîner puis danser pour enterrer leur vie de citoyens privés. Mais cela n'avait guère été une réussite. Ils avaient commencé par crever un pneu en plein virage et la voiture grise de Phil avait fait un nombre incroyable de tonneaux. Sans les réflexes de contrôle du corps qu'ils maîtrisaient à présent, ils auraient été gravement blessés.

En examinant la voiture accidentée, Phil avait exprimé son étonnement :

— Ces pneus étaient en parfait état. Je les ai regardés dans tous les sens pas plus tard que ce matin.

Mais il insista pour qu'ils ne renoncent pas à leur soirée de détente.

Le spectacle du cabaret leur parut banal, les plaisanteries crues et élémentaires après l'humour subtil et sensible qu'ils

avaient appris à aimer en compagnie de Maître Ling. Les girls étaient jeunes et jolies. Jane les avait regardées avec plaisir mais elle commit l'erreur de chercher à sonder leur esprit. Quel contraste ! Les pensées étroites, hostiles, bornées, qu'elle rencontra, ajoutèrent à son malaise. Son soulagement fut grand quand, le spectacle terminé, Ben l'invita à danser. Ses deux compagnons étaient des danseurs accomplis, surtout Coburn, et elle se nicha dans ses bras avec satisfaction. Son plaisir fut de courte durée ; un couple éméché les heurta à plusieurs reprises. L'homme était agressif, sa femme lançait d'une voix suraiguë des propos au vitriol. Jane pria son cavalier de la raccompagner.

Ces choses lui tournaient encore dans la tête quand elle se mit au lit. Elle ignorait la peur physique et ne redoutait qu'une chose : les sentiments aigres et triviaux des esprits bornés. La méchanceté, l'envie, la rancœur, les basses insultes des esprits rancuneux et mesquins – ces sentiments la blessaient, ne serait-ce que par leur existence, lorsqu'elle n'était pas en butte à leurs attaques. Son expérience n'était pas encore suffisante pour qu'elle sût se mettre à l'abri derrière un rempart d'indifférence.

Après un été passé en compagnie d'hommes de bonne volonté, cet incident du couple aviné la décontenançait. Elle se sentait souillée par ce contact. Pis encore, elle avait l'impression d'être devenue une étrangère dans son propre pays, soudain hostile.

Elle s'éveilla au milieu de la nuit, accablée d'un sentiment de solitude insupportable. Elle éprouvait presque physiquement la présence des trois millions de citadins qui l'entouraient. Mais la vie de la ville entière semblait se réduire à celle d'entités malignes, qui la jalouaient et souhaitaient la réduire à leur propre ignominie. Cette atteinte à son esprit, cette tentative de profanation de son sanctuaire intérieur, revêtait des allures de conspiration. La hyène rôdait aux abords de sa conscience, flairant ses défenses.

Terrifiée, elle appela Ben et Phil. Elle ne reçut pas de réponse : son esprit ne les trouvait pas.

La hideur qui l'assiégeait s'aperçut de cet échec, elle la sentit ricaner. Prise de panique, elle appela l'Aîné.

Pas de réponse. Et cette fois la hyène parla :

— Cette voie aussi est bloquée...

Ses dernières défenses s'effritaient. Elle sentit l'hystérie la gagner. Alors elle sentit qu'un esprit plus puissant l'entourait. Son calme, sa bonté sereine l'enveloppa de toutes parts, tenant en respect la chose malfaisante qui la guettait.

— Ling, Maître Ling !

Et les sanglots l'étouffèrent.

Elle se laissa aller à l'humour apaisant de ce sourire, tandis que Ling s'affairait, calmant sa peur, dénouant son angoisse. Voilà qu'elle dormait...

L'esprit de Ling la veilla toute la nuit, devisant avec elle jusqu'au réveil.

Ben et Phil écoutèrent d'un air soucieux le récit qu'elle leur fit de la nuit précédente.

— Cela se confirme. Nous avons été trop confiants. Dorénavant et jusqu'à ce que tout cela soit fini, nous resterons en rapport jour et nuit, même pendant notre sommeil, d'ailleurs, j'ai moi-même passé une mauvaise nuit, encore que sans comparaison avec la mésaventure de Jane.

— Moi aussi, Phil. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Rien d'important. Une série de cauchemars à travers lesquels je perdais toute confiance en ma capacité à faire ce que nous avons appris au mont Shasta. Et toi ?

— Même genre de choses, à quelques nuances près : j'ai passé la nuit à opérer des malades qui mouraient les uns après les autres sur le billard. Jamais très agréable ; mais il m'est arrivé autre chose que je n'ai pas rêvé. Tu sais que je me sers encore d'un vieux coupe-chou démodé. J'étais en train de me raser distraitemment lorsqu'il m'a sauté entre les doigts et m'a taillé une profonde estafilade dans la gorge. Regarde ! Ce n'est pas encore tout à fait cicatrisé.

Il désignait sa gorge que zébrait une mince traînée rouge.

— Ben ! cria Jane, tu aurais pu mourir !

— C'est ce que je pense aussi, acquiesça-t-il sèchement.

— Mes enfants, déclara Phil en pesant ses mots, vous savez que ce ne sont pas des accidents...

— Ouvrez, là-dedans !

Une voix tonnait derrière la porte. A l'unisson, leurs trois esprits franchirent le chêne massif pour examiner celui qui venait de parler. Les vêtements civils ne parvenaient pas à masquer la profession du géant qui se tenait derrière la porte. L'écusson doré qu'à travers son veston ils virent épinglé à son gilet ne leur apprit rien. Plus petit, mais aussi ostentatoire, un autre homme se tenait à ses côtés.

Ben ouvrit la porte et demanda doucereusement :

— Vous désirez ?

Le plus grand fit mine d'entrer. Coburn ne recula pas.

— Je vous ai demandé ce que vous désiriez.

— Police ! Etes-vous le nommé Huxley ?

— Non.

— Coburn ?

Ben hocha du chef.

— Vous ferez l'affaire. C'est Huxley, là, derrière vous ? Vous n'êtes donc jamais chez vous, tous les deux ? Vous avez passé la nuit ici ?

— Non, dit Coburn d'un ton glacial. De toute façon, ça ne vous regarde pas.

— J'en suis seul juge. Il faut que je vous parle à tous les deux. A quoi avez-vous joué, hier, devant la presse ?

— Nous n'avons « joué » à rien. Vous n'avez qu'à venir à Pershing Square à midi, vous vous rendrez compte par vous-même.

— Il ne se passera rien du tout à Pershing Square aujourd'hui, mon gars !

— Et pourquoi ça ?

— Ordre de la Brigade de la voie publique.

— En quel honneur ?

— Hein ?

— Sur quelle loi, quel décret, se fonde-t-on pour interdire à des citoyens honorables la jouissance pacifique d'un lieu public ? Et qui est la personne qui vous accompagne, au fait ?

L'homme en question déclina son identité.

— Je suis du bureau du District Attorney. J'ai une plainte en diffamation publique contre votre ami Huxley. Il me faut votre témoignage à vous deux.

Le regard de Ben se fit plus glacial encore si possible.

— Et l'un de vous deux est-il porteur d'un quelconque mandat ?

Ils s'entregardèrent sans mot dire, Ben poursuivit :

— Alors je crains que cette conversation ne perde une bonne part de son intérêt, vous ne trouvez pas ?

Et il leur claqua la porte au nez.

Il se tourna vers ses compagnons avec un sourire :

— L'étau se resserre... Voyons ce que racontent les canards.

Ils ne découvrirent qu'un seul article. Encore ne mentionnait-il pas leur projet de démonstration. Il rapportait que le docteur Brinckley avait déposé contre Phil une plainte en diffamation.

— C'est la première fois que je vois quatre journaux locaux refuser unanimement de la copie à sensation, fit remarquer Ben. Que comptes-tu faire à propos de cette plainte ?

— Rien, répliqua Phil, si ce n'est le diffamer encore si possible. S'il s'entête, ce sera l'occasion rêvée de prouver devant la justice la véracité de nos dires. A propos, pas question de changer nos plans pour aujourd'hui ; ces limiers risquent de revenir d'une minute à l'autre munis de mandats. Où allons-nous nous cacher ?

Ils se rallièrent à l'idée de Ben et allèrent s'enterrer toute la matinée à la bibliothèque municipale. A midi moins cinq, ils s'engouffrèrent dans un taxi pour gagner Pershing Square.

En sortant de la voiture, ils tombèrent dans les bras de six policiers robustes.

*« Ben, Phil, combien de temps devrai-je encore supporter ça ? »*

*« Du calme, ma fille ! Pas d'affolement. »*

*« Je ne m'affole pas, mais pourquoi nous laisser pincer alors que nous pouvons prendre le large quand bon nous semble ? »*

*« C'est justement ; nous pouvons nous échapper à tout moment. Nous n'avons encore jamais été arrêtés, voyons un peu à quoi ça ressemble ! »*

Tard dans la nuit, ils restèrent à bavarder devant la cheminée de Jane. Ils n'avaient eu aucun mal à s'évader mais avaient attendu que tout soit calme dans la prison pour faire la preuve que les murs de pierre ne sauraient retenir un adepte des pouvoirs de l'esprit.

Ben parlait :

— A mon avis, nous possédons désormais assez de données pour prendre un tournant.

— Lequel ?

— Dis-le toi-même !

— D'accord : En redescendant du Shasta, nous pensions avoir à surmonter la bêtise, l'ignorance et une certaine dose d'hostilité et de mauvaise foi. A présent nous en savons plus. Toute tentative de remettre l'Ancien Savoir entre les mains du peuple se heurte à une résistance organisée, profondément déterminée à s'y opposer et prête à éliminer ou à réduire à l'impuissance quiconque y prétendrait.

— C'est encore pire, précisa Ben. J'ai profité de notre repos forcé, tout à l'heure, pour promener mon regard à travers la ville. Je me demandais pourquoi le District Attorney s'intéressait tant à notre cas et je suis allé faire un petit tour dans sa cervelle. En découvrant qui était son chef, je suis allé voir dans cette cervelle-là. J'y suis tombé sur des choses tellement intéressantes que j'ai dû courir jusqu'à la capitale de l'Etat pour percer à jour les rouages de la machine. Vous me croirez si vous voudrez mais, de là, les nécessités de ma petite enquête m'ont amené à questionner quelques-unes des vaches sacrées les plus respectées de notre société : prêtres, membres de clubs féminins, P.D.G. etc.

— Tu ne vas tout de même pas nous dire que tout le monde et son père est dans le coup ! Tu vas me faire pleurer !

— Mais non, et c'est bien là ce qu'il y a de plus étrange ! Presque tous ces gros bonnets sont de bons bougres, des gens qu'on aurait plaisir à connaître mais, en général, — pas toujours mais en général, — ces bons bougres sont sous l'empire de quelqu'un. Quelqu'un en qui ils ont toute confiance, quelqu'un, par exemple, qui les a aidés à accéder à la situation qu'ils occupent. Quelqu'un à qui ils ne peuvent rien refuser. Or, ce

quelqu'un là n'est jamais un bon bougre, c'est le moins qu'on en puisse dire ! Je n'ai pas eu accès à l'esprit de tous les membres de cette deuxième catégorie ; mais chez tous ceux pour qui j'ai pu le faire, j'ai trouvé la même chose que Phil chez Brinckley : le froid calcul, la conscience du fait que leur pouvoir dépend de leur capacité à maintenir le peuple dans l'ignorance.

Jane frissonna.

— Charmant tableau ! C'est l'histoire idéale à raconter avant d'aller se coucher ! Qu'allons-nous faire ?

— Que proposes-tu ?

— Moi, je n'ai pas d'idée. On pourrait peut-être prendre ces bandits les uns après les autres et les réduire en bouillie.

— Et toi, Phil ?

— Je n'ai rien de mieux à proposer. Il va pourtant bien falloir que nous mettions au point un plan de campagne.

— Bon, eh bien, moi, j'ai une proposition à vous faire.

— Vas-y.

— Reconnaissons que nous avons eu les yeux plus grands que le ventre et retournons au Shasta demander de l'aide.

— Mais... Ben !

La consternation de Jane n'avait d'égal que l'air contrit de Phil. Ben s'obstina :

— Je sais, c'est vexant ! Mais l'amour-propre est un luxe que nous ne saurions...

Il s'interrompit en remarquant l'expression de Jane.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Il va falloir prendre une décision... Il y a un car de flics qui vient de s'arrêter devant la porte.

— Alors ? Faire front ? Ou retraite stratégique pour aller chercher des renforts ?

— Oh, et puis... Tu as raison, bien sûr que tu as raison. Je le savais depuis que j'ai pu entrevoir l'esprit de Brinckley mais je ne voulais pas me l'avouer.

Les trois compagnons sortirent dans le patio. Leurs mains s'étreignirent, et tous trois s'élançèrent à travers les airs.

## XI

### UN PETIT ENFANT LES MÈNERA...

— Soyez les bienvenus, mes enfants ! — Ephraïm Howe les accueillit par ces mots. — Je suis heureux que vous soyez de nouveau parmi nous. — Il les conduisit dans ses propres appartements. — Reposez-vous pendant que je ranime un peu ce feu ! — Il ajouta une bûche de pin dans le vaste foyer, tira son vieux fauteuil à bascule de façon à ce qu'il fût face à la fois au feu et à ses hôtes et s'y installa. — A présent, si vous me racontiez tout. Non, je ne suis pas en communication avec les autres. Vous pourrez faire un compte-rendu détaillé devant le conseil dès que vous vous sentirez prêts.

— Franchement, est-ce que vous ne savez pas déjà tout ce qui nous est arrivé ?

En prononçant ces mots, Phil regardait l'Aîné droit dans les yeux.

— Non, pas du tout. Nous vous avons laissés entièrement libres de vos mouvements. Seul Ling avait mission de veiller sur vous pour éviter qu'il ne vous arrive du mal. Il ne m'a fait aucun compte-rendu.

— Fort bien, monsieur.

Ils se relayèrent pour lui faire le récit de leurs aventures, le laissant parfois y assister directement par l'esprit.

Quand ils eurent tout dit, Howe leur adressa un sourire moqueur et s'enquit :

— Vous vous êtes donc rangés à l'avis du conseil ?

— Non, monsieur ! — Phil répondait. — Nous sommes plus convaincus encore qu'auparavant de l'urgence d'une action efficace, mais nous avons acquis la conviction que nous ne sommes ni assez forts, ni assez sages pour l'entreprendre seuls. Nous sommes revenus demander du renfort et pour presser le conseil de modifier la politique qui le fait instruire seulement ceux qui se montrent prêts pour étendre son enseignement au plus grand nombre d'esprits possible.

« C'est, voyez-vous, que nos adversaires ne perdent pas de temps. Ils sont perpétuellement actifs, ils l'ont emporté en Asie, ils gouvernent l'Europe, ils risquent de l'emporter ici, en Amérique, tandis que nous attendrons le moment opportun.

— Proposez-vous une quelconque méthode ?

— Non, c'est la raison de notre retour. Chaque fois que nous avons essayé de communiquer notre savoir à d'autres, nous en avons été empêchés.

— C'est le hic, acquiesça Howe. J'ai longtemps pensé comme vous, mais c'est difficile à faire. Ce que nous avons à offrir ne peut se transmettre par l'écrit ou par les ondes. Le passage doit se faire directement, d'esprit à esprit, chaque fois que nous trouvons un esprit réceptif.

La discussion s'acheva sans qu'ils eussent trouvé de solution. Howe leur dit de ne pas s'inquiéter :

— Continuez... Passez quelques semaines en méditation et en rapports. Dès que vous envisagerez une solution, dès que vous croirez tenir une réponse, faites-m'en part ; et nous convierons ensemble le conseil afin qu'il l'étudie.

— Mais, cher Aîné, protesta Jane au nom du trio, nous espérons que le conseil nous aiderait à concevoir un plan. Nous ne savons par où commencer. S'il en allait autrement, nous ne serions pas rentrés.

Il secoua la tête.

— Vous êtes les derniers venus parmi nous, les plus jeunes, les moins expérimentés. Ce sont des qualités et non des défauts. Le fait même que vous n'avez pas consacré, comme nous, des années et des années de votre vie à penser en termes de millénaires et de races entières est à votre avantage. Un point de vue trop général, une conception trop philosophique, paralysent la volonté d'action. Je voudrais que vous vous attaquiez seuls au problème.

Ils firent comme il avait demandé. Ils consacèrent de longues semaines au problème ; tantôt leurs trois esprits en débattaient à l'unisson, en rapport télépathique, tantôt ils en discutaient âprement les détails à voix haute ; parfois, enfin, ils consacraient des heures de méditation à ses ramifications. Ils

parcoururent, par l'esprit, le pays en tous sens, examinant les mobiles et les sentiments qui sous-tendent l'action politique et sociale des hommes. Par les archives, ils apprirent les techniques que les adeptes avaient utilisées dans le passé pour intervenir dans la vie publique lorsque les libertés étaient menacées. Ils envisagèrent des douzaines de plans avant de les rejeter.

— Nous devrions faire de la politique, déclara Phil aux deux autres, comme l'ont fait nos frères autrefois. Si nous arrivions à faire désigner comme Secrétaire d'Etat à l'éducation l'un de nos aînés, il pourrait fonder une académie nationale où prévaudrait la vraie liberté de pensée et qui pourrait être le point de départ de la diffusion de l'Ancien Savoir. »

Jane fit entendre une objection.

— Et si nous perdons les élections ?

— Hein ?

— Mais oui : même en tenant compte des pouvoirs spéciaux des adeptes, ce serait une gageure que d'arriver à gagner suffisamment de délégués d'une convention nationale pour faire passer notre candidat. Sans compter qu'en le supposant désigné, il resterait encore à le faire élire, contre l'ensemble des appareils politiques, les divers groupes de pression, la presse, le népotisme etc, etc, etc.

« Et n'oublions pas que nos adversaires ne reculeront devant aucune bassesse, alors que nous sommes tenus de jouer franc jeu, si nous ne voulons pas désavouer nos propres buts.

Ben hocha du chef.

— J'ai bien peur qu'elle n'ait raison, mon vieux Phil. Mais il est une chose sur laquelle tu as vu juste : c'est bien un problème d'éducation.

Il se tut et se plongea dans la méditation, l'esprit tourné vers le dedans.

Il reprit la parole :

— Je me demande si nous avons abordé notre travail par le bon bout. Nous avons songé à ré-éduquer des adultes, déjà retranchés dans leurs conceptions ; mais si nous nous intéressions aux enfants ? Ils ne sont pas encore figés et ne devraient donc pas opposer les mêmes résistances.

Jane se redressa les yeux brillants.

— Tu tiens le bon bout, Ben !

Phil secouait la tête avec obstination.

— Non. Je ne voudrais pas jouer les rabat-joie, mais c'est une impasse. Les enfants sont en permanence sous la surveillance des adultes ; nous ne pourrions les atteindre. Vous n' imaginez tout de même pas qu'on entre dans une école comme dans un moulin. Les conseils qui dirigent les écoles constituent les petites oligarchies les plus impénétrables de tout le système politique.

Cette conversation se tenait au milieu d'un bosquet de pins, sur les pentes du mont Shasta. En contrebas, ils aperçurent un petit groupe de silhouettes qui grimpaient d'un pas assuré dans leur direction. La discussion fut interrompue pour attendre que les intrus soient hors de portée de voix. C'était des garçons de dix à quinze ans, à l'exception du chef qui portait ses seize ans avec le sérieux et la dignité qui sied à quiconque se sent investi de la responsabilité de veiller au bien-être et à la sécurité de ses cadets. Les trois compagnons regardèrent passer le groupe avec un intérêt lointain mais amical. Ils étaient vêtus de culottes courtes et de chemises kakis, portaient des chapeaux de brousse et des foulards brodés d'un conifère sur lesquels on lisait : *patrouille alpine – première brigade*. Leur équipement se complétait d'un bâton de marche et d'un havresac.

Quand il les aperçut, le chef adressa un geste du bras aux trois compagnons ce qui eut pour résultat de faire miroiter au soleil les divers brevets qui ornaient sa manche. Ils lui retournèrent son salut et les regardèrent grimper en silence, jusqu'à ce qu'ils eussent disparu.

Le regard de Phil était perdu dans le vague.

— Ça me rappelle le bon vieux temps... Je crois que je les envie...

— Tu as été scout ? demanda Ben. Je me souviens de la fierté avec laquelle j'ai passé mon premier brevet : secouriste.

— La vocation, hein ? — Jane lui lança un coup d'œil maternel et approbateur. — Je n'ai pas... Hê !

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Tu tiens ta réponse, Phil ! Voilà un moyen de toucher les enfants malgré leurs parents et les conseils d’enseignants !

Elle passa en communication télépathique, déversant son débordement d’idées dans l’esprit de ses deux compagnons. Ils se mirent en rapport pour figurer les détails. Au bout d’un moment, Ben hocha du chef et parla à voix haute :

— Ça pourrait marcher ! Rentrons et parlons-en avec Ephraïm.

— Sénateur Moulton, je vous présente les jeunes gens dont je vous ai parlé.

La timidité avec laquelle Jane regardait le visage du petit homme aux cheveux blancs confinait à la terreur sacrée. Son nom était devenu le synonyme d’intégrité. Elle éprouvait le même désir de s’incliner, les mains croisées sur la poitrine, que lui inspirait Maître Ling. Elle constata que Coburn et Ben se donnaient beaucoup de mal pour ne pas paraître empruntés comme de trop jeunes élèves devant un maître.

Ephraïm Howe reprit :

— J’ai étudié le projet et je le crois réalisable. Si telle est votre opinion, le conseil s’y rangera. Mais cela dépend principalement de vous.

D’un sourire, le sénateur les mit tous de son côté. C’était le sourire qui avait fait fondre deux générations de politiciens peu enclins à s’émouvoir.

— Dites-moi un peu de quoi il s’agit.

Ils s’exécutèrent ; ils avaient d’abord essuyé un échec à Western University ; ensuite, ils s’étaient en vain torturés la cervelle pour trouver une solution et, pour finir, une bande de gamins en promenade dans la montagne leur avait inspiré une idée.

— Si nous pouvions réunir, ici, dans la montagne, un nombre suffisant de ces garçons, trop jeunes encore pour avoir été corrompus par leur environnement, mais déjà familiarisés, comme l’étaient ceux que nous avons rencontrés, avec l’idéal des Anciens – dignité humaine, entraide, confiance en soi, bonté. Si donc, nous pouvions en réunir jusqu’à cinq mille ici, tous ensemble, nous pourrions en faire des télépathes.

« Une fois formés, ils rentreraient chez eux, chacun devenant un centre d'où rayonnerait l'Ancien Savoir. Jamais l'adversaire ne pourrait s'y opposer. L'épidémie serait telle qu'on ne saurait l'enrayer ; en quelques années, tous les enfants du pays seraient télépathes. Ils instruiraient même ceux de leurs aînés qui ne seraient pas trop endurcis.

« Dès lors qu'un être humain est télépathe, nous savons le conduire sur le chemin de l'Ancien Savoir !

Moulton hocha du chef et réfléchit à haute voix :

— Oui... oui... Cela se pourrait... C'est faisable, vraiment... Dieu merci ! le mont Shasta est un parc national... Voyons, qui siège dans ce comité, déjà ? Il faudrait une résolution des deux chambres et quelques décrets d'application. Ephraïm, mon vieil ami, il faudra que j'accepte quelques alliances politiques douteuses, j'en ai peur. Me pardonneriez-vous ces manœuvres ?

Ephraïm eut un large sourire.

— Non, non, je suis sérieux. Ce sont de tristes combinaisons. Trop de gens deviennent durs et cyniques dès qu'il s'agit de politique, même parmi nos propres frères... Voyons... Il faudra environ deux ans avant de pouvoir organiser le premier camp.

— Tant que ça !

Jane était déçue.

— Hélas ! oui, ma chère. Cela nécessitera deux propositions de loi au Congrès et encore faudra-t-il pas mal d'arrangements avec le ciel pour les faire voter alors que le calendrier législatif est déjà bien chargé ! Il faudra prendre des accords avec les compagnies de chemin de fer et de transports routiers pour qu'elles acceptent de pratiquer des tarifs spéciaux pour permettre aux garçons de s'offrir le voyage. Sans compter la campagne publicitaire nécessaire pour populariser l'idée et le temps qu'il faudra au plus grand nombre possible de nos frères pour s'introduire dans l'administration du mouvement, afin que la direction et l'encadrement du camp comportent un nombre assez vaste d'adeptes. Heureusement, je me trouve être l'un des responsables nationaux des mouvements de jeunes. Oui, en deux ans, je crois pouvoir y arriver.

— Grand Dieu ! s'exclama Phil, ne serait-il pas plus expédient de les téléporter jusqu'ici, de les y introduire, puis de les téléporter en sens inverse ?

— Vous ne savez pas ce que vous dites, mon garçon. Comment abolirions-nous la violence si nous en faisons usage ? Chaque pas doit être volontaire, accompli sous l'empire de la raison et de la persuasion. Chaque être humain est tenu de se libérer lui-même, la liberté ne saurait lui être imposée, que sont deux années de patience dans l'accomplissement d'une tâche qui attend depuis le déluge ?

— Je vous demande pardon, monsieur, je suis désolé.

— Ne vous désolez pas ! C'est votre impatience, votre ardeur juvéniles qui, seules, ont rendu possible l'accomplissement du travail.

## XII

# ALORS VOUS CONNAÎTREZ LA VÉRITÉ

Sur les premiers contreforts du mont Shasta, non loin de McCloud, le camp sortit de terre. Les dernières neiges du printemps traînaient encore dans les goulets profonds et sur le versant nord des sommets, quand les camions de l'intendance de l'armée américaine arrivèrent par la route que le génie avait construite au cours de l'automne précédent. Les tentes pyramidales furent déployées avant d'être plantées en rangs au flanc d'un alpage en pente douce. Des cuisines, une infirmerie, un quartier-général sortirent du néant, le camp Mark Twain accédait du stade de projet à celui de réalité.

Le sénateur Moulton avait troqué sa toge pour des pantalons de coutil, des godillots, une chemise kaki et un chapeau portant les mots « Chef de Camp ». Il arpentait le terrain, distribuant des encouragements, aidant les contremaîtres à prendre des décisions et surtout fouillant, fouillant sans relâche l'esprit de tous les nouveaux venus qui se présentaient, quelles que fussent leurs intentions avouées. Quelqu'un formait-il des soupçons ? Quelque complice des adeptes partiels, hostiles au but réel du camp, avait-il réussi à s'infiltrer ? Il était trop tard pour le moindre faux-pas – il était trop tard et trop de choses étaient en jeu.

Dans le Middle West, au fin fond du Sud, à New York et en Nouvelle Angleterre, dans les montagnes et sur les côtes, des centaines de garçons bouclaient leur valise, achetaient leur billet aller-retour à prix réduit pour le camp de Shasta, s'en vantaient devant de petits camarades morts de jalousie. Et à travers le pays entier, les ennemis de la liberté et de la dignité humaine – les gangsters, les hommes politiques véreux, les avocats marrons, les chefs de sectes douteuses, les exploiters, les petits chefs – tous ceux qui trafiquent et prospèrent sur la misère et l'oppression des hommes, eux-mêmes partiellement

au fait des techniques spirituelles et conscients du danger que représenterait pour eux l'affranchissement du savoir – cette sale engeance s'agitait en proie à un malaise sourd, cherchant à comprendre ce qui se passait. Moulton n'avait jamais participé qu'à des entreprises néfastes pour eux ; le mont Shasta leur avait toujours été inaccessible, ils détestaient jusqu'à son nom. Ruminant des histoires anciennes, ils frissonnaient.

Ils frissonnaient mais ils agissaient.

Des cars chargés de jeunes garçons allaient traverser le continent. Les chauffeurs étaient-ils vénaux ? Pouvait-on espérer s'emparer de leur esprit ? Pouvait-on saboter les moteurs ou les pneus ?

Les jeunes gens prenaient des trains d'assaut. Pouvait-on causer une erreur d'aiguillage ? Empoisonner l'eau potable ?

D'autres regards veillaient. Un train chargé de jeunes garçons filait-il vers l'ouest ? A son bord, ou filant au-dessus de lui, se trouvait au moins un adepte, perception immédiate en alerte, pour couvrir les environs, sonder les intentions de tout esprit qui s'approcherait de son précieux chargement et veiller à ce que les garçons arrivent sans encombre à bon port.

Et certains n'y seraient probablement jamais arrivés, si les ennemis de la liberté, pris à contrepied, n'avaient été aussi hésitants et inorganisés. Car le vice a ce défaut qu'il ne saurait être vraiment intelligent. Ses mobiles mêmes constituent sa faiblesse. Toutes les tentatives d'empêcher les garçons d'atteindre Shasta furent sporadiques et maladroitement. Les adeptes étaient passés à l'offensive et leurs initiatives étaient plus rapides et plus rationnelles que celles de leurs adversaires.

Quand tous les participants eurent rejoint le camp, un réseau de défense serré fut mis en place tout autour du parc national du mont Shasta. L'Aîné détachait des adeptes chargés de patrouiller jour et nuit, tous sens en éveil, pour s'opposer aux menées éventuelles des esprits malintentionnés. Le camp lui-même dut faire l'objet d'une épuration. Deux membres de l'encadrement et une vingtaine de jeunes garçons furent renvoyés après qu'un examen les eût fait identifier comme des âmes contaminées. On trouva des excuses plausibles pour cette

mesure, puisqu'il n'était pas question d'en exposer le motif véritable.

A première vue, le camp était semblable à tous les autres. On y enseignait le travail du bois. On y passait des brevets divers. On y chantait à la veillée autour du feu de camp. On y faisait de la gymnastique avant le petit déjeuner. Et si la Promesse y revêtait tant soit peu de solennité, la différence n'était guère perceptible.

Il était prévu que, dans le courant de son séjour, chaque garçon participerait au minimum à une randonnée nocturne. Ils partaient de bon matin, par groupes d'une vingtaine, accompagnés d'un surveillant.

Rien ne garantissait que ce dernier fût toujours un adepte mais tel fut bien ce qui se produisit. Chaque garçon emportait son sac de couchage, une gourde, une ration alimentaire, un poignard, une boussole et une hachette.

La nuit, on dressait le camp au bord d'un torrent et l'on prenait son repas au rythme de ses eaux rugissantes.

Phil fut l'accompagnateur de l'un de ces groupes, dès la première semaine du camp. Parti de grand matin, il conduisit sa petite troupe en un grand détour vers l'est pour se tenir à l'écart des sentiers battus par les touristes.

Après le dîner, tout le monde s'accroupit autour du feu de camp. Phil leur raconta des histoires, mettant en scène les saints hommes de l'Asie et les tours de force qu'on leur prête. Il leur parla aussi de saint François et des oiseaux. Au beau milieu de l'un de ses récits, une silhouette apparut dans le cercle éclairé par le feu.

Ou plutôt trois silhouettes. Ils distinguèrent dans la lumière dansante un vieillard vêtu comme Davy Crockett, flanqué de deux animaux sauvages. A sa gauche, un puma que la vue du feu fit rugir ; et à sa droite, un daim moucheté qui les observait tous de ses grands yeux bruns et calmes.

Quelques garçons prirent peur, mais Phil leur demanda d'une voix sereine d'élargir le cercle pour faire place aux nouveaux venus. Ils s'assirent et observèrent un moment de silence pour que les petits aient le temps de s'habituer à la présence des animaux. Pour finir, l'un des garçons caressa

timidement le gros félin qui roula sur le dos pour découvrir la douceur de son ventre. Le garçon regarda le vieillard et demanda :

— Comment qu'il s'appelle, monsieur ?

— Liberté, et moi, c'est Ephraïm.

— Il est apprivoisé. Comment vous avez fait pour l'apprivoiser aussi bien ?

— Il lit dans mes pensées et il me fait confiance. Quand ils vous connaissent bien, les animaux – et les gens – sont presque tous gentils et amicaux.

Le petit était un peu abasourdi.

— Comment qu'il peut lire dans vos pensées ?

— C'est très facile. Tu pourrais aussi lire dans les siennes. Aimerais-tu apprendre à le faire ?

— Oh, ben ouais !

— Regarde-moi simplement dans les yeux... Voilà... Maintenant regarde-le de la même façon.

— Oh... Ouais... J crois qu'j'y arrive !

— *Bien sûr que tu y arrives ; et tu peux lire les miennes aussi... Tu vois ? Je ne parle pas à haute voix...*

— *Ah, oui ! C'est vrai ! Je lis vos pensées !*

— *Et moi les tiennes, tu vois comme c'est facile ?*

Avec le concours de Phil, Howe les initia à la transmission de pensée et les fit converser pendant une heure. Puis, pour calmer leur excitation, il passa encore une heure à leur raconter des histoires qui jouaient un rôle important dans leur formation. Il aida Phil à les endormir et s'en fut, ses animaux sur les talons.

Le lendemain matin, Phil se heurta d'emblée au scepticisme d'un de ses jeunes amis :

— Dites, monsieur, est-ce que j'ai rêvé toute cette histoire de vieux, de puma et de daim ?

— *Tu crois ?*

— *Mais... Vous êtes en train de le refaire !*

— *Absolument, et toi aussi. Va rassurer les autres, maintenant !*

Avant de regagner le camp, il leur conseilla de ne rien raconter aux bleus qui n'avaient pas encore effectué leur randonnée nocturne mais d'essayer au contraire leur nouveau

pouvoir sur tous les garçons qui avaient déjà participé à ce genre de sorties.

Tout se passa bien jusqu'au jour où l'un des garçons fut appelé au chevet de son père malade. Les Anciens se refusaient à lui faire subir un lavage de cerveau pour qu'il oublie son nouveau savoir ; ils préférèrent le suivre à la trace. Il finit par parler, et ses révélations alertèrent presque aussitôt la partie adverse. Howe donna à la patrouille télépathique l'ordre de redoubler de vigilance. Elle était capable de tenir en respect les individus mal intentionnés, mais n'était pas assez puissante pour s'opposer au reste : un incendie de forêt se déclara en pleine nuit, non loin du camp, en un point où le vent menaçait de le propager rapidement vers les installations. Nul être humain n'avait été repéré dans les parages, on se trouvait manifestement devant un attentat télécinétique. Mais ce que l'action à distance est capable de faire sur la matière, elle peut aussi le défaire. Moulton étouffa la flamme par la seule force de sa volonté, lui refusant le droit de brûler, contraignant ses vibrations à cesser.

Pour un temps, l'adversaire parut renoncer à nuire physiquement aux jeunes garçons. Mais il n'avait pas abandonné. Phil reçut un appel frénétique d'un des juniors : qu'il vienne immédiatement dans la tente, le chef de patrouille était très malade. Il le trouva en proie à l'hystérie, maîtrisé à grand-peine par ses camarades qui voulaient l'empêcher de se suicider. Il avait tenté de s'ouvrir la gorge avec son poignard et était devenu fou furieux lorsque l'un des garçons avait retenu sa main. Phil jugea rapidement la situation et lança un appel à Ben.

*« Ben, viens tout de suite, j'ai besoin de toi ! »*

Ben s'exécuta, s'élançant à travers les airs comme l'éclair. Quelques secondes plus tard, il franchit l'entrée de la tente en plein vol, avant même que Phil ait eu le temps de faire étendre le malade sur sa couchette et l'hypnotiser. Frappés de stupeur, les jeunes gens n'avaient pas même eu le temps de décider s'ils

avaient bel et bien vu voler le docteur, que ce dernier se tenait au chevet de leur camarade.

Ben salua Phil en rapport restreint, excluant les garçons :

« *Que se passe-t-il ?* »

« *Ils l'ont attaqué et presque démoli !* »

« *Comment ?* »

« *Ils se sont emparés de son esprit, mais je l'ai hypnotisé pour chasser l'usurpateur. Et qui crois-tu que c'était ?... Brinckley !* »

« *Non !* »

« *Soi-même. Prends le relais ici, moi je me mets en chasse, il me faut Brinckley ! Dis à l'Aîné de surveiller tous les garçons qui ont été sensibilisés à la télépathie. Je crains qu'ils ne soient très vulnérables tant que nous ne leur aurons pas appris les techniques de défense.* »

Il s'envola, laissant les garçons plus qu'à demi convaincus de la réalité de la lévitation !

Il n'avait parcouru que quelques centaines de mètres et continuait à prendre de la vitesse quand une voix familière résonna dans sa tête, cherchant le contact :

« *Phil, Phil ! Attends-moi !* »

Il ralentit un instant, une mince silhouette jaillit à ses côtés, une petite main se glissa dans la sienne.

« *Encore heureux que je sois en rapport permanent avec vous deux ! Tu serais allé traquer ce vieux machin sans moi !* »

Il parla à haute voix en essayant de jouer les vertus offensées :

— Si j'estimais ta présence nécessaire, je te ferais signe !

— Ta, ta, ta ! Mon œil, tiens ! Tu prends des risques en t'attaquant à lui tout seul. Et puis, tu sais bien que j'ai décidé de le jeter dans les marais !

Il soupira, résigné.

— Ma petite Jane, tu n'es qu'une goule assoiffée de sang et tu traverseras mille réincarnations avant d'accéder à la béatitude !

— Je me moque bien de la béatitude ; je veux la peau du vieux Brinckley !

— Alors, en route ! Accélérons un peu.

Ils survolaient le sud de la Sierra Madré, s'approchant rapidement de Los Angeles. Traversant la chaîne de montagnes puis la vallée de San Fernando, ils rasèrent le sommet du mont Hollywood et atterrirent sur la pelouse de la résidence privée du président de Western University. Brinckley aperçut – ou perçut – leur arrivée et tenta de prendre la fuite. Mais Phil l'empoigna. Il émit une pensée rapide à l'intention de Jane :

« *Ne t'en mêle pas, fillette ! Sauf si j'appelle au secours.* »

Brinckley ne s'avoua pas facilement vaincu. Son esprit se projeta en avant, tentant d'engloutir celui de Phil. Huxley se sentit faiblir et chancela sous cet assaut répugnant. Il avait l'impression d'être aspiré par des sables mouvants. Mais il se reprit et fit front.

Quand Phil eut paré au plus pressé avec Brinckley, il se redressa et s'essuya les mains pour se débarrasser des miasmes, de la vase dont l'avait souillé le contact avec cet esprit gluant.

— Allons-y, dit-il à Jane, le temps presse.

— Que lui as-tu fait ?

Elle ne pouvait détacher les yeux de la masse affalée sur le sol.

— Assez peu de chose. Je l'ai mis en stase. Il nous faut l'épargner car il se révélera utile en temps voulu. Allez, en route ! Partons avant de nous faire repérer.

Ils s'élançèrent, traînant à leur suite le corps de Brinckley, relié à eux par d'étroits liens télécinétiques. Ils firent halte au-dessus des nuages. Brinckley flottait à leurs côtés, hébété, l'œil fixe, la lippe pendante, le visage flasque et rose vide de toute expression.

« *Ben !* » émit Huxley. « *Ephraim Howe ! Ambrose ! A moi, à moi, vite !* »

« *J'arrive, Phil !* »

C'était la réponse de Coburn.

« *J'entends.* »

Cette pensée posée et profonde ne pouvait appartenir qu'à l'Aîné.

« *Que se passe-t-il mon garçon ? Dites-moi...* »

« *Pas le temps !* » lança Phil. « *Que tous ceux qui le peuvent et vous-même, ô Aîné, répondent à ma convocation. Urgence !* »

« *Nous arrivons.* »

La pensée n'avait rien perdu de son calme, de sa composition. Pourtant, la tente de Moulton s'ouvrit d'une double déchirure : Moulton et Howe avaient déjà perdu de vue le camp Mark Twain.

Fonçant droit devant eux, fendant l'espace, la poignée d'adeptes, de gardiens du feu sacré, répondait à l'appel. De mille kilomètres à la ronde, ils arrivaient, pigeons voyageurs fonçant vers le pigeonier. Les surveillants du camp, deux tiers de la petite équipe d'infirmières, mais aussi des individus éparpillés un peu partout sur le territoire des Etats-Unis. Ils répondaient à l'appel de Huxley et aussi au tocsin de l'Aîné, entendu pour la première fois depuis des millénaires. Telle maîtresse de maison éteignit ses fourneaux avant de disparaître dans les cieux. Un chauffeur de taxi arrêta son véhicule et abandonna sans un mot ses clients médusés. Au Shasta, des groupes de recherche qui avaient vécu en rapport constant et étroit se séparèrent, abandonnant des travaux bien-aimés pour partir – vite !

— Et maintenant, Philip ?

Howe s'était exprimé oralement, suspendant son vol comme il arrivait à la hauteur de Huxley.

Ce dernier désigna Brinckley d'un geste.

— Celui-là détient tout ce qu'il nous faut savoir pour porter un grand coup. Où est Maître Ling ?

— Mme Draper et lui restent en arrière pour garder le camp.

— J'ai besoin de lui ; se sent-elle capable de s'acquitter seule de la surveillance ?

Claire et mélodieuse, la voix de la bonne dame résonna dans la tête de Phil :

« *Je le puis.* »

« *Voici la tortue volante, mes canards !* »

Cette dernière pensée rayonnait la joie lisse, sans faille, d'où l'idée de mort était à tout jamais absente et qui caractérisait le vénérable Chinois.

Jane sentit comme un frôlement en esprit et Maître Ling se retrouva parmi eux, assis en tailleur dans le vide.

— Me voici. Mon corps suivra. Commençons la réunion.

Jane comprit alors qu'il était passé par le canal de son esprit à elle pour projeter son image devant leurs yeux. En attendant que son corps n'arrive en lévitant. Elle fut profondément flattée de ce qu'elle considéra comme une attention.

Huxley ne se fit pas prier :

— A travers l'esprit de celui-ci, – il désignait Brinckley, – j'en ai découvert bien d'autres avec lesquels il ne saurait y avoir de trêve. Il faut que nous les débusquions et que nous en finissions avec eux, avant qu'ils ne rassemblent leurs forces en apprenant ce qui lui est arrivé. Mais j'ai besoin d'aide. Maître, pourriez-vous l'examiner en élargissant le présent, je vous prie.

Ling leur avait enseigné la discrimination temporelle et la perception présente, il les avait entraînés à s'abstraire du temps pour être en mesure de distinguer la durée de l'éternité, mais il était extraordinairement plus capable que le meilleur de ses élèves. Il était capable de décomposer le battement d'aile d'une mouche en mille instants distincts, comme de saisir un millénaire d'un seul coup d'œil. Sa faculté de discrimination, dans le temps comme dans l'espace était entièrement dégagée des entraves de son métabolisme, voire de ses mensurations moléculaires.

Il entreprit de fouiller délicatement l'esprit de Brinckley, comme il aurait cherché un diamant dans un tas d'ordures. Rassemblant la totalité des supports mnémoniques de l'homme il embrassa l'ensemble de sa vie d'un coup d'œil unique. Jane fut bien étonnée de voir pour la première fois le sourire qu'elle croyait immuable se changer en une moue de dégoût. Ling avait laissé son propre esprit ouvert, pour tous ceux qui désiraient y lire, elle y jeta un coup d'œil et rompit aussitôt le contact. Puisque le monde contenait tant d'esprits vicieux et répugnants, elle préférait, tant qu'à faire, les rencontrer un par un quand la nécessité s'en ferait sentir, plutôt que de faire connaissance d'un seul coup avec cette immonde collection.

Le corps de Maître Ling rejoignit le groupe et se confondit avec sa projection.

Huxley, Howe, Moulton, et Bierce avaient suivi avec attention, le délicat travail du Chinois. Le visage impassible de Howe ne révélait rien de ses sentiments ; celui de Moulton, au contraire, auquel l'âge avait apporté une sensibilité androgyne, balançait d'un côté à l'autre, rythmant sa désapprobation d'une telle noirceur ; pour Bierce, il ressemblait plus que jamais à Mark Twain, un Twain assailli par la plus bouillante rage.

Maître Ling releva la tête.

— Oui, oui ! dit Moulton, je crois que nous devons agir, Ephraïm.

— Nous n'avons pas le choix, déclara Huxley sans prendre garde le moins du monde au fait qu'il bousculait l'ordre de préséance. Voulez-vous assigner les diverses missions, notre Aîné ?

Howe lui jeta un coup d'œil pénétrant.

— Non, Philip, non... C'est à vous de le faire... Continuez, je vous en prie.

La surprise interrompit un instant Huxley qui se reprit aussitôt :

— Vous allez m'aider, Maître Ling, Ben ?

— A ta disposition.

Il communia avec Ling, l'esprit de ce dernier lui révélant le nom de son adversaire et toutes les données dont il avait besoin.

— *Tu as compris ? Il te faut de l'aide ?*

— *Grand-père Stonebender suffira !*

— *Bon, vas-y, bon travail !*

— *C'est comme si c'était fait !*

Il se transforma en courant d'air.

— *Celui-ci est à vous, sénateur Moulton.*

— *Je sais.*

Et Moulton s'en fut.

Il distribua les tâches, individuellement ou deux par deux et tous se mirent en route pour faire ce qui devait être fait. Il n'y eut aucune discussion. Nombre d'entre eux savaient depuis bien longtemps, bien avant Huxley, qu'un jour viendrait où il faudrait passer à l'action. Mais ils avaient attendu avec une sérénité tranquille, occupés aux travaux du moment, que le temps amène les conditions à maturité.

Au fin fond d'un manoir de Long Island, dans un bureau sans fenêtre où la lumière du jour ne pénétrait jamais, habilement caché et gardé, précieusement meublé, cinq personnes s'étaient données rendez-vous. Trois hommes, une femme et une chose posée dans un fauteuil roulant. Cette dernière, en proie à une colère noire, foudroya ses quatre interlocuteurs d'un regard de ses yeux inexistantes – inexistantes car de son nez à sa chevelure, son front ne constituait qu'un renflement charnu, jaunâtre, lisse, sans yeux ni orbites...

Le plaid qui couvrait le bas du fauteuil masquait sans la cacher son absence de membres inférieurs.

La chose s'agrippa aux bras du fauteuil :

– Faut-il donc que je pense à tout à votre place, imbéciles ?  
– Sa voix était douceuse, mielleuse. – Vous, Arthurson, vous avez laissé Moulton passer son décret de Shasta devant le sénat, pauvre crétin.

L'épithète fut prononcée d'un ton caressant.

Arthurson s'agita sur son siège.

– J'ai sondé son esprit, le décret était inoffensif ! J'avais accepté en échange du projet de la vallée du Missouri. Je vous en avais parlé.

– Vous avez sondé son esprit, hein ? Dites plutôt qu'on vous a mené en bateau, pauvre type ! Shasta ! Un décret ! Quand vous mettrez-vous dans la boîte à ordures qui vous sert de crâne que rien de bon n'est jamais sorti du Shasta ?

– Comment aurais-je pu le deviner ? Je pensais au contraire que la présence d'un camp au flanc de la montagne risquait de les embarrasser.

– Mignable écervelé, un jour viendra où je pourrai me passer de vous. – Sans attendre que cette menace fasse son chemin dans les esprits, la chose poursuivit : – Passons à autre chose, nous devons agir pour réparer les dégâts. Puisqu'ils sont passés à l'attaque... Agnès...

– Oui, répondit la femme.

– Il va falloir monter le ton de vos sermons.

– Je fais de mon mieux.

— C'est loin d'être suffisant. Il me faut une vague d'hystérie religieuse pour la suppression de toutes les libertés avant la fin de l'été et la dispersion du camp du Shasta. Nous devons agir vite. Nous ne pouvons permettre qu'un tas de lois se mettent en travers de notre action.

— Cela ne se peut pas.

— Taisez-vous ! C'est parfaitement faisable. Votre église va recevoir cette semaine des fonds importants que vous utiliserez pour des émissions de télévision dans tout le pays. Au moment opportun, nous découvrirons un nouveau messie.

— Qui ?

— Le frère Artémis.

— Ce jeune plouc glapissant ! Et moi ? Que vais-je devenir là-dedans ?

— Vous ne serez pas oubliée. Mais vous ne sauriez prendre la tête du mouvement. Jamais le pays ne suivrait une femme pour la porter au pouvoir suprême. Vous conduirez tous deux une marche sur Washington et vous prendrez le pouvoir. Les « Fils de 76 » gonfleront vos rangs et se chargeront des combats de rue. Weems, c'est votre mission !

L'homme ainsi interpellé objecta :

— Il faudra trois, peut-être quatre mois pour les endoctriner.

— Je vous donne trois semaines, et mieux vaudrait pour vous que ce ne soit pas un échec.

Le dernier des trois hommes sortit de son silence :

— Où est l'urgence, chef ? On vous croirait saisi de panique pour quelques malheureux bambins !

— Je suis seul juge. Pour le moment, vous allez me machiner une série de grèves pour paralyser le pays lors de la marche sur Washington.

— Il me faudra des incidents.

— Vous les aurez ! Inquiétez-vous des syndicats, moi, je m'occupe des chambres de commerce. Il me faut une simple petite grève demain et je m'arrangerai pour que quatre ou cinq membres d'un piquet se fassent descendre à coups de fusil. La publicité est prête. Agnès nous fera un sermon là-dessus.

— En quel sens ?

Il leva au plafond ses yeux absents.

— Faut-il vraiment que je pense à tout ? C'est pourtant simple, réfléchissez un peu.

Celui qui avait parlé le dernier déposa précautionneusement son cigare avant de demander :

— Sans blague, qu'est-ce qui presse tant, chef ?

— Je vous l'ai dit.

— Non, non, non. Votre esprit est soigneusement fermé, et vous ne nous avez pas donné une chance de lire vos pensées jusqu'ici. Il y a des mois que vous étiez au courant, pour Shasta, pourquoi cette surexcitation soudaine ? Vous êtes sûr que vous ne perdez pas les pédales ? Allez, parlez ! Vous ne pensez tout de même pas que nous vous suivrons si vous perdez les pédales.

L'être sans yeux le regarda longtemps.

— Hanson, dit-il finalement d'une voix plus douce encore que de coutume. Il y a des mois que vous vous préparez, désirez-vous mesurer vos forces avec moi ?

L'autre regarda le bout de son cigare.

— Je n'y verrais aucun inconvénient.

— Nous y viendrons. Mais pas ce soir. Je n'ai plus le temps de choisir et de former de nouveaux lieutenants. Je vais donc vous dire ce qui me pousse à agir : je ne puis joindre Brinckley, il semble être hors circuit... Nous n'avons plus le temps.

— Exactement ! lança une voix nouvelle, vous n'avez plus de temps.

Les cinq sursautèrent comme des pantins et se tournèrent vers l'intrus. Côte à côte à l'entrée du bureau se tenaient Ephraim Howe et Jane Freeman.

Howe regarda la chose.

— J'ai longtemps désiré cette rencontre, lança-t-il joyeusement. Et je me suis réservé le plaisir de vous affronter en personne.

La créature quitta sa chaise roulante et se déplaça à travers les airs à la rencontre de Howe. Sa position comme son allure donnait un sentiment de malaise, comme si elle s'était déplacée sur des jambes invisibles. Howe lança un signal à Jane :

« Ça y est, ça commence ! Pouvez-vous vous charger de contenir les autres, mon enfant ? »

« *Je pense que oui.* »

« *J'y vais !* »

Howe fit appel à la totalité de ce qu'il avait pu apprendre en cent trente années de travail incessant pour la concentrer sur un problème unique de télécinétique. Il évita, refusa, le contact spirituel de la chose malfaisante qu'il affrontait, choisissant au contraire de s'attacher à la destruction de son enveloppe physique.

La chose s'immobilisa.

Lentement, lentement comme un scaphandrier trop bas descendu, comme une orange dans un presse-fruit, elle vit se contracter les limites de l'espace qu'elle occupait. Elle se retrouva enfermée dans une sphère invisible qui rétrécissait.

La chose se replia progressivement à la manière d'un fœtus. Les moignons de ses jambes jamais développées se plaquèrent contre son torse épais. La tête s'affaissa contre la poitrine pour échapper à la pression inexorable. L'espace d'un instant, rassemblant la totalité de ses forces perverses, elle tenta de résister. Jane, fut décontenancée, le cœur momentanément soulevé par ce ressac des forces du mal.

Mais Howe soutint ce déferlement sans même changer d'expression. La sphère rétrécit encore.

Le crâne sans yeux se fendit, aussitôt, la sphère atteignit les plus petites dimensions possibles ; une boule d'une cinquantaine de centimètres de diamètre flottait dans les airs, son aspect extérieur répugnant n'invitait guère à un examen plus approfondi.

Maintenant en place l'horrible gâchis, désormais inoffensif, avec une simple parcelle de son esprit, Howe s'enquit :

« *Ca va, mon enfant ?* »

« *Oui, notre Aîné, Maître Ling m'a prêté main forte quand j'en ai eu besoin.* »

« *J'y comptais... Passons aux autres.* »

A haute voix, il demanda :

— Que préférez-vous ? rejoindre votre chef ou oublier tout ce que vous savez ?

De sa main dressée, il faisait le geste d'écraser un objet imaginaire.

L'homme au cigare poussa un hurlement.

— Voilà qui est répondu ! dit Howe. Fort bien, Jane passez-les-moi l'un après l'autre.

Il opéra subtilement sur leurs esprits, effaçant comme on repasse un drap les replis minuscules de la matière qui représentaient l'enregistrement de leur expérience physique.

Quelques instants plus tard, il ne restait plus dans la pièce que quatre adultes sains d'esprits mais réduits à l'état mental de jeunes enfants – et un gâchis innommable sur le tapis...

Coburn pénétra dans une pièce sans y avoir été invité.

— L'école est finie, les enfants ! lança-t-il joyeusement. Je dis ça pour vous !

Il pointa le doigt vers l'un de ceux qui se trouvaient là. Une langue de feu jaillit de l'extrémité de ses phalanges et enveloppa son adversaire.

— Oui, et pour vous ! – La flamme jaillit une nouvelle fois. – Et vous !

Un troisième ennemi fut cautérisé à jamais.

Le frère Artémis, « instrument de la colère de Dieu », faisait face aux caméras de télévision.

— Si je mens, tonnait-il, que le Seigneur me fasse mourir à l'instant !

Le médecin légiste qui diagnostiqua une crise cardiaque aurait été bien en peine d'expliquer l'odeur de roussi que dégageait la dépouille mortelle...

Une réunion politique fut suspendue parce que l'orateur principal ne vint jamais. Un colporteur anonyme fut découvert mort, effondré sur son plateau de bonbons et de crayons. Le patron de dix-neuf sociétés de premier plan plongea ses secrétaires dans une terreur hystérique lorsque, au beau milieu d'une lettre qu'il était occupé à dicter, il s'interrompit pour dialoguer avec le vide, avant de sombrer dans un gâtisme enjoué. Une étoile fameuse du grand et du petit écran disparut. Les journaux sortirent rapidement des tiroirs la nécrologie de

sept membres du Congrès, de plusieurs magistrats de haut rang et de deux gouverneurs d'Etat.

Ce soir-là, on chanta autour du feu de camp, en l'absence du directeur Moulton. C'est qu'il assistait à une conférence générale des adeptes, rassemblés en chair et en os, pour la première fois depuis bien des années.

En pénétrant dans l'immense pièce, Jane jeta les yeux de droite et de gauche.

— Où est Maître Ling ? demanda-t-elle à l'Aîné.

Il la dévisagea un moment. Pour la première fois depuis leur rencontre qui remontait maintenant à plus de deux ans, elle trouva qu'il semblait décontenancé.

— Mon enfant, dit-il doucement, vous vous serez bien rendu compte que Maître Ling ne demeurerait avec nous que pour nous rendre service. La crise qu'il attendait a eu lieu ; le reste de la tâche nous incombe désormais.

Elle porta une main à sa gorge.

— Il est... Vous voulez dire...

— Il était très vieux et très, très las. Depuis quelque quarante ans, son cœur ne battait plus, son corps ne fonctionnait plus, que par un effort constant de sa volonté.

— Mais il aurait pu rajeunir, régénérer !

— Il ne le souhaitait pas. Nous ne pouvions espérer qu'il resterait indéfiniment parmi nous, une fois atteinte la maturité.

— Non... — Elle mordit ses lèvres qui tremblaient.

— Non, c'est vrai. Nous sommes des enfants et d'autres devoirs l'appellent, mais... Oh, Ling, Ling, Maître Ling ! »

Elle posa la tête sur l'épaule d'Ephraïm.

« *Pourquoi pleures-tu, Petite-Fleur ?* »

Elle dressa brusquement la tête :

« *Maître Ling !* »

« *Ce qui a été ne peut-il être encore ? Existe-t-il un passé, un avenir ? As-tu si mal retenu mes leçons ? Ne suis-je point aujourd'hui avec toi comme toujours, et à jamais ?* »

Elle éprouva jusqu'au fond d'elle-même la joie intemporelle qui vibrait dans cette pensée, l'amour enthousiaste de la vie qui était le sceau du gentil Chinois.

Elle pressa les mains de Howe entre les siennes.

— Pardon, demanda-t-elle, j'avais tort.

Elle se détendit, comme le lui avait appris Ling, laissant sa conscience s'enfoncer dans la rêverie qui embrasse le temps entier en un unique à-présent dont la mort est absente.

Voyant qu'elle était apaisée, Howe tourna son attention vers la conférence.

Projetant son esprit de l'avant, il réunit tous les adeptes dans le réseau télépathique de la conférence générale.

*« Je pense que vous savez tous pourquoi nous sommes réunis. J'ai rempli ma tâche ; nous entrons dans une période nouvelle – plus active, pour laquelle des qualités autres que les miennes seront nécessaires. Je vous ai appelés pour vous informer du choix que j'ai fait d'un successeur et vous demander votre avis. »*

Huxley éprouvait de curieuses difficultés à suivre la pensée de l'Aîné. L'effort m'aura épuisé, songea-t-il.

Mais Howe poursuivait :

*« Qu'il en soit ainsi ; nous sommes d'accord. »*

Il regarda Huxley.

*« Philip, acceptez-vous cette charge ? »*

— Quoi ! ? !

— Vous voilà notre Aîné, désormais, l'assentiment est général.

— Mais... Je ne suis pas prêt.

— Nous pensons que si, répondit Howe d'un ton égal. Vos talents correspondent à nos besoins présents. Les responsabilités vous conduiront à la maturité.

*« Du courage, mon gars ! »*

C'était un message privé de Coburn.

*« C'est bien, Phil... »*

Jane, cette fois.

Il crut un instant entendre le petit rire sec de Ling manifestant son accord.

— Je vais essayer, répondit-il enfin.

Le dernier jour du camp, Jane était assise avec Mme Draper sur une terrasse de la demeure souterraine, face à la vallée. Elle

poussa un soupir. Mme Draper leva le nez de son tricot et sourit.

— Etes-vous triste que le camp se termine ?

— Oh, non, contraire !

— Qu'y a-t-il, alors ?

— Je songeais... Tout le mal qu'il a fallu se donner pour créer ce camp... Ensuite sont venus les efforts pour le protéger, pour que tout se passe bien. Demain, ces garçons rentrent chez eux. Là, il faudra les surveiller encore, chacun individuellement, jusqu'à ce qu'ils soient devenus assez forts pour assurer leur propre protection contre toutes les choses malfaisantes qui existent encore dans le monde. L'année prochaine, une nouvelle moisson lèvera. Puis une autre, et encore une autre... N'y a-t-il donc pas de fin ?

— Bien sûr qu'il y a une fin ! Avez-vous oublié les registres et ce qu'il advint des Anciens ? Quand nous aurons fait ce que nous avons à faire ici, nous nous transporterons en un lieu où d'autres tâches nous attendent. La race humaine ne restera pas ici à jamais.

— Ça semble sans fin !

— Oui, quand on y pense de cette façon, mon enfant. Mais pour que tout cela semble court et intéressant, il suffit de penser à l'avenir immédiat. Vous, par exemple, qu'est-ce que vous allez faire maintenant ?

— Moi ?

Jane eut l'air perplexe ; son visage s'éclaircit :

— Ma foi... ma foi, je vais me marier !

— C'est bien ce que je pensais.

Et les aiguilles à tricoter reprurent leur cliquetis.

## XIII

### ...ET LA VÉRITÉ VOUS LIBÉRERA.

La terre poursuivait sa ronde autour du soleil. Les saisons succédaient aux saisons. Le soleil éclairait encore les versants de la montagne, les collines étaient vertes et les vallées profuses. Le fleuve se frayait un passage jusqu'au cœur de l'océan, gravissait les nuages et retombait en pluie sur les collines. Les troupeaux paissaient les plaines brunes. Le renard guettait le lièvre dans les fourrés. Les marées s'enflaient au gré de la lune et la mouette picorait leurs traces humides sur le sable. La terre était juste, la terre était pleine ; elle grouillait, débordait, de vie comme un torrent en crue, elle se grisait de vie.

Nulle trace d'homme.

Sur les sommets aériens, au cœur des plaines, dans le fouillis des jungles vertes, nulle trace d'homme. Hante, cherche, fouille, sonde, appelle –, hurle. Rien. Dans les entrailles de la terre, où il passa ; nulle trace d'homme. Dans les profondeurs troubles de la mer, nulle trace.

L'homme s'en est allé. Sa demeure se dresse, vide, la porte est ouverte.

Un grand singe, avec un cerveau trop lourd pour ses besoins et comme embarrassé d'une âme, a quitté sa bande pour le refuge du sommet qui domine la jungle. Heure après heure, il a escaladé, poussé par un besoin qu'il saisit mal. Il a trouvé un endroit où se reposer. Il domine le vert moutonnement des arbres de son enfance, plus haut qu'aucun membre de la bande n'est jamais monté. Là, sur une vaste pierre plate que le soleil a réchauffée, il s'étend et s'endort.

Mais son sommeil est agité. Il rêve des rêves étranges qui ne ressemblent à rien de ce qu'il a connu. Il se réveille. La tête lui fait mal.

Il faudra bien des générations pour qu'un de sa lignée comprenne ce qu'ont déposé en ce lieu ceux qui s'en sont allés.

# UN HOMME

Qu'on ne s'en prenne pas aux Martiens. La race humaine aurait bien fini par créer la plasto-biologie par ses propres moyens.

Qu'on pense aux races les plus anciennes reconnues par le Kennel Club – des géants glandulaires, Saint-Bernard et autres Grand Danois –, aux ridicules petites atrocités qui ont nom Chihuahua ou Pékinois. Qu'on n'oublie pas les poissons d'aquarium, voiles et télescopes...

Dès que le docteur Morgan eût créé de nouvelles races de mouches en utilisant les rayons X pour jouer au football avec leurs chromosomes, le mal était fait. Et la troisième génération de survivants d'Hiroshima ne nous a rien appris de nouveau : pauvres monstres qui ne purent que vulgariser l'état des connaissances dans le domaine de la génétique.

Mr. et Mrs. Bronson van Vogel ne se souciaient guère de réforme sociale lorsqu'ils prirent le chemin de l'élevage de Phoenix ; Mr. Van Vogel voulait seulement acheter un Pégase. Il en avait parlé au petit déjeuner.

— Tu es prise, ce matin, ma chérie ?

— Pas précisément, pourquoi ?

— J'aimerais faire un saut en Arizona et commander un Pégase.

— Un Pégase ? Un cheval volant ? Pourquoi donc, mon amour ?

Il avait souri.

— Comme ça, pour s'amuser. Pudgy Dodge s'est amené au club, hier, avec un Dobermann à six pattes – il faisait bien deux mètres de long. C'était pas mal mais il en faisait un tel plat que j'aimerais lui donner une leçon. Imagine un peu, Martha : j'atterris sur l'héliport du club, chevauchant ma monture ailée ! Il en baverait des ronds de chapeau.

Elle détourna les yeux du rivage pour poser un regard indulgent sur son époux. Elle ne s'en laissait pas conter : ce serait cher. Mais Brownie était si mignon !

— Quand partons-nous ?

Ils se posèrent deux heures plus tôt qu'ils n'avaient décollé. L'enseigne proclamait, en lettres de quinze mètres de haut :

## ELEVAGE DE PHOENIX

GENETIQUE CONTROLEE – MAIN-D'ŒUVRE DE LOUAGE

Elle s'étonna :

— Main-d'œuvre ? Je croyais que cette boîte était spécialisée dans la mise au point d'animaux nouveaux.

— La mise au point et la production, s'empressa-t-il d'expliquer, ravi de son importance, la distribution est assurée par la société mère, TRAVAILLEURS, S.A. Tu devrais le savoir : tu es propriétaire d'un bon paquet d'actions de TRAVAILLEURS.

— Tu veux dire que je suis propriétaire de tout un tas de singes ?

— Peut-être que je ne te l'avais pas dit. Haskell et moi...

Il se pencha en avant et annonça à la tour de contrôle qu'il allait procéder à un atterrissage manuel ; il était assez imbu de ses qualités de pilote.

Il déconnecta le pilote-robot et ajouta, brièvement parce qu'il concentrait son attention sur les opérations d'atterrissage :

— Haskell et moi avons réinvesti tes dividendes de GENERAL ATOMICS dans TRAVAILLEURS, S.A. Diversification... Il reste pas mal de sale boulot pour les anthropoïdes.

Il enfonça les commandes, le hurlement des réacteurs avant empêcha toute conversation.

Bronson avait prévenu de leur arrivée pendant le vol ; on les attendait – pas de tapis rouge ou de laquais à la française, mais c'était bien le genre d'impression que le directeur de l'établissement cherchait à leur donner.

— Mr. van Vogel *et Madame* ; quel honneur pour nous !

Il les guida jusqu'à un petit mais luxueux monoco. Ils quittèrent le terrain, empruntèrent une rampe inclinée et gagnèrent les bureaux de l'entreprise, dans le bâtiment administratif. Le directeur, un certain Blakesly, ne se détendit qu'une fois qu'il les eut fait asseoir autour de la fontaine qui occupait le centre de la réception, non sans leur faire accepter des cigarettes et des boissons fraîches.

Toutes ces attentions agaçaient Bronson van Vogel qui les savaient dues à la position de sa femme dans le *Who's who* ? Il préférait les gens qui lui permettaient de, se convaincre qu'il avait inventé la fortune des Briggs et ne s'était pas contenté de l'épouser.

— Nous sommes venus parler affaire, Blakesly. J'ai une commande pour vous.

— Certes, nos installations sont tout entières à votre disposition. De quoi s'agit-il, monsieur ?

— Je veux que vous me fabriquiez un Pégase.

— Un Pégase ? Un cheval volant ?

— Exactement.

Blakesly fit la moue.

— Vous désirez vraiment un Pégase, un cheval capable de voler, comme la créature mythologique ?

— Oui, oui, c'est ce que j'ai dit.

— Vous me mettez dans l'embarras, monsieur van Vogel. Je suppose qu'il s'agit d'un cadeau pour Madame, quelque chose d'unique. Que diriez-vous d'un éléphant nain – dix centimètres de haut, parfaitement propre, sachant lire et écrire, une merveille d'intelligence ?

— Est-ce qu'il parle ? demanda Mrs. van Vogel.

— Eh bien, chère madame, ses cordes vocales – et sa langue – il n'a pas été conçu pour la parole. Mais, si vous y tenez, je verrai ce que peuvent faire nos plasticiens.

— Ecoute, Martha...

— Tu peux avoir ton Pégase, Brownie, mais je crois que j'aimerais bien ce mini-éléphant. Puis-je le voir ?

— Mais, certainement ! Hartstone !

La réponse semblait venir de nulle part.

— Oui, patron ?

— Amenez Napoléon à la réception.

— Tout de suite, monsieur.

— Maintenant, en ce qui concerne votre Pégase, monsieur van Vogel... Je prévois des difficultés, mais il me faut l'avis d'un expert. Le docteur Cargrew est le cœur de notre entreprise, le plus éminent bio-designer du monde d'aujourd'hui – parmi les Terriens, bien sûr. Il éleva la voix pour activer les relais. – Docteur Cargrew !

— Qu'y a-t-il, monsieur Blakesly ?

— Pourriez-vous me faire l'honneur de me rejoindre dans mes bureaux ?

— Je suis occupé. Plus tard.

Blakesly s'excusa, passa dans son bureau et revint en annonçant que le docteur n'allait pas tarder. Entre temps, Napoléon fit son entrée. Les proportions de ses nobles ancêtres se retrouvaient toutes chez lui en miniature ; on aurait dit une statuette miraculeusement animée.

Il fit trois pas mesurés dans la pièce de réception puis salua chacun de la trompe. Pour saluer Mrs. van Vogel, il fit en outre une génuflexion.

Elle gloussa.

— Oh, comme il est mignon ! Viens ici, Napoléon.

L'éléphant regarda Blakesly qui hocha du chef. De sa démarche mesurée il alla poser sa trompe sur les genoux de la jeune femme. Elle lui gratta les oreilles, et il poussa un gémissement de plaisir.

— Montre à la dame que tu sais écrire, lança Blakesly ; va chercher tes affaires dans mon bureau.

Napoléon attendit qu'elle eut fini de gratter une zone particulièrement gratifiante puis sortit lentement, pour revenir presque aussitôt portant plusieurs feuilles d'un papier blanc et épais et un crayon démesuré. Il étala une feuille de papier devant Mrs. van Vogel, la maintint délicatement avec une patte de devant et, saisissant le crayon dans sa trompe, il écrivit en grosses lettres d'imprimerie un peu tremblées : « VOUS ME PLAISEZ. »

— Quel amour ! – Elle se mit à genoux et lui passa les bras autour du cou. – Il me le faut. Combien vaut-il ?

— Napoléon fait partie d'un tirage limité à six, dit posément Blakesly. En désirez-vous l'exclusivité ou les autres pourront-ils être vendus ?

— Oh, cela m'est égal. Je ne veux que Napie. Puis-je lui écrire un mot ?

— Certainement, madame van Vogel. A condition d'utiliser de grosses lettres d'imprimerie et de vous en tenir à l'anglais de base. Napoléon le possède presque tout entier. Sans exclusivité, son prix est de trois cent cinquante mille dollars. Cela comprend cinq ans de soins de son vétérinaire particulier.

— Donne un chèque à Monsieur, Brownie, lança-t-elle par-dessus son épaule.

— Mais, Martha...

— Ne m'ennuie pas, Brownie.

Elle se retourna vers le petit animal et entreprit de tracer un message en capitales. C'est tout juste si elle leva les yeux quand Cargrew fit son entrée.

C'était un personnage assez glacial, enveloppé d'une combinaison blanche et portant calotte. Sa poignée de main était brusque. Il alluma une cigarette et s'assit. Blakesly se lança dans une explication.

Cargrew secoua la tête.

— C'est une impossibilité physique.

Van Vogel se leva.

— Je me rends compte, dit-il, que j'aurais mieux fait de m'adresser aux établissements *Vineuve*. Je suis venu ici parce que nous avons des intérêts dans l'affaire et parce que j'étais assez naïf pour avaler votre baratin publicitaire.

— Asseyez-vous, jeune homme, lança Cargrew. Libre à vous de vous adresser à ce ramassis d'incapables si cela vous chante —, mais je vous avertis qu'ils seraient bien en peine de donner des cornes à une vache. Commencez par m'écouter.

« Nous sommes en mesure de concevoir, de réaliser et de faire vivre à peu près n'importe quoi. Je pourrais vous fabriquer un être vivant — pour ne pas dire un *animal* — de la forme de cette table. Cela ne servirait absolument à rien, mais cela vivrait. Cela ingérerait de la nourriture, cela consommerait une certaine quantité d'énergie chimique, produirait diverses sécrétions et

excrétions et ferait preuve d'irritabilité. Mais ce serait une réalisation inepte. Mécaniquement parlant, une table et un animal sont deux choses différentes. Leurs fonctions diffèrent et, par conséquent, leurs formes sont différentes. Je peux donc vous fabriquer un cheval ailé...

— Vous venez de dire que vous ne pouviez pas...

— Ne m'interrompez pas. Je suis en mesure de fabriquer un cheval ailé qui aura exactement l'allure de ceux qu'on voit dans les contes de fées. Si vous êtes prêt à payer, je le ferai, les affaires sont les affaires. Mais il sera incapable de voler.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'il ne sera pas construit pour cela. Les anciens qui l'ont fait sortir de leur imagination ignoraient tout de l'aérodynamisme et de la biologie. Ils ont collé des ailes à un cheval, c'est exactement ça, collé, avec de la colle, comme pour une maquette en carton. Ça ne suffit pas à en faire une machine volante. Souvenez-vous, mon petit, qu'un animal est avant tout une machine – un moteur à combustion doté d'un ensemble de commandes actionnant une série de relais et de leviers hydrauliques, selon des lois physiques rigides. L'aérodynamique, vous connaissez ?

— Ne suis-je pas pilote ?

— Mmmm... Eh bien, cherchez donc à comprendre ce qui suit : le cheval n'est pas équipé du moteur qui lui permettrait de voler. Il carbure au foin, ce qui n'est guère efficace. Supposons que nous tripatouillions les entrailles d'un cheval jusqu'à le rendre susceptible de se nourrir de sucre pur – comme une abeille – il disposerait peut-être alors de l'énergie nécessaire au vol sur de courtes distances. Mais il ne ressemblerait pas pour autant au Pégase de la mythologie. Ses muscles de vol auraient besoin d'une attache, un bréchet de trois mètres ! Il lui faudrait probablement jusqu'à dix mètres d'envergure. Au repos, ses ailes le recouvriraient comme une tente. On se heurte au fameux problème du cube et du carré.

— Pardon ?

Cargrew eut un geste d'impatience.

— La portance est égale au carré d'une dimension donnée, l'inertie au cube de cette dimension... Pour ne pas trop bousiller

les proportions, il faudrait que je vous fasse un Pégase de la taille d'un chat...

— Non, je veux pouvoir le monter. L'envergure m'importe peu et je fermerai les yeux sur le bréchet. Quand puis-je prendre livraison ?

Cargrew haussa les épaules avec dégoût avant de répondre :

— Il va falloir que je consulte B'na Kreeth.

Il émit divers sifflements et gazouillis et un pan de mur sembla se dissoudre sous leurs yeux, révélant un laboratoire. Un Martien se tenait au premier plan de l'écran tridimensionnel.

Quand cette créature entreprit de répondre aux gazouillis de Cargrew, Mrs. van Vogel leva les yeux mais les détourna aussitôt. Elle savait bien que c'était ridicule, mais elle ne pouvait soutenir la vue d'un Martien. Et ceux qui avaient modifié leur apparence pour se rendre quasi-humains la dégoûtaient plus encore.

Après un échange de gestes et de gazouillis qui dura bien une minute, Cargrew se retourna vers van Vogel.

— B'na estime que vous feriez mieux de renoncer ; cela prendrait trop longtemps. Il demande si vous vous contenteriez d'une magnifique licorne, voire d'un couple, reproducteurs garantis.

— N'essayez pas de me refiler vos rossignols. Combien de temps pour le Pégase ?

Après une nouvelle conversation en grincements de porte Cargrew répondit :

— Probablement dix ans, pas plus de seize en tout cas.

— Dix ans ! Mais c'est ridicule !

Cargrew ne déguisa pas son impatience.

— Moi, je vous aurais dit cinquante ans ! Mais si B'na s'engage à le faire en trois à cinq générations c'est qu'il en est capable. B'na est le meilleur bio-microchirurgien de nos deux planètes. Ses interventions sur les chromosomes sont sans égales. Après tout, jeune homme, la nature mettrait probablement un million d'années à atteindre le même résultat, à supposer qu'elle y parvienne. Croyez-vous donc que votre argent suffise à acheter des miracles ?

Van Vogel eut l'élégance de s'avouer vaincu.

— Excusez-moi, docteur. N'en parlons plus. Je ne peux vraiment pas attendre dix ans. Si nous revenions à la première possibilité. Vous disiez pouvoir réaliser un Pégase de livres d'images, pourvu que je ne désire pas le faire voler. Pourrais-je le monter ? Au sol, bien sûr ?

— Absolument. Je ne vous le conseillerai pas pour jouer au polo mais vous pourrez le monter.

— Mon choix est donc fait. Pourriez-vous demander à Benny Creeth ou je ne sais plus trop quoi combien de temps cela prendrait ?

L'écran et l'image du Martien avaient déjà disparu.

— Je n'ai pas besoin de le lui demander, rétorque Cargrew, c'est mon travail. Une simple manipulation. Nous n'avons besoin de B'na qu'en cas de transplantation de gènes. Je suis en mesure de vous fournir votre animal en dix-huit mois.

— N'y-a-t-il pas moyen de faire plus vite ?

— Mais qu'est-ce que vous croyez ! Il faut onze mois pour faire un poulain nouveau-né. Il me faut un mois de préparation et de conception. Le quatrième jour, l'embryon sera retiré de la matrice pour être placé dans une capsule pour une gestation extra-utérine. J'opérerai dix à douze fois en onze mois pour pratiquer les divers transplants et greffes nécessaires. D'ici un an, nous aurons donc un petit poulain ailé. Il faudra bien six mois encore pour que je vous livre un Pégase adulte.

— C'est entendu, je le prends.

Cargrew traça quelques notes qu'il lut : « Un cheval ailé, incapable de voler ou de se reproduire. Race à votre choix – je suggère un arabe. Ailes du modèle condor, en blanc. » Il passa la feuille à Vogel.

— Apposez votre paraphe là-dessus et nous pourrons commencer sans attendre la signature du contrat en bonne et due forme.

— Tope-là ! lança van Vogel. Combien cela me coûtera-t-il ?

Il inscrivit ses initiales sous celles de Cargrew.

Ce dernier rajouta quelques notes et tendit le feuillet à Blakesly – tant d'heures de spécialiste, tant d'heures de techniciens, achats, frais généraux. Il avait légèrement gonflé les chiffres pour financer les recherches personnelles qu'il ne

manquerait pas d'effectuer dans le cadre de cette commande ; il n'en fut pas moins surpris du chiffre final auquel Blakesly jugea bon d'arriver :

— Cela fera deux millions de dollars en chiffres ronds.

Van Vogel hésita ; sa femme avait levé les yeux en entendant parler d'argent mais elle les reporta aussitôt sur l'éléphant savant.

Blakesly se hâta d'ajouter :

— Il s'agit, bien sûr, du prix d'une création exclusive.

— Bien entendu, acquiesça van Vogel, reportant les chiffres sur le feuillet.

Van Vogel était prêt à repartir mais son épouse insista pour voir « les singes » comme elle s'entêtait à nommer les travailleurs anthropoïdes. Elle avait été intriguée de découvrir qu'elle était en grande partie propriétaire de ces sous-hommes. Blakesly fut trop heureux de proposer une visite des laboratoires dans lesquels les travailleurs étaient mis au point à partir de véritables singes.

Ils occupaient sept bâtiments, les « sept jours de la création ». Le « Premier jour » était un vaste bâtiment qu'occupaient Cargrew, son équipe, ses salles d'opération, ses incubateurs et ses laboratoires. Fascinée et horrifiée, Martha ne pouvait détacher les yeux des organes et des embryons maintenus en vie *in vitro* par un ensemble de machines ; de tubes de verre et de métal et de systèmes circulatoires commandés par des moniteurs électroniques de haute précision.

La technique l'avait toujours laissée froide : elle trouvait cela déprimant. Elle était sur le point d'envoyer promener la plasto-biologie et toutes ses horreurs quand Napoléon la tira opportunément par la jupe pour lui rappeler qu'elle avait aussi ses bons côtés.

Ils évitèrent le « Second jour » qui abritait B'na Kreeth et ses collègues de même race.

— Nous ne saurions survivre dans leur élément, expliqua Blakesly.

Van Vogel hocha du chef et Martha pressa le pas ; elle se passait volontiers des Martiens.

Les bâtiments suivants étaient tous consacrés à la production des travailleurs destinés à la vente. Le « Troisième jour » abritait les laboratoires où l'on mettait au point les nouvelles variétés que nécessitaient sans cesse les modifications de la demande de main d'œuvre. Le « Quatrième jour » était un immense bâtiment qui abritait les chaînes d'incubateurs où tous les types d'anthropoïdes commerciaux étaient produits en série. Blakesly expliqua qu'ils étaient parvenus à se passer entièrement de la gestation et de l'accouchement naturels.

— Cette politique nous permet un contrôle précis des diverses modifications – la taille par exemple – et représente une économie de centaines de milliers d'heures de travail des anthropoïdes femelles.

Martha van Vogel fut aux anges quand ils arrivèrent au « Cinquième jour ». C'était la maternelle, le jardin d'enfants où les petits travailleurs apprenaient à parler et subissaient les divers conditionnements nécessaires au rôle social qu'on leur réservait. Ils s'occupaient à des tâches simples : triage de boutons, pâtes de sable, etc... Tout travail rapide et efficace était récompensé d'un bonbon.

Au « Sixième jour » on complétait l'éducation des anthropoïdes. Chacun d'entre eux y apprenait le métier semi-qualifié qui serait désormais le sien, nettoyage, terrassement, désherbage, émondage, cueillette, etc.

— Un seul exploitant, avec l'aide de trois néo-chimpanzés, est aujourd'hui en mesure de produire autant de légumes que douze personnes employées sur une ferme à l'ancienne mode, affirma Blakesly. C'est qu'ils *adorent* le travail, positivement, quand nous en avons fini avec eux.

Ils admirèrent les tâches incroyablement pénibles dont étaient capables de s'acquitter les gorilles modifiés et s'arrêtèrent au passage pour contempler les minuscules néo-capucins qui s'affairaient à cueillir des fruits au sommet des arbres ; puis ils gagnèrent le « Septième jour ».

C'était un bâtiment où l'on pratiquait des mutations génétiques à l'aide d'appareils radioactifs et il se trouvait donc quelque peu à l'écart des autres. Le trottoir roulant était en réfection et il leur fallut donc marcher. Ce détour les fit passer

devant des enclos et des gourbis réservés aux travailleurs. Quelques anthropoïdes se massèrent derrière le treillage et leur adressèrent de grands cris :

— Cigaouette, cigaouette ! Sivouplaît, m'dame ! Sivouplaît, m'sieur !

— Que crient-ils ? s'enquit Martha van Vogel.

— Ils demandent des cigarettes, expliqua Blakesly, vaguement ennuyé. Ils savent bien que cela ne se fait pas, mais ce sont de vrais enfants... Je vais les faire cesser.

S'approchant de la clôture, il s'adressa à un vieux mâle.

— Eh, contremaître ! Faites-moi taire ces rombiers-là.

— O.K., patron, acquiesça le vieux qui entreprit de repousser les travailleurs les plus proches de lui. Allez, les gars, fichez le camp, fichez le camp !

— Mais j'ai des cigarettes, protesta Mrs. van Vogel, et je serais trop heureuse de pouvoir leur en distribuer quelques-unes.

— Il ne faut pas les gêner, lui répondit le directeur. On leur apprend que seul le travail peut leur procurer de petits luxes. Je vous dois des excuses en leur nom : ceux qui sont dans ces enclos sont vieux et ils oublient peu à peu les bonnes manières.

Négligeant de répondre, elle s'approcha encore de la clôture, jusqu'à l'endroit où s'appuyait un vieux néo-chimpanzé, écarquillant sur eux des yeux doux et tragiques de gosse à la vitrine d'un pâtissier. Il n'avait pris aucune part à la bruyante mendicité de ses congénères, aussi le contremaître l'avait-il laissé en paix.

— Voudriez-vous une cigarette ? lui demanda-t-elle.

— Sivouplaît, m'dame.

Elle en alluma une qu'il reçut avec une grâce un peu gauche. Il aspira une profonde bouffée qui lui emplit les poumons et laissa la fumée filtrer par ses larges narines. Timidement, il dit :

— Merci, m'dame, moi Jerry.

— Enchanté, Jerry.

— Salut, m'dame.

Il fit une profonde révérence, les genoux ployés, la tête rentrée dans les épaules, les mains croisées sur la poitrine.

— Allons, viens, Martha !

Son époux et Blakesly s'étaient approchés dans son dos.

— Un instant, répondit-elle. Brownie, je te présente mon ami Jerry. Tu ne trouves pas qu'il ressemble tout à fait à l'oncle Albert ? Si ce n'est son air triste. Qu'est-ce qui vous rend malheureux, Jerry ?

— Ils ne comprennent pas les idées abstraites, intervint Blakesly.

Mais Jerry allait le surprendre.

— Jerry triste, annonça-t-il d'un ton tellement lugubre que Martha ne sut plus si elle devait rire ou pleurer.

— Pourquoi, Jerry, demanda-t-elle gentiment, pourquoi êtes-vous si triste ?

— Pas travail, déclara-t-il. Pas cigouette. Pas bonbon. Pas travail.

— Ce sont de vieux travailleurs qui ont cessé d'être utiles, répéta Blakesly. L'oisiveté leur pèse, mais nous n'avons rien à leur faire faire.

— Et alors ? Pourquoi ne leur faites vous pas trier des boutons, ou faire le genre de tâches que vous confiez aux bébés ?

— Ils n'en sont même plus capables, rétorqua-t-il, ils sont séniles. »

— Jerry n'est pas sénile, vous l'avez entendu parler !

— Ma foi, peut-être que non. Attendez un peu. — Il se tourna vers l'homme-singe, qui s'était accroupi pour gratter Napoléon d'un long doigt passé à travers le treillage. — Eh là, mon gars, viens ici !

Fouillant le pelage qui couvrait le cou du travailleur, Blakesly s'empara d'une mince chaîne d'acier où pendait une petite plaque de métal qu'il entreprit de déchiffrer.

— Vous avez raison, reconnut-il. Il n'a pas dépassé l'âge de la retraite mais sa vue est mauvaise. Je me souviens de ce contingent ; cataractes — une mutation secondaire que nous n'avions pas prévue.

Il haussa les épaules.

— Mais ce n'est pas une raison pour le laisser se dessécher dans l'oisiveté.

— Vraiment, Mrs. van Vogel, vous avez tort de vous en faire. Ils ne séjournent guère dans ces enclos... Quelques jours, tout au plus.

— Ah, répondit-elle, un peu amadouée, vous disposez d'un établissement de retraite. Est-ce que vous les occupez ? Vous devriez, en tout cas. Jerry veut du travail ; n'est-ce pas, Jerry ?

Le néo-singe avait désespérément tenté de suivre la conversation. Il saisit la signification de la dernière phrase et sourit de toutes ses dents.

— Jerry travaille ! Ouais, mon gars ! Bon travailleur.

Il plia les doigts et montra ses poings fermés.

Blakesly commençait à en avoir par-dessus la tête.

— Ecoutez, Mrs. van Vogel, il serait parfaitement inutile de... C'est-à-dire que, voyez-vous...

Il s'interrompit.

Van Vogel les avait écoutés avec une irritation croissante. Les accès d'enthousiasme le barbaient, à moins qu'ils en correspondissent à ses propres centres d'intérêt. De plus, il commençait d'en vouloir à Blakesly, comme si ce dernier était responsable de son coûteux caprice que son épouse, il le sentait bien, n'allait pas manquer de lui faire payer, oh ! très gentiment...

Ces deux-là l'ennuyaient, et il intervint donc, avec une remarque parfaitement déplacée :

— Ne fais pas l'imbécile, Martha. Pas de retraite pour ces vieux singes, on les liquide.

Elle mit un certain temps à se pénétrer du sens de ces paroles mais, une fois fait, elle en fut furieuse.

— Que... quoi ! Ça alors ! Jamais je n'ai entendu une chose pareille ! Vous devriez avoir honte ! Vous... vous... Vous tueriez votre propre grand-mère !

— Voyons, Mrs. van Vogel, je vous en prie...

— Il n'y a pas de « Mrs. van Vogel » qui tienne ! Cela doit cesser, vous m'entendez ! — Elle parcourut les enclos des yeux, avec leurs centaines de vieux travailleurs condamnés... — C'est horrible ! Vous les usez au travail jusqu'à ce qu'ils ne soient plus capables de rien et vous leur retirez leurs petits plaisirs avant de vous en débarrasser. Je me demande si vous ne les mangez pas !

— Précisément, rétorqua brutalement son mari, on en fait de la nourriture pour chiens.

— Quoi ! Eh bien, nous allons mettre un terme à ces pratiques.

— Mrs. van Vogel, supplia Blakesly, je vous en prie, laissez-moi vous expliquer.

— Bah ! Allez-y, mais trouvez une bonne explication !

— Eh bien, voici... — Ses yeux tombèrent sur Jerry, appuyé contre la barrière, l'air profondément inquiet. — Allez ouste ! Fiche le camp !

Jerry s'écarta en traînant la patte.

— Un instant ! Reste ici, Jerry. — L'appel de Mrs. van Vogel arrêta Jerry ; il se figea, incapable de prendre un parti. — Rappelez-le ! ordonna-t-elle à Blakesly.

Le directeur se mordit la lèvre et rappela le singe.

— Reviens ici !

Décidément, cette van Vogel ne lui plaisait plus du tout. Et ce en dépit de sa tendance à plier le genou devant tout gros porteur de parts. Elle n'allait pas lui apprendre à diriger sa propre entreprise, tout de même !

— Madame van Vogel, j'ai le, plus grand respect pour vos considérations humanitaires mais vous ne comprenez pas la situation. Nous comprenons nos travailleurs et nous savons ce qu'il leur faut. Ils meurent sans souffrir, avant que leur incapacité ait eu le temps de les gêner vraiment. Ils sont heureux, plus heureux que vous ou moi. Nous écourtons la seule partie de leur vie qui serait désagréable, voilà tout. Sans compter — ne l'oubliez pas — que ces pauvres bêtes n'existeraient même pas si nous ne les avions pas créées.

Elle secoua la tête.

— Fichaises ! Vous n'allez pas tarder à me réciter des versets de la Bible. Cela doit cesser, Mr. Blakesly ; je vous tiens pour personnellement responsable.

Blakesly devint glacial.

— Je suis responsable devant le conseil d'administration.

— Vous croyez ?

Elle ouvrit son sac à main et en sortit son téléphone. Elle était hors d'elle et ne tenta pas d'obtenir elle-même la

communication. Elle préféra s'en remettre à la téléphoniste locale à laquelle elle enjoignit de lui passer Mr. Haskell, 9Q-40004, New York.

— En priorité, s'il vous plaît — ici abonnée spéciale 777. Faites vite. — Elle attendit le contact en tapant du pied, les yeux lançant des éclairs. Son homme d'affaires ne tarda pas à répondre. — Haskell ? Martha van Vogel. Dites-moi, mon vieux, combien de parts de Travailleurs S.A. est-ce que je possède ? Non, non, pas la somme, le pourcentage... oui. Eh bien ? Non, ce n'est pas assez... Bon, il m'en faut 51 % demain matin. Comme vous voudrez, débrouillez-vous... Je ne vous demande pas combien cela va me coûter ! Faites-le, un point c'est tout. — Elle coupa brusquement la communication et se tourna vers son mari. — Nous partons, Brownie. Et nous emmenons Jerry avec nous. Monsieur Blakesly, ayez l'obligeance de le faire sortir de cet enclos. Donne-lui un chèque, Brownie.

— Enfin, Martha...

— Ma décision est prise.

Blakesly s'éclaircit la gorge, il se faisait un plaisir de pouvoir remettre cette femme à sa place.

— Les travailleurs ne sont pas à vendre. J'en suis désolé. Telle est la politique de la maison.

— Fort bien, dans ce cas, je le prends en location permanente !

— Ce travailleur a été retiré du marché du travail. Il n'est pas à louer.

— Est-ce que vous allez continuer à m'ennuyer longtemps ?

— Je vous en prie, madame ! Ce travailleur n'est pas disponible, voilà tout... Mais, par courtoisie pour vous, je suis prêt à vous en confier la garde, gratis. J'aimerais que vous compreniez que la politique de notre firme est conçue dans le souci fort réel d'assurer le bien être des travailleurs dont nous avons la charge mais aussi dans le respect des principes d'une gestion saine. C'est pourquoi nous nous réservons le droit de nous assurer à tout moment, par une inspection inopinée, que vous prenez comme il convient soin de ce travailleur.

« Voilà, ça lui apprendra », se dit-il avec une joie sauvage.

— Mais bien entendu, Blakesly, vous êtes fort aimable !

Le voyage de retour ne fut guère plaisant. Napoléon détestait ce mode de transport et n'en fit pas mystère. Jerry manifesta plus de patience mais fut victime du mal de l'air. Quand ils arrivèrent à New York, les van Vogel ne se parlaient plus.

— Désolé, madame. Impossible de se procurer les actions. Nous aurions pu obtenir une délégation sur le paquet de O'Toole, mais quelqu'un était passé quelques heures avant nous.

— Blakesly !

— Sans aucun doute. Vous n'auriez pas dû lui mettre la puce à l'oreille. Vous lui avez donné le temps de prévenir ses employeurs.

— Ne perdez pas de temps à m'expliquer les fautes que j'ai commises hier ! Que comptez-vous faire aujourd'hui ?

— Chère madame, que voulez-vous que je fasse ? Que puis-je faire ? Je serais heureux de me conformer aux indications que vous voudrez bien me donner.

— Ne dites pas de bêtises. Vous êtes censé être plus malin que moi. C'est pour ça que je vous paye !

Haskell eut l'air désemparé.

Sa patronne cassa plusieurs allumettes avant d'être en mesure d'allumer une cigarette.

— Pourquoi diable est-ce que Weinberg n'est pas ici ?

— Franchement, madame, cette affaire ne comporte aucun point de droit délicat ! Vous voulez la majorité des actions, nous ne pouvons ni les acheter ni nous faire remettre procuration, et donc...

— C'est Weinberg que je paye pour m'expliquer les points de droit ! Faites-le venir.

Weinberg était en train de quitter son bureau. Haskell le contacta sur sa ligne personnelle portative.

— Sydney, ici Haskell, pourriez-vous venir dans mon bureau, s'il vous plaît ?

— Désolé, c'est impossible pour le moment, que diriez-vous de quatre heures ?

— Sydney, j'ai besoin de vous... immédiatement ! Ici Martha van Vogel.

Le petit homme haussa les épaules en signe d'impuissance.

— Tout de suite, acquiesça-t-il.

Quelle femme ! Pourquoi diable avait-il refusé les conseils de son épouse qui le poussait à prendre sa retraite le jour de son cent-vingt-cinquième anniversaire.

Dix minutes plus tard, il écoutait les explications de Haskell, fréquemment interrompues par sa cliente. Quand ils eurent fini, il écarta les bras :

— Qu'est-ce que vous espérez, madame ? Ces travailleurs sont du cheptel. Vous n'avez pas été en mesure d'acheter les actions ; vous ne pouvez rien. Mais je ne vois pas pourquoi vous vous mettez dans cet état. Ils vous ont remis celui dont vous souhaitiez sauver la vie.

Elle jura violemment entre ses dents puis lui répondit :

— Ce n'est pas la question. Qu'est-ce qu'un travailleur sur des millions ? Je veux mettre un terme à ce massacre. Dans son ensemble.

Weinberg secoua la tête.

— Si vous pouviez apporter la preuve que la méthode qu'ils utilisent pour se débarrasser de ces animaux est cruellement inhumaine, ou encore qu'ils négligent le bien-être de leur bétail avant de le détruire, ou encore que cette destruction ne se justifie en rien...

— Mais c'est bien le cas...

— Probablement pas d'un point de vue de droit, chère madame. Je me souviens d'une affaire... Il y a quelques années... La succession Hartman. Les héritiers avaient réussi à faire casser le testament dont une clause prévoyait la destruction d'un certain nombre de chats persans de grande valeur. Pour vous appuyer sur cette jurisprudence, il vous faudrait prouver que ces créatures, une fois qu'elles ont fait leur temps, demeurent néanmoins plus précieuses vivantes que mortes. On ne peut obliger personne à élever un cheptel à perte.

— Ecoutez, Sydney, je ne vous ai pas fait venir pour m'expliquer comment ne pas m'y prendre ! Si ce que je veux n'est pas légal, faites voter une loi !

Weinberg regarda Haskell, qui prit l'air gêné et répondit :

— Heu... le fait est, madame, que nous avons passé un accord avec les autres membres de la communauté... Nous nous

sommes engagés à n'acheter aucune mesure législative pendant toute la durée de l'administration actuelle.

— C'est idiot ! Pourquoi ?

— La guilde des parlementaires a mis au point un nouveau code que nous trouvons parfaitement injuste. Il s'agit d'une espèce d'échelle mobile, de tarif dégressif qui pénalise de fait les plus fortunés. Tout ça a grande allure sur le pied, les honoraires des parlementaires sont soigneusement établis pour chaque type de loi privée, etc. Mais, de fait, le tarif est prohibitif. Avec ce nouveau code, la Fondation Briggs elle-même peut à peine s'offrir la plus petite loi.

— Pfff ! Les parlementaires se syndiquent, maintenant, c'est du joli ! Enfin, quoi ! Ce sont des professionnels ! Les pots-de-vin devraient être soumis à la loi de la concurrence ! Vous n'avez qu'à les assigner en justice !

— Madame van Vogel, comment voulez-vous que j'assigne une association qui n'a pas d'existence légale ? Du point de vue légal, il n'existe pas de guilde des parlementaires. De même d'ailleurs que la pratique qui consiste à acheter des lois, dites lois privées, n'a pas d'existence légale !

— C'est ça, et les bébés naissent dans les choux ! Arrêtez de vous moquer de moi, messieurs ! Que comptez-vous faire ?

Quand il vit que Haskell comptait bien garder le silence, Weinberg prit la parole – Je crois qu'il nous faut un avocat marron.

— Je n'emploie pas d'avocat marron... Je ne comprends même pas leur façon de penser, je ne suis qu'une ménagère, une femme d'intérieur, Sydney !

Encore qu'abasourdi par la façon dont elle se décrivait elle-même, Weinberg conserva assez de bon sens pour songer qu'il faudrait veiller à ce qu'elle ne s'aperçoive jamais qu'elle acquittait le salaire de l'avocat marron que lui, Weinberg, employait dans son cabinet. Comme le voulaient les conventions, il présentait la façade d'un simple petit avocat honnête mais il y avait belle lurette qu'il avait compris que les problèmes de Martha van Vogel nécessitaient de temps à autres l'intervention des aspects les plus interlopes de la profession juridique.

— L’homme auquel je pense est un véritable artiste, insista-t-il, un créateur. Il n’est pas plus utile de le comprendre qu’il ne faut comprendre un compositeur pour prendre plaisir à sa symphonie. Je vous conseille vraiment d’accepter à tout le moins de lui parler.

— Bon, bon, très bien ! Amenez-le-moi.

— Ici, chère madame ! — Cette idée choquait Haskell. Weinberg eut l’air ébahi. — Non seulement vous perdriez votre procès si l’on venait à apprendre que vous avez consulté un avocat marron, mais encore le préjudice subi par les diverses entreprises Briggs serait considérable, pendant plusieurs années.

Elle haussa les épaules :

— Ah, les hommes ! Je ne vous comprendrai jamais ! Pourquoi ne consulterait-on un avocat marron aussi ouvertement qu’un astrologue ?

James Roderick McCoy n’était pas très grand ni gros mais il occupait beaucoup d’espace. Il s’arrangeait pour donner l’impression qu’il remplissait presque une pièce d’aussi vastes proportions que le salon de madame Van Vogel. Il avait tendu sa carte en entrant :

JR McCOY

LE VRAI McCOY

Avocat marron certifié  
coups montés – contacts spéciaux – combines  
Tous travaux garantis. Téléphonnez à 9-8M 4554

Demandez Mac.

Le numéro de téléphone était celui de la salle de billard du tristement célèbre club des *Trois Planètes*. Il ne perdait pas son temps dans les bureaux et gardait ses archives dans la tête. Le seul endroit où elles étaient en sûreté.

Il s'était assis par terre et tentait d'enseigner à Jerry l'art de jouer aux dés, tandis que Mme van Vogel exposait son problème.

— Qu'en pensez-vous, McCoy ? Pourrait-on passer par le côté S.P.A. des choses ? Mon équipe des relations publiques pourrait faire du foin dans ce sens-là.

McCoy se mit sur pied.

— Les yeux de Jerry ne sont pas si mauvais ; il reconnaît un « quat'ving-et-un » d'une « nénéte » avec la facilité d'un vieux professionnel, pas moyen de tricher avec lui ! Non, reprit-il, la S.P.A. ne sert à rien en l'occurrence ; nos adversaires seraient trop heureux de démontrer que les singes préfèrent mourir.

Jerry lança les dés, plein d'espoir.

— Ça suffit, Jerry, Casse-toi !

— D'accord, patron.

L'homme-singe se mit sur pied et gagna la grande stéréo qui remplissait tout un coin de la pièce. Napoléon lui emboîta le pas et mit la musique. Jerry enfonça un bouton de sélection pour mettre un chanteur de blues. Napoléon en enfonça aussitôt un autre. Puis un autre et encore un autre, jusqu'à obtenir les flons-flons puissants d'un orchestre populaire. Il se balançait d'un côté à l'autre.

Jerry, l'air penaud, renfonça la touche qui lui permettrait d'entendre son chanteur de blues. Napoléon avança derechef une trompe obstinée pour changer de programme.

Jerry jura.

— Ça suffit, les enfants ! lança Mme van Vogel. Arrêtez de vous chamailler ! Jerry ! Laisse Napie jouer ce qu'il veut. Tu écouteras ce que tu veux quand Napie fera sa sieste.

— D'accord, patronne.

McCoy manifesta de l'intérêt :

— Jerry aime la musique ?

— Il adore ça ! Il apprend à chanter.

— Quoi, quoi ? Il faut que j'entende ça !

— Certainement... Napie, éteins la stéréo.

L'éléphant s'exécuta mais mit un point d'honneur à montrer qu'on lui faisait violence.

— Bon, Jerry ! « Vive le vent » ? — Elle lui fredonna les premières mesures. — Vi-ve le vent, Vi-ve le vent, viv' le vent d'hi — ver...

Et il poursuivit :

— Qui s'en va — en sifflant, dans les grands sa — pins ve — erts ! Vi-ve le vent, vi-ve le vent ! Viv' le vent d'hi — ver.

Il chantait faux, que c'en était épouvantable, il avait l'air parfaitement ridicule, battant la mesure d'un pied plat mais... il chantait !

— Dites, c'est chouette, ça, commenta McCoy, dommage que Napie soit muet, on aurait un rude duo !

Jerry prit l'air perplexe.

— Napie pas muet ! déclara-t-il. — Il se pencha sur le minuscule éléphant et lui parla. Napoléon lui retourna toutes sortes de grognements et de gémissements. — Voir, patron ? triompha Jerry.

— Que t'a-t-il dit ?

— Il dire : Napie entendre stéréo, maintenant ?

— C'est bon, Jerry, intervint Martha.

L'homme-singe parla à son copain à voix basse.

Napoléon poussa un cri aigu et n'alluma pas la stéréo.

— Jerry ! protesta sa maîtresse, je n'ai jamais dit ça ! Napie peut écouter ce qu'il veut, il n'a pas à mettre ton chanteur ! Joue ce que tu veux, Napie. Et toi, Jerry, va-t-en !

— Comment ? Vous voulez dire qu'il a essayé de tricher ? s'enquit McCoy dont l'intérêt s'éveillait.

— Sans aucun doute.

— Eh ben, Jerry est de l'étoffe d'un vrai citoyen. Rasez-le et mettez lui une paire de pompes et il passerait inaperçu dans le quartier où j'ai passé mon enfance !

Il examina l'anthropoïde. Jerry lui rendit son regard, perplexe mais patient Martha van Vogel avait jeté la vieille jupette de toile, marque de sa servitude et concession à la pudeur, pour le remplacer par un kilt écossais aux vives couleurs d'un clan.

— Vous croyez qu'il pourrait apprendre à jouer de la cornemuse ? demanda McCoy. Je commence à voir ce qu'on va faire.

— Ça, je n'en sais rien. Quelle est votre idée ?

McCoy s'accroupit, les jambes croisées et s'entraîna à lancer les dés.

— Faites pas attention, répondit-il quand il le jugea bon. C'était une mauvaise idée. Mais je brûle... — Il lança les dés quatre fois coup sur coup. — Vous dites que Jerry est toujours la propriété de la compagnie ?

— En titre, oui. Je doute qu'ils cherchent jamais à me le reprendre.

— J'aimerais qu'ils essaient, pourtant... — McCoy ramassa les dés et se leva. — C'est dans la poche, petite ! T'as plus à t'en faire. Y va falloir que je parle à votre publicitaire mais vous pouvez être tranquille. »

Certes, Martha aurait dû frapper avant d'entrer dans la chambre de son mari. Mais, dans ce cas, elle n'aurait jamais surpris ce qu'il disait et elle aurait toujours ignoré l'identité de son interlocuteur.

— C'est bien ça, l'entendit-elle dire. Nous n'avons plus besoin de lui. Envoyez-le chercher. Le plus vite sera le mieux. Assurez-vous seulement que les hommes que vous nous enverrez soient porteurs d'un ordre signé nous enjoignant de le leur remettre.

Elle ne se méfia pas : le sens de la conversation lui échappait. Ce fut donc par curiosité qu'elle regarda l'écran vidéo par-dessus l'épaule de son mari.

Elle y découvrit le visage de Blakesly et l'entendit dire :

— Entendu, monsieur van Vogel, l'anthropoïde sera enlevé demain.

Elle se plaça devant l'écran :

— Un instant, Blakesly... — Puis, à l'intention de son époux :  
— Qu'est-ce qui te prend, Brownie ?

Elle surprit sur son visage une expression qu'il avait pris grand soin de ne point lui faire voir jusqu'à ce jour.

— Tu pourrais frapper !

— C'est probablement une chance que je ne l'ai pas fait ! Ai-je bien entendu ? Tu étais bien en train de dire à Blakesly de

faire prendre Jerry ? Elle se tourna vers l'écran. – C'est bien ça, Blakesly ?

– C'est exact, madame. Et permettez-moi de dire que ce contretemps...

– Je ne vous permets rien du tout. – Elle lui tourna le dos. – Qu'est-ce que tu as à dire pour ta défense, Brownie ?

– Martha, ton attitude est un véritable scandale. Entre cet éléphant et ce singe, cette maison est devenue un zoo. Imagine-toi que j'ai surpris ton Jerry à fumer mes havanes personnels... Et ne disons rien du fait qu'ils n'arrêtent pas, tous les deux, de faire gueuler la stéréo et ne me laissent pas une minute de répit ! Je ne vois pas pourquoi je devrais supporter des choses pareilles chez moi !

– Chez qui ?

– Ce n'est pas la question. Je n'ai pas l'intention...

– T'occupes ! – Elle se retourna vers l'écran. – Mon mari semble avoir perdu son goût pour les animaux exotiques, Blakesly. Annulez la commande du Pégase.

– Martha !

– C'est un prêté pour un rendu, mon bonhomme ! Je suis prête à payer tes caprices mais ne compte pas sur moi pour faire les frais de tes accès de mauvaise humeur ! Le contrat est annulé, Blakesly, vous réglerez les détails avec M. Haskell.

Blakesly haussa les épaules :

– Cette attitude capricieuse va bien sûr vous coûter de l'argent. Le dédit...

– Vous m'avez entendue ? Voyez M. Haskell, pour les détails. Encore autre chose, monsieur le directeur Blakesly. Est-ce que vous avez fait ce que je vous avais dit ?

– Que voulez-vous dire ?

– Vous le savez fort bien. Est-ce que ces pauvres créatures sont encore vivantes ?

– Ça ne vous regarde pas.

De fait, il avait fait suspendre les exécutions ; les administrateurs n'avaient voulu prendre aucun risque avant d'être assurés des intentions et des possibilités du trust Briggs ; mais Blakesly ne lui donnerait certainement pas la satisfaction de le lui faire savoir.

Elle le regarda de l'air qu'elle aurait pris pour examiner un chèque sans provision :

— Ah, ça ne me regarde pas ? Ecoutez-moi bien, mon petit bonhomme : je vous tiens personnellement responsable. Si un seul d'entre eux meurt de quoi que ce soit, je me ferai tailler une descente de lit dans votre peau de serpent visqueux.

Elle coupa la communication et se tourna vers son époux :

— Brownie...

— Il n'y a rien à dire, l'interrompit-il du ton froid qu'il affectait quand il s'agissait de l'amener à résipiscence. Je serai au club, bonsoir !

— C'est précisément ce que j'allais te conseiller.

— Quoi ?

— Je t'y ferai envoyer tes vêtements. Y a-t-il ici quoi que ce soit d'autre qui t'appartienne ?

Il la regarda en écarquillant les yeux.

— Ne fais pas l'imbécile, Martha !

— Loin de moi cette idée. — Elle l'examina froidement de la tête aux pieds. — Dieu, que tu es bel homme ! Quelle imbécile j'ai été de m'imaginer qu'on pouvait se payer un homme avec un carnet de chèques ! Je suppose qu'une femme doit les avoir gratuitement ou pas du tout. Merci, ça me servira de leçon.

Elle tourna les talons, quitta la pièce et gagna ses appartements.

Cinq minutes plus tard, le maquillage réparé par quelques retouches et les nerfs calmés par quelques bouffées de Tout-Va-Bien, elle appela la salle de billard des *Trois Planètes*. McCoy vint jusqu'à l'écran, une queue de billard à la main.

— Ah, c'est vous, mon minet en sucre ! Bon, ben faites vite, j'ai quat'sacs en jeu, moi !

— C'est pour vous parler affaires.

— Ça va, ça va, videz votre sac.

Elle lui dit l'essentiel :

— Je suis désolée d'avoir annulé le contrat du cheval volant. J'étais en colère, j'espère que ça ne va pas compliquer votre travail, monsieur McCoy !

— Au poil ! Recommencez !

— Quoi ?

— Vous êtes sur la bonne voie, ma petite ! Rappelez Blakesly. Engueulez-le ! Dites-lui que si ses huissiers s'avisent de venir vous em... vous les empaillerez pour en faire des portemanteaux. Mettez-le au défi de vous reprendre Jerry.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous fatiguez pas, petite ! Souvenez-vous simplement de ça : si vous voulez une corrida, faut exciter le taureau. Demandez à Weinberg d'aller en référé pour s'opposer temporairement à la reprise de Jerry par *Travailleurs S.A.* Ah ! et que le chef de votre service de presse me passe un coup de fil. Ensuite, convoquez la presse et dites aux gars ce que vous pensez de Blakesly. Allez-y franco, dites leur que vous êtes prête à dépenser jusqu'à votre dernier sou pour arrêter ces assassinats à la chaîne.

— Bon... D'accord... Je vous verrai avant de leur parler ?

— Non ! Bon, faut qu'j'y retourne. P'têtre à demain. Vous en faites pas pour l'oiseau à crinière ! Pour moi, vot' bonhomme était zinzin, et puis ça vous sauve un bon paquet d'oseille ! Vous en aurez besoin quand vous recevrez ma facture. J'vais vous ratisser à zéro ! Allez, tchao !

LA FEMME LA PLUS RICHE DU MONDE SE BAT POUR

L'HOMME-SINGE !

Les lettres lumineuses s'étaient étalées sur tous les écrans géants des vidéo-quotidiens, accompagnées de la photo de Jerry, ridicule à souhait dans sa tenue de chef de clan écossais.

Une véritable armée de policiers entourait la résidence citadine des Briggs, à l'intérieur de laquelle Mme van Vogel faisait savoir à qui voulait l'entendre, y compris bon nombre de représentants de la presse écrite, parlée et télévisée, qu'elle défendrait Jerry en personne et jusqu'à la mort.

Le bureau des relations publiques de *Travailleurs S.A.* publia un démenti : jamais la compagnie n'avait eu l'intention de récupérer Jerry par la contrainte ; le démenti resta sans écho.

Entretiens, les techniciens s'affairaient à installer le plus possible de circuits audio-visuels dans la plus vaste salle du

palais de justice. Parce qu'un certain Jerry (pas de nom de famille) présenté comme un résident permanent des Etats Unis, assignait la compagnie *Travailleurs S.A.*, ses administrateurs, employés, successeurs et mandataires éventuels, pour demander que leur soit dénié le droit de lui faire aucun mal et, en particulier, celui de le tuer.

Par l'intermédiaire de son avocat, l'honorable, distingué et parfaitement respectable maître Augustus Pomfrey, Jerry intentait l'action en son nom propre.

Martha van Vogel assistait au procès en simple spectateur. Elle n'en était pas moins entourée de secrétaires, de gardes du corps, de servantes, d'agents des relations publiques et de toute sorte de béni-oui-oui. Une caméra de télévision était en permanence braquée sur elle. Elle se sentait nerveuse. McCoy avait tenu à faire transmettre ses instructions à Pomfrey par le canal de Weinberg, pour que le premier des deux avocats ignore toujours qu'il agissait sur les conseils d'un requin du barreau. Or, l'opinion qu'elle avait de Pomfrey n'était guère flatteuse...

McCoy avait également exigé que Jerry ne porte pas sa belle tenue écossaise mais enfile à la place un pantalon et une veste de coutil passé. Elle trouvait cela tristement théâtral.

Jerry lui-même l'inquiétait. La foule, le bruit, les lumières semblaient le plonger dans la plus extrême confusion, elle craignait qu'il fût sur le point de craquer.

Et McCoy avait refusé de l'accompagner au procès. Il lui avait dit que c'était absolument impossible. Sa seule présence eût suffi à indisposer la Cour. Et Weinberg s'était montré du même avis. Ces hommes ! Quel esprit retors ! Les chemins détournés semblaient toujours avoir leur préférence ! Cela la confirmait dans l'idée que les hommes n'auraient jamais dû recevoir le droit de vote.

Mais l'énorme confiance en soi de McCoy lui faisait cruellement défaut. Loin de lui, elle se demandait comment elle avait pu songer un seul instant à confier une affaire aussi importante à un pitre aussi versatile et irresponsable que cette cervelle d'oiseau de McCoy ! Elle se rongait les ongles et regrettait son absence.

La brochette d'avocats qui représentaient les intérêts de *Travailleurs S.A.* commença par demander que l'action soit éteinte sans procès. Pour eux, Jerry appartenait au cheptel de la société, en faisait donc partie intégrante et ne pouvait être autorisé à l'assigner plus que le pouce ne peut assigner le cerveau.

L'honorable maître Augustus Pomfrey, homme d'Etat jusqu'au bout des ongles, commença par saluer la Cour et ses adversaires d'une inclination de la tête. Puis il commença :

— On croit rêver ! Un être de seconde main, une fiction légale aussi immatérielle que l'éther intersidéral, une société, enfin, aussi anonyme que son nom l'indique, vient nous soutenir qu'une créature de chair et de sang, un être pétri d'espoirs, de désirs et de passions, n'a pas d'existence légale ! Je vois ici, à mes côtés, mon pauvre cousin Jerry. — Il tapota l'épaule de ce dernier d'un geste protecteur ; l'homme-singe, avide de réconfort, glissa sa main dans la sienne : tout marchait bien ! — Mais si je dirige mes regards vers cette abstraction imaginaire qui a nom *Travailleurs S.A.* que vois-je ? Rien. Quelques mots sur du papier, quelques paraphes sur du vélin...»

— Plaise à la Cour ! intervint le principal avocat de la partie adverse. Une simple question. Mon distingué confrère veut-il soutenir qu'une société à responsabilité limitée n'est pas susceptible de propriété ?

— Veuillez répondre, invita le juge.

— Merci. Mon estimé confrère se lance sur une fausse piste. Je m'efforce seulement de montrer que le fait de savoir si mon client appartient au cheptel de *Travailleurs S.A.* ne jouait pas au fond sur cette affaire. J'appartiens à l'ensemble municipal de New York, cette appartenance me prive-t-elle de mes droits civils en tant qu'individu de chair et de sang ? Cela ne m'empêche même pas, nous le savons, d'assigner en justice cette entité, cette fiction légale dont je fais pourtant partie, si j'estime qu'elle me cause un tort quelconque. Souhaitons qu'aujourd'hui la douce lumière de l'équité nous éclaire et nous aide à trouver le bon chemin dans l'étroit, le froid labyrinthe de la loi ! C'est dans une telle lumière qu'il nous est apparu licite de souligner certaines absurdités de notre code, qui font qu'une

abstraction de papier, une fiction légale, peut nier l'évidence, l'existence de notre pauvre cousin ici présent. Je demande que les distingués conseils du défendeur reconnaissent que Jerry existe bien et nous permettent ainsi d'aller au fond.

Ils se concertèrent, les distingués conseils, et leur réponse fut :

— Non !

— Fort bien. Mon client a émis le souhait d'être interrogé, pour que la Cour décide de son existence et de son statut.

— Objection ! Cet animal ne peut être interrogé ; il n'est qu'une parcelle sans existence propre des biens du défendeur !

— C'est précisément ce que nous nous proposons de déterminer, coupa sèchement le juge. Votre objection n'est pas recevable et sera rayée du procès-verbal des débats.

— Allez à la barre, Jerry.

— Objection ! Cet animal ne saurait prêter serment : cela dépasse sa compréhension.

— Qu'avez-vous à répondre, Maître ?

— Plaise à la Cour l'appeler à la barre pour être à même d'en juger.

— Que l'intéressé vienne à la barre. L'assesseur lui fera prêter serment.

Martha agrippa les bras de son fauteuil. McCoy avait passé une semaine entière à lui faire répéter ce qu'il aurait à faire dans cette occasion. La pauvre bête allait-elle craquer maintenant que McCoy n'était plus là pour l'aider ?

L'assesseur lisait le texte du serment d'une voix chevrotante ; Jerry avait pris son air perplexe mais patient.

— Votre Honneur, reprit Pomfrey, lorsque de jeunes enfants doivent être entendus comme témoins, l'usage permet de procéder à une modification bénigne du texte pour le mettre au niveau de leur compréhension. Puis-je me permettre ?

Il alla se placer devant Jerry.

— Jerry, mon garçon, êtes-vous un bon travailleur ?

— Et comment, mon gars !

— Mauvais travailleur, peut-être ? Hê ? Dans le dos du contremaître ?

— Non, non ! Jerry bon travailleur ! Arrache seulement les mauvaises herbes, jamais les légumes, jamais ! Bon travailleur !

— Vous constaterez, — Pomfrey se tournait vers la Cour, — que mon client possède une idée bien définie de ce qui est vrai et de ce qui est faux. Cherchons maintenant à déterminer s’il dispose de valeurs morales qui exigeront de lui qu’il dise la vérité. Jerry...

— Oui, patron ?

Pomfrey écarta les doigts d’une main devant le nez de l’anthropoïde.

— Combien de doigts voyez-vous ?

Jerry tendit la main pour les toucher au fur et à mesure qu’il comptait :

— Un — deux — trois — quatre — heu... cinq !

— Six doigts, Jerry !

— Cinq, patron !

— Six, Jerry, je vous donne des cigarettes !

— Non, cinq, patron, Jerry ne triche pas.

Pomfrey étala de nouveau la main :

— Plaise à la Cour interroger mon client !

Et la Cour acquiesça. Martha van Vogel poussa un soupir, Jerry ne comptait pas très bien, elle avait craint qu’il n’oublie ses répliques et accepte la proposition. Mais on lui avait promis des montagnes de cigarettes et des tonnes de chocolat, pour bien se souvenir et soutenir que cinq était cinq, pas six !

— La cause me paraît entendue : Jerry existe, reprit Pomfrey. Puisque la Cour estime pouvoir recevoir son témoignage, pourquoi ne pourrait-il intenter un procès ? Notre droit est tel qu’un chien peut poursuivre en justice la personne qui l’a maltraité ! Pourquoi pas mon client ? Mes honorés confrères voudront bien répondre !

La brochette d’avocats de *Travailleurs S.A.* fut bien obligée de céder. Il était temps : le juge commençait à s’impatier ; la petite démonstration de Jerry et Pomfrey l’avait beaucoup impressionné.

Le vent était à son avantage, Pomfrey en profita :

— S’il plaît à la Cour, et avec l’assentiment du défendeur, il serait possible d’écourter les débats. Je vais présenter les

moyens que j'entends soulever. Quelques questions suffiront ensuite à régler l'affaire dans l'un ou l'autre sens. Puis-je considérer comme acquis le fait que *Travailleurs S.A., par l'intermédiaire de ses employés, avait l'intention de tuer mon client ?*

Non, non, il ne pouvait pas le considérer comme acquis !

— En ce cas, il me faut demander à la Cour de tenir compte du fait notoire que ces travailleurs anthropoïdes étaient détruits quand ils cessaient de rapporter ; et, sitôt après, je citerai des témoins, à commencer par le sieur Horace Blakesly, pour montrer que Jerry encourait et encourt probablement encore aujourd'hui une sentence de mort.

Nouveau conciliabule rapide. Et l'on finit par reconnaître que Jerry était bel et bien prévu pour l'euthanasie.

— Eh bien, dans ce cas, je puis enfin soulever mes moyens : Jerry n'est pas un animal mais un homme. Il ne serait pas légal de le tuer, ce serait un meurtre !

Pour commencer, il y eut un profond silence, puis la foule poussa un cri étouffé. Les gens s'étaient habitués peu à peu à rencontrer des animaux capables de parler et de travailler, mais ils n'étaient pas pour autant prêts à les considérer comme des êtres humains, des personnes, pas plus que ne l'étaient les citoyens romains à investir du titre d'homme libre les barbares qu'ils réduisaient en esclavage.

Pomfrey profita de la stupeur ainsi causée pour presser son attaque :

— Qu'est-ce qu'un homme ? Une masse de cellules et de tissus vivants ? Une fiction légale, comme ces sociétés anonymes qui seraient prêtes à tuer le pauvre Jerry ? Non, un homme ce n'est rien de tout cela. Un homme, c'est un ensemble d'espoirs et de craintes, de désirs humains et d'aspirations qui le dépassent : plus que l'argile dont il est issu, moins que le Créateur qui l'en fit sortir. Jerry a été arraché à sa jungle et l'on a fait de lui quelque chose de plus que les pauvres créatures qui furent ses ancêtres — et les nôtres ! Nous demandons que la Cour reconnaisse son humanité.

Les avocats de l'adversaire virent que la Cour était émue, ils passèrent à la contre-attaque le plus vite qu'ils purent. Un

anthropoïde ne pouvait être considéré comme un homme : il lui manquait la forme et l'intelligence de l'humanité. Pomfrey appela alors son premier témoin : maître B'na Kreeth.

Le caractère généralement acariâtre du Martien n'avait rien gagné à devoir attendre trois jours dans un aquarium de voyage, pour ne rien dire de l'indignité qu'il y avait à lui faire interrompre ses chères études pour prendre part aux querelles puérides des terriens !

Son exaspération atteignit son comble devant les nouveaux retards causés par les avocats de *Travailleurs S.A.* Pomfrey finit cependant par les contraindre d'accepter le témoignage du Martien comme celui d'un expert. Ils auraient bien voulu pouvoir refuser – mais c'était leur propre directeur des recherches ! Sans compter qu'il détenait la majorité des parts martiennes de la compagnie, un élément qui, pour n'être pas cité au procès, n'en était pas moins déterminant !

Nouveau retard : un interprète fut appelé à la hâte. Au moment de prêter serment, on s'aperçut en effet que B'na Kreeth, égocentrique comme tous les Martiens, n'avait jamais pris la peine d'apprendre l'anglais.

Quand on lui eut demandé s'il était prêt à dire la vérité, toute la... etc, il répondit par une série de sifflements et de gazouillis ; l'interprète eut l'air peiné...

— Il dit que cela lui est impossible, avoua-t-il au juge.

Pomfrey demanda une traduction précise.

L'interprète jeta des coups d'œil embarrassés au président puis finit par s'exécuter :

— Il dit que, s'il disait toute la vérité, des imbéciles – enfin pas précisément imbéciles, c'est un mot martien qui désigne une espèce de petit ver sans tête – comme vous seraient bien incapables de la comprendre.

La Cour passa rapidement sur les possibilités d'une citation pour outrage à magistrat. Quand le Martien comprit qu'il était menacé de séjourner trente jours de plus dans un aquarium de voyage, il descendit à la hâte de ses grands chevaux et accepta de dire la vérité aussi exactement que cela lui serait possible. Son témoignage fut donc déclaré recevable.

— Etes-vous un homme, demanda Pomfrey.

« *D'après vos lois et vos critères, je suis un homme.* »

— Comment est-ce possible ? Votre corps est fort différent du nôtre, vous n'êtes même pas capable de survivre dans notre atmosphère. Vous ne parlez pas comme nous ; vos idées nous sont étrangères. Comment donc pourriez-vous être un homme ? »

Le Martien répondit en pesant ses mots :

« *Je vais citer le traité qui lie la Terre à Mars, que vous avez accepté de considérer comme ayant force de loi en dernier ressort. « Tout membre de la Grand-Race, séjournant sur la troisième planète, jouira de l'ensemble des droits et prérogatives de la race dominante indigène de la dite troisième planète. » Cette clause, selon l'interprétation qu'en a donné la cour suprême bi-planétaire, signifie que les membres de la Grand-Race sont des « hommes » quoi que cela puisse bien signifier.* »

— Pourquoi vous appelez-vous vous-mêmes la « Grand-Race » ?

« *En raison de la supériorité de notre intelligence.* »

— Supérieure à celle des hommes ?

« *Nous sommes des hommes.* »

— Supérieure à l'intelligence des hommes de la Terre ?

« *Cela va de soi !* »

— Tout comme nous-mêmes sommes supérieurs, par l'intelligence, à ce pauvre Jerry ?

« *Cela est loin d'aller de soi !* »

— Merci. Ce sera tout, déclara Pomfrey.

Les avocats de la partie adverse auraient été mieux avisés d'en rester là ; c'était déjà mauvais, ils en firent une catastrophe ! Ils cherchèrent à obtenir de B'na Kreeth qu'il veuille bien préciser la différence d'intelligence séparant l'homme des anthropoïdes travailleurs. Maître B'na expliqua minutieusement que les différences culturelles masquaient les différences intrinsèques éventuelles. De toute manière, les deux races faisaient si piètre usage de leurs potentiels intellectuels respectifs qu'il faudrait attendre bien longtemps avant de savoir laquelle des deux finirait par se révéler la race la plus intelligente et, par conséquent, dominante !

Il s'embarquait dans une explication détaillée de la manière dont il conviendrait de s'y prendre pour créer une race vraiment supérieure en combinant les qualités des anthropoïdes et des hommes quand il fut remercié à la hâte et prié de retourner à ses chères études.

— Plaise à la Cour considérer que nous n'avons pas prouvé notre affirmation ; nous avons seulement fait justice des assertions de la partie adverse selon lesquelles une forme physique particulière et un degré donné d'intelligence sont les conditions nécessaires de l'accession à l'humanité. Je demande maintenant l'autorisation de rappeler le demandeur à la barre pour que la Cour soit en mesure de déterminer s'il est ou non humain.

— Plaise à la Cour...

La brochette s'était livrée à un conciliabule incessant depuis que l'aquarium de voyage de B'na Kreeth avait été soustrait aux yeux de la Cour. Voilà qu'elle en émergeait et que son chef demandait la parole.

— Le demandeur semble chercher à obtenir un jugement protégeant la vie de cette propriété. Inutile d'étirer cette procédure en longueur. Le défenseur s'engage à laisser le demandeur mourir de mort naturelle entre les mains de la personne qui en a aujourd'hui la garde. Le procès devient donc sans objet, l'action devrait être éteinte.

— Qu'en dites-vous ? demanda la Cour à Pomfrey.

Pomfrey se drapa ostentatoirement dans sa dignité :

— Ce n'est pas la charité de cette société anonyme que nous réclamons ! C'est la justice de la Cour ! Nous demandons que la Cour nous dise la loi. Nous demandons que la Cour affirme l'humanité de Jerry ! Pas pour obtenir le droit de vote, ou celui de détenir des biens. Pas pour échapper à tel règlement de police particulier à ceux de son groupe. Non ! mais nous demandons qu'il soit regardé au moins comme aussi humain que le monstre d'aquarium qui vient de quitter cette salle d'audience !

Le juge se tourna vers Jerry :

— Est-ce que vous voulez, Jerry ?

Jerry regarda Pomfrey avec embarras avant de dire :

— D'accord, patron.

— Montez à la barre !

— Un instant... — Le principal avocat de la partie adverse semblait hors de soi. — Je tiens à rappeler à la Cour que toute décision en la matière ne manquera pas d'affecter une pratique commerciale dès longtemps établie et, par conséquent, la vie économique du...

— Objection ! — Pomfrey s'était dressé comme un diable sort de sa boîte. — Jamais je n'ai entendu tentative plus scandaleuse de peser par avance sur une décision ! Mon estimé confrère pourrait tout aussi bien demander à la Cour de trancher, dans une affaire de meurtre, sur des considérations purement politiques ! Je proteste...

— Ne vous inquiétez pas, rétorqua la Cour, cette intervention sera oubliée, on n'en tiendra aucun compte et elle sera rayée du procès-verbal. Poursuivez l'interrogatoire de votre témoin.

Pomfrey fit la révérence.

— Nous voici lancés dans la tentative de comprendre cette chose mystérieuse : l'humanité, la qualité d'homme. Nous avons déjà établi qu'elle n'était pas une question de forme, de race, de planète, ni d'intelligence. En vérité, on ne saurait la définir, mais on peut en faire l'expérience. Elle se transmet de cœur à cœur, d'âme à âme.

Il se tourna vers Jerry :

— Jerry ! Voudriez-vous chanter votre nouvelle chanson pour M. le Juge ?

— Et comment !

Jerry leva des yeux inquiets vers les caméras, la forêt de micros, la mer de visages tendus et il s'éclaircit la gorge :

*Ole man river*

*Oh, ole man river*

*You keep on rollin'*

*And you say nothin'*

Les applaudissements le rendirent fou de terreur et il s'arrêta net. Le marteau du juge ajouta encore à son désarroi mais peu importait : la cause était entendue — Jerry était un homme.

FIN